Yette, histoire d'une jeune créole, par Th. Bentzon

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE



TH. BENTZON

YETTE, HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE

COLLECTION HETZEL

H. Delahaye

YETTE

HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE



COLLECTION HETZEL

YETTE

HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE

PAR

TH. BENTZON



DESSINS PAR H. MEYER

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS



YETTE

HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE

CHAPITRE PREMIER

UN TERRIBLE ENFANT

Tous les voyageurs qui ont visité les Antilles et longé le littoral escarpé d'une de nos plus belles colonies, la Martinique, se rappellent l'aspect pittoresque des habitations sucrières dont on aperçoit, entre le double azur du ciel et de la mer, la cheminée d'usine, les bâtiments

d'exploitation et les cases à nègres, couvertes en paille, qu'abrite contre le soleil tropical le feuillage échevelé des cocotiers. Ces habitations, — c'est le nom que portent aux colonies les grandes propriétés rurales, — se blottissent dans les gorges fertiles que bornent à droite et à gauche les Mornes, montagnes détachées de la chaîne principale qui, partageant l'île dans le sens de la longueur, forme une sorte d'arête de poisson. Elles s'échelonnent jusqu'au point où commencent les forêts inaccessibles, entrelacées de lianes gigantesques. Au-dessus de cette couronne de verdure se dresse encore le sommet chauve de la montagne Pelée, volcan éteint dont la couleur varie, selon les jeux de la lumière, du gris verdâtre au gris doré, quand elle n'est pas voilée par les grains qui, souvent, s'abattent sur les Mornes.

A l'époque où commence notre récit, l'habitation sucrière de M. de Lorme était la plus importante du quartier de l'île appelé le Macouba. En parlant de son importance, nous voulons dire que ses champs de cannes couvraient une très vaste étendue, car, du reste, rien ne ressemble moins à un château, ni même à une élégante villa, que la maison créole. Elle est basse, afin de pouvoir braver les coups de vent ; des planchettes superposées, qui s'abaissent ou se relèvent à volonté pour laisser passer plus ou moins d'air et de jour, tiennent lieu de fenêtres. Le luxe intérieur est inconnu, les insectes s'attaquant aux rideaux et aux sièges en étoffes ; les lits sont uniformément enveloppés de moustiquaires ; quant au salon, on l'abandonne d'ordinaire pour la galerie ; celle-ci est une sorte de long vestibule ; le milieu sert de salle à manger.

L'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps ;

dans la galerie, M. et Mme de Lorme étaient à table. Leurs regards inquiets se tournaient souvent vers la porte.

« Décidément, dit M. de Lorme à sa femme, qui répondit comme de coutume à cette ouverture par un profond soupir, décidément, il serait temps de songer à l'éducation de Yette. »

L'apparition tardive de Mlle Yette vint justifier l'air d'inquiétude et de découragement du père de famille. Après s'être fait attendre une heure et laissé chercher partout, Yette entrait comme un ouragan, les cheveux en désordre, sa *gaule* (blouse) d'indienne déchirée par les branches des arbres auxquels, malgré ses neuf ans révolus, elle aimait encore à grimper. Une troupe de négrillons qui la suivait s'arrêta craintive sur le seuil, puis un geste du maître dispersa ces diablotins dans toutes les directions; mais bientôt on vit çà et là des prunelles de feu étinceler entre les jalousies. Le premier soin de Mlle Yette, avant de manger elle-même, fut de prendre sur la table quelques friandises pour les lancer généreusement à ses satellites, dont on entendit aussitôt les disputes, tandis qu'ils se ruaient dessus comme autant de jeunes chiens. Du reste, la coupable ne paraissait nullement confuse de son inexactitude ni de l'état de sa toilette, pas plus qu'elle n'était effrayée du courroux probable de ses parents.

« Ma foi, je n'ai plus faim! dit-elle bientôt en se levant de table pour se jeter sur l'un des sièges qui garnissaient la galerie.

— Parce que tu manges toujours entre tes repas, quoiqu'on te le défende, » dit M. de Lorme essayant de prendre un ton sévère.

Yette éclata de rire. Très désobéissante par étourderie, elle était néanmoins incapable de mensonge.

« Je suis sûr, continua son père, que tu es allée encore à la sucrerie. »

La sucrerie était en effet le théâtre habituel des ébats de Mlle Yette. Elle y trouvait le jus de canne que l'on nomme *vesou*, la colle filante à demi cuite, les galettes qui s'attachent aux parois de la gouttière en bois dans laquelle on vide la batterie (chaudière) et qui conduit le sucre bouillant aux plateaux où il se refroidit. Yette partageait ses préférences entre toutes ces bonnes choses; elle ne dédaignait pas non plus de croquer les cannes fraîches, et sa bande l'aidait si bien que l'économe qui surveillait le moulin avait dû se plaindre plus d'une fois à M. de Lorme. Celui-ci tançait les négrillons. Yette s'accusait, sanglotait, implorait leur grâce, et, l'ayant obtenue, célébrait son triomphe par un nouveau méfait.

« Avoue, reprit sa mère, que tu t'es attaquée aux cannes.

— Oui, répondit la petite fille, ce sont les mulets qui m'en ont donné l'idée; ils avaient l'air de trouver si bonnes leurs amarres[1] que j'ai voulu me régaler, moi aussi!

— Comment! tu as été dans le parc à mulets?

— Pardon, maman, ne vous fâchez pas, je n'ai sauté que sur un seul.

— Est-ce tout? demanda la mère d'un air de doute.

— Non, maman, dit Yette les yeux baissés sur la déchirure et les taches de sa robe.

1. Têtes de cannes munies de leurs feuilles.



UN GESTE DU MAITRE DISPERSA CES DIABLES.

— Je vois, vous avez encore pillé les fruits. Yette, ne deviendras-tu donc jamais raisonnable? Sais-tu ce que me disait ton père tout à l'heure? Qu'il faudrait au plus tôt t'envoyer en France, dans quelque pensionnat où l'on viendrait à bout de tes entêtements, de tes colères, de tout ce qui fait de toi une fille plus insupportable que deux garçons mal élevés. »

Aux mots France et de pensionnat, Mlle Yette fondit en larmes; deux ou trois petits nègres, qui avaient leurs entrées dans la maison et que le parfum du déjeuner avait attirés autour de la table, enfoncèrent leurs poings dans leurs yeux avec de sourds gémissements.

Les cris d'un autre enfant, partis soudain de la pièce voisine, se mêlèrent à cette explosion.

« Bon! dit le père impatienté en haussant les épaules, voilà le comble! Tu éveilles ta petite sœur! Elle était malade, on avait eu beaucoup de peine à l'endormir; si la fièvre la reprend, ce sera ta faute. »

Le pensée d'avoir fait mal à sa petite sœur changea soudain les larmes égoïstes de Mlle Yette. Elle ne se désola plus d'être menacée d'aller en pension, elle se reprocha d'être méchante avec une exaltation de repentir qui força bientôt ses parents à la consoler.

Les caresses de la petite Cora, apportée sur ces entrefaites par la vieille bonne qu'on nomme *da* en ces parages, réussirent mieux que tout le reste à ramener la gaieté sur le visage de Yette, et les museaux noirs de ses trois favoris, Tom, Mesdélices et Loulou s'éclairèrent en même temps d'un large sourire. La petite sœur fut comblée de fruits cueillis à son intention, presque tous avant maturité, cela va sans dire, ce qui n'était pas précisément

le meilleur remède contre la fièvre, mais, les parents et la *da* ayant essayé d'intervenir, des clameurs si violentes éclatèrent qu'ils durent renoncer à une lutte inégale. Les fruits verts firent merveille, du reste : cinq minutes après, la petite malade était bruyante et joyeuse entre tous parmi la marmaille blanche, noire et jaune qui roulait à travers la galerie comme un flot tumultueux.

M. et Mme de Lorme, étourdis par le vacarme, ne savaient dans quelle partie de la maison se réfugier, car les chambres ne sont séparées entre elles que par des cloisons de bois à jour comme les persiennes, de sorte que l'on n'est nulle part précisément chez soi.

« Chères enfants! elles sont gaies, dit la jeune femme à son mari, en guise d'excuse timide.

— Oui, mais terribles! reprit le mari employant l'épithète consacrée, celle qui convient le mieux en effet pour rendre le caractère des enfants créoles.

— Yette est si caressante, elle a un si bon cœur! poursuivit la mère.

— Et de l'esprit, ajouta le père avec une subite indulgence; mais toutes ces qualités rendent d'autant plus dangereuse pour elle la vie oisive et sans discipline d'aucune sorte que nous lui laissons mener. »

Mme de Lorme vit que l'éducation européenne allait être remise sur le tapis et leva vers son mari de beaux yeux suppliants.

« Mon Dieu! dit-elle, je suis loin d'être un modèle, mais j'ai été une bonne compagne pour vous, jusqu'ici, et une bonne mère pour nos chères petites,... bien qu'un peu faible peut-être, je vous l'accorde; enfin, vous n'a-

vez pas eu à rougir, je crois, de mon ignorance, de mes manières... »

M. de Lorme regarda tendrement sa femme; un sourire d'orgueil passa sur ses traits pendant ce rapide examen.

« Vous savez bien, Marie, que je vous trouve parfaite, dit-il dans la sincérité de son cœur; mais où voulez-vous en venir?

— A ceci : je n'ai jamais quitté la colonie; pourquoi mes filles feraient-elles autrement?

— Parce que (je ne parle que de Yette, nous avons le temps de songer à Cora et je ne prétends pas vous enlever à la fois tous vos trésors), parce que, chère amie, il y a des caractères plus ou moins difficiles à diriger, et que notre fille aînée est loin d'avoir la douceur de sa mère; parce que nous vivons à la campagne, loin des écoles que vous avez pu suivre, ayant toujours habité dans votre première jeunesse Saint-Pierre ou Fort-de-France; parce que, enfin, je regrette d'avoir à le dire, vous gâtez vos enfants à l'excès, plus encore que vos parents ne pouvaient vous gâter vous-même. Ce n'est pas un reproche, Marie, puisque je me sens aussi coupable que vous. Quand je rentre, harassé par les travaux qui m'appellent au dehors, je n'ai pas le courage de gronder; mais, croyez-moi, on ne corrigera Yette qu'en la dépaysant tout à fait.

— Vous avez raison sans doute; c'est bien cruel pourtant!

— Cruel? c'est l'usage en tout cas! Nos voisins presque sans exception, n'ont-ils pas envoyé leurs enfants en France ceux-ci au collège, celles-là au couvent? Et tous n'ont pas peut-être des correspondants aussi sûrs, aussi dévoués

que mon ami Darcey qui, certainement, veillera sur Yette comme j'y veillerais moi-même.

— Soit! mais sa femme ne saura pas me remplacer.

— Parce qu'elle est un peu mondaine, un peu frivole? Vous ne l'avez connue que jeune fille; elle a peut-être changé! Elle est de vos parentes, après tout, et tiendra certainement à vous être agréable.

— Elle m'a toujours marqué beaucoup d'affection en effet.

— Eh bien, que craignez-vous?

— De me séparer de ma fille, dit Mme de Lorme en s'essuyant les yeux; ne me la laisserez-vous pas encore un peu?

— Un an, je vous l'ai dit, répliqua son mari évidemment navré du chagrin qu'il lui causait, une année entière, à la seule condition que dans six mois elle sache lire.

— Ah! s'écria Mme de Lorme, elle partira plus tôt si vous exigez cela! »

Et, comme pour confirmer ce dire, le chat bondit dans la chambre, poussant devant lui une boule fabriquée avec les feuillets du dernier alphabet illustré de Mlle Yette. Aucun de ses livres n'avait jamais servi à un autre usage, sauf ceux dont elle faisait des cocotes, des bateaux ou d'ingénieuses découpures.

CHAPITRE II

L'HABITATION DU MACOUBA

Certes, la situation d'un enfant qui, pour la première fois, quitte la maison paternelle est toujours digne de pitié; mais celle de Yette semblera peut-être à nos lecteurs particulièrement intéressante quand ils sauront quel Paradis terrestre c'était pour elle que l'habitation de Macouba, où elle était née, où elle avait grandi, et quelle existence cette étrange enfant y menait. La vie de famille telle que nous l'entendons en Europe suppose, quelque douce qu'elle puisse être, un peu de répression et de contrainte ; Yette n'avait connu rien de semblable. Tout ce qu'elle voulait elle l'avait ou parvenait à se le procurer; tout ce qu'on ne lui donnait pas, on le lui laissait prendre. Elle savait que son armoire à robes regorgeait de belles mousselines brodées qu'elle avait plaisir à regarder quelquefois, car elle aimait la parure comme presque toutes les petites filles ; mais plus turbulente que coquette, elle leur préférait les gaules qu'elle pouvait déchirer à sa guise. Dès l'aube, la famille était levée pour profiter des heures fraîches. On se réunissait dans cette galerie qui, étant le seul passage pour entrer et sortir, est par conséquent le théâtre d'un va-et-vient, d'un mouvement continuel;

on y servait le café. Souvent Yette était assez matinale pour assister au départ de l'*atelier*, comme on nomme la réunion des travailleurs d'une habitation. L'atelier s'en va aux champs en une seule troupe bien rangée ; arrivé sur le lieu du travail, il se met à l'œuvre au son d'un tambour de construction particulière sur lequel on frappe avec les mains, le joueur de tambour étant à cheval sur son instrument couché.

Après le bain, pris dans une rivière rapide pareille à un gave et que préservait des rayons du soleil une voûte de daturas embaumés, la famille se dispersait. M. de Lorme allait surveiller les travaux de sa sucrerie; sa femme s'occupait de l'intérieur, préparait ces liqueurs, ces marmelades que les dames créoles excellent à faire. Yette l'aidait volontiers de ses petites mains agiles ; mais il faut dire qu'elle s'entendait surtout à *goûter*, et qu'une bonne partie des confitures disparaissaient avant même d'être refroidies. Elle prenait plaisir déjà aux soins de la basse-cour, dont les bêtes la connaissaient et accouraient autour d'elle avec des cris d'attente et de joie.

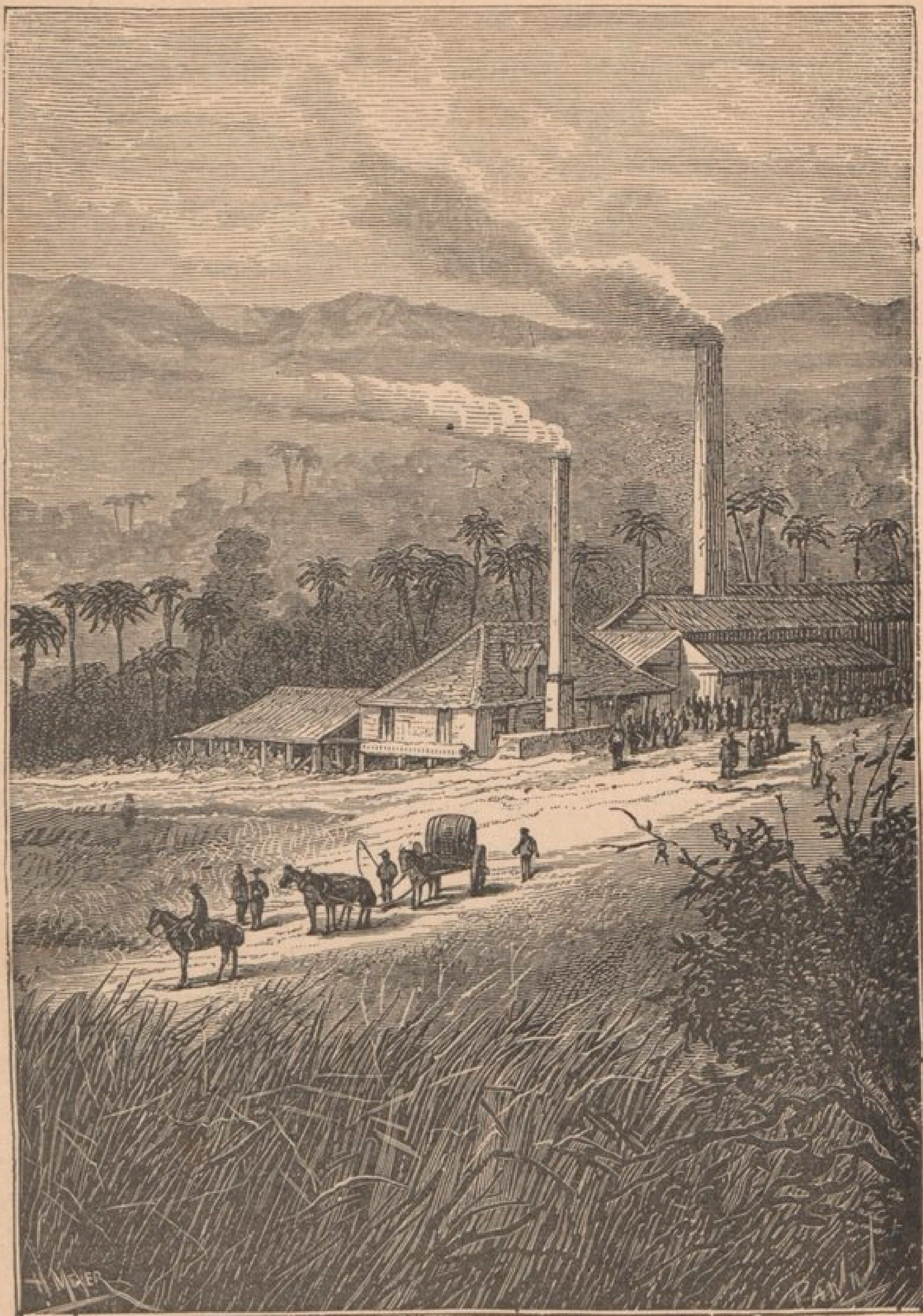
Tous les enfants créoles ont des animaux qui leur appartiennent en propre. Tantôt une négresse apportait à Yette un poussin par exemple, tantôt un ami de la maison lui envoyait une chèvre, un cabri ou un agneau. La *da*, pour l'engager à les soigner, racontait l'histoire légendaire de certain œuf donné par un pauvre nègre à une petite fille dont le premier soin fut de le faire couver par une poule. Après l'éclosion, la prudente fillette marqua le nouveau né en lui attachant un fil de couleur à la patte ; grâce à sa vigilance, il réchappa, du *piau*, du *mal z'yeux*, du *thiac*, de toutes les maladies

nègres des petits poulets et devint une poule, pondeuse émérite. Sa première couvée, vendue par la petite fille, lui permit d'acheter un cabri, la seconde une truie, la troisième une brebis. La première portée du cabri, jointe à celle de la brebis, permit d'acheter une génisse, puis une autre vache, bref, la poule pondant toujours, la chèvre, la truie et la brebis ayant toujours des petits, les vaches donnant d'excellent lait, la petite fille acheta ceci et cela, ce qui aboutit à une fortune de cinq cent mille livres coloniales (deux cent mille francs à peu près).

« Bah ! disait Yette en écoutant ces merveilles, je n'aime pas mes bêtes parce qu'elles me rendront riche, je les aime parce qu'elles sont gentilles et qu'elles sont à moi. »

Volontiers aussi Yette accompagnait sa mère dans des visites de charité au petit village que les cases nègres formaient sur la propriété. Elle y laissait de bon cœur les gros sous de sa bourse ; mais force était bien quand elle avait rempli ces devoirs agréables, de lui mettre la bride sur le cou. L'impatiente meute des négrillons guettait au passage la petite maîtresse. Sous prétexte de la surveiller, de remplacer la *da,* c'était à qui l'entraînerait dans les plus périlleuses aventures.

Combien de fois la crut-on perdue, tombée dans quelque précipice ! On ne cultive jamais plus de la moitié de ces grandes propriétés créoles ; l'autre moitié est composée de casse-cou dangereux, même pour les animaux. De quel côté son étourderie pouvait-elle avoir emporté Yette? La pauvre *da* éplorée courait tout le jour à sa recherche, comme une poule après le caneton qu'elle a couvé. Yette revenait souvent avec des *bêtes rouges* aux jambes, souf-



L'HABITATION DU MACOUBA.

frant le martyre des piqûres de ce petit insecte, et alors la *da*, sans plainte ni reproche, la lavait avec des décoctions d'herbes odoriférantes ; d'autres fois, les jours de forte pluie, Yette se lançait pieds nus du côté de la rivière, pour la chasse aux ceriques. La cerique est une espèce de crabe, avec cette différence que le crabe a des pinces relativement inoffensives ; celles de la cerique sont de véritables cisailles droites et dentelées sur le tranchant, et, comme il faut prendre à la main cette bête bien armée, la chasse n'est pas sans péril. L'intrépide fillette s'en tirait avec adresse ; elle n'en rentrait pas moins les doigts ensanglantés, trempée jusqu'aux os, et, pour la réchauffer, c'était encore la *da* qui lui faisait un *matété*, cette excellente bouillie où le sirop se mêle à la farine de manioc et au gingembre râpé. Il n'y avait jamais assez de ceriques ramassées de cette façon pour en faire une fricassée, mais le crabier de Yette s'en régalait. Il tenait le premier rang parmi les animaux favoris de la petite fille, et vraiment, avec son habit gris d'ardoise, son ventre blanc, sa tête fine enchaperonnée de noir, ses majestueuses échasses, son bec long d'un pied, ses yeux de cristal environnés d'un cercle d'or, au-dessus desquels se redressaient deux aigrettes pareilles aux poils rebelles de trop longs sourcils, cet oiseau superbe méritait sa prédilection. Un vieux fer à repasser, auquel était attaché une ficelle, servait de boulet au captif qui supportait son sort d'assez bonne grâce, pourvu qu'on ne le laissât jamais manquer de crabes d'eau douce.

« Veux-tu donc qu'il ait faim? » s'écriait Yette, quand sa *da* la conjurait de ne plus s'exposer ainsi aux fluxions de poitrine.

Une fois, Yette fut piquée par un petit serpent, et la pauvre *da* suça le venin au péril de sa vie.

Cette fameuse *da*, mulâtresse de grande taille, encore belle sous son madras artistement échafaudé, était une narratrice incomparable; enfants et domestiques se réunissaient tous les soirs pour l'entendre conter ses contes, commençant invariablement par : *Bonbonne fois* (il était une fois), et tous les négrillons de répondre en chœur selon l'usage : « *Trois fois bel conte!*

Compère Lapin jouait toujours un grand rôle dans le récit; c'est le héros madré des fables nègres. Il va un matin voler dans le jardin du roi et y est surpris par le jardinier, qui lui tend un piège en façonnant un bonhomme de glu, lequel tient à la main le plus exquis des bonbons. Compère Lapin est gourmand, il voit le bonbon, vient saluer le bonhomme, et finit par lui demander un petit morceau de ce qu'il a dans la main. Irrité de n'obtenir aucune réponse, il le menace, lui donne un soufflet et reste englué. Se croyant retenu par un bonhomme vivant, il le menace encore, lui donne un second soufflet; le voilà pris des deux pattes. Menace nouvelle, coup de pied; les quatre pattes sont prises succssivement; sa colère est telle qu'il donne à son adversaire un coup de ventre qui le rend définitivement prisonnier. Le jardinier survient et court chercher le roi pour le faire assister à l'exécution du lapin, qu'il attache d'abord solidement avec de bonnes ficelles. Compère Lapin pleure, compère Éléphant passe et lui demande ce qu'il a : « C'est que le roi, dit compère Lapin, m'a condamné à manger un bœuf tout entier. »

Compère Éléphant se dit que le bœuf lui serait peut-être d'une digestion plus facile qu'à un chétif petit lapin.

L'idée de ce mets inconnu le séduit peu à peu. Il en arrive à envier le sort du malheureux, et lui propose tout bonnement de se mettre à sa place. Compère Lapin, délivré de ses liens, garrotte à son tour l'imbécile glouton. Le roi cependant accourt à l'appel du jardinier et, sans s'étonner de la substitution, ordonne qu'on passe à l'éléphant un fer rouge au travers du corps. La chose faite, on débarrasse l'éléphant de ses liens, et, tandis que la pauvre bête se sauve en hurlant, avec sa broche, l'ingrat Lapin lui lance, du haut d'un arbre qu'il a choisi pour observatoire, force quolibets dont Yette riait à se pâmer. Jamais, du reste, elle n'avait songé à se préoccuper de la vraisemblance ni de la moralité du conte, évidemment dédié aux gourmands du pays.

La *da* savait en outre les plus belles chansons. Il fallait l'entendre nasiller de sa voix railleuse :

Quand Milate metté ion bel zabi,
Prend chapeau et pis canne i tini,
Mesdames, quand Milate metté ion bel zabi
Li dit : « Négresse pas maman li[1]. »

Mais c'était surtout dans les *titimes* ou énigmes qu'elle brillait. Les devinettes nègres n'ont rien de très compliqué.

On est assis : « Titime! commence le sphinx en madras. — Bois sec! répondent les enfants assemblés. —

1. Quand le Mulâtre met son bel habit,
Prend son chapeau, et tient sa canne,
Mesdames, quand le Mulâtre met son bel habit
Il dit que la Négresse n'est pas sa mère.

Rougeaud dit à Noiraud : Tiens bon! tiens fort! Si tu défonces, je suis mort! »

Il faut deviner que Rougeaud c'est le feu et Noiraud la marmite. Si la marmite se défonce, il est clair que le feu sera éteint par le liquide qui tombera dessus. Yette devinait des titimes bien autrement difficiles que celles-là, ce qui aurait suffi à lui faire la réputation d'une petite personne capable, si la chose n'eût pas été établie d'avance.

« Je ne suis pas bête, disait-elle à ses parents, puisque je devine toutes les *titimes,* et, quant à ce qu'on peut lire dans vos livres, je parie bien qu'il n'y a rien d'aussi beau que les contes de ma *da.* »

Les parents avaient eu le tort de rire trop longtemps de ce qu'ils appelaient ses drôleries, de se montrer trop indulgents en toute circonstance. Ils ne pouvaient oublier qu'ils avaient perdu plusieurs enfants, et tremblaient toujours pour ceux qui leur restaient, ménageant leur santé physique aux dépens même de leur santé morale. En outre, Yette était restée longtemps fille unique, et l'on sait que le malheur des enfants uniques est d'être souvent trop choyés, malheur très doux, mais qui n'en eut pas moins pour Yette des conséquences fâcheuses : d'abord, la première douleur de sa vie, une douleur honteuse, inavouable! La naissance de Cora en fut cause.

Habituée à régner seule au logis et dans le cœur de ses parents, elle souffrit de voir l'affection de ces derniers se partager équitablement entre elle et la nouvelle venue, la *da* s'installer jour et nuit auprès du petit berceau qui semblait devenu le centre des intérêts de chacun, une autre puissance en un mot s'élever soudain à côté de la sienne. Elle maigrit, son visage s'altéra, elle fuyait le petit être

qui, croyait-elle, accaparait les soins et l'amour de toute la maison; elle ressentait contre lui une sorte de colère farouche. La mère clairvoyante comprit ce qui se passait dans cette âme impérieuse, où un excès d'indulgence avait laissé l'égoïsme se développer en liberté. Elle fut navrée non seulement de savoir Yette malheureuse, mais surtout d'être obligée de reconnaître qu'elle était capable d'un mauvais sentiment. Jusque-là on avait excusé ses caprices, ses violences, en se disant qu'elle n'avait aucun défaut sérieux; il n'y avait pas à se le dissimuler pourtant : Yette était jalouse! La mère n'essaya ni des réprimandes, ni des punitions; elle s'adressa par un moyen détourné à sa raison, sans lui laisser croire qu'elle l'eût devinée. Certain soir, tout en allaitant la petite Cora, elle raconta négligemment à Yette, qui se tenait à l'écart, sombre et les yeux pleins de larmes, comme si on lui eût volé les caresses qu'on faisait à sa sœur, l'histoire vraie d'un petit chien qu'elle avait amené au Macouba, lors de son mariage, et qui s'était laissé mourir de langueur lorsqu'un rival était venu détourner de lui toute l'affection de sa maîtresse.

« Quel rival? demanda Yette.

— Mon premier enfant, que le bon Dieu m'a repris depuis. Je chassais souvent le pauvre Skip de la chambre, parce que ses aboiements troublaient le sommeil du baby, parce que ses gambades lui faisaient peur. Skip, s'apercevant avec un instinct merveilleux que sa part d'affection avait diminué, surtout depuis qu'il avait eu la méchanceté de mordre le petit innocent, refusa de manger, de boire, et dépérit très vite. Bref, on le trouva un jour dans sa niche reduit à l'état de cadavre. »

Yette avait écouté avec attention, la tête basse, les joues très rouges. Elle ne répondit rien, mais sa mère entendit, dans la demi-obscurité qui commençait à se répandre, un bruit de sanglots étouffés.

« Qu'as-tu? » dit-elle.

Et comme Yette se taisait encore :

« Tu t'apitoies sur le sort de Skip?

— Oui, répondit la petite fille, éclatant tout à coup, et puis... — les larmes l'interrompirent pendant quelques secondes, — et puis je me disais que j'avais envie de faire comme lui, que je le ferais certainement tôt ou tard, parce que, moi aussi, je ne suis plus si bien aimée... et à cause de celle-ci! » dit-elle en désignant sa petite sœur d'une main qui semblait prête à la frapper.

Mme de Lorme frissonna et devint toute pâle. Elle se contint cependant, remit le poupon dans son berceau, puis, attirant Yette sur ses genoux, elle la tint à son tour étroitement pressée contre elle. En même temps elle lui parlait tout bas, s'efforçant de lui faire comprendre qu'elle s'abusait, que le nouveau don envoyé du ciel à ses parents ne lui faisait aucun tort, que, si l'on s'occupait davantage de la plus faible des deux, c'était par devoir, non par préférence.

« Toi-même, lui dit-elle, tu as tes devoirs de grande sœur, comme nous avons nos devoirs de père et de mère. Tu dois, dès à présent, ta protection à Cora; tu lui devras plus tard l'exemple, et si je lui manquais un jour, si, la fortune de ton père s'écroulant, vous restiez, sans ressources, comme tant d'autres, tu serais tenue, sous peine de mécontenter Dieu et ta mère qui ne serait plus là, de devenir la petite maman de ta sœur, de travailler pour elle, de te sa-

crifier au besoin pour son avenir. Comprends-tu? Entends-tu, Yette?... »

On eût pu croire Yette insensible à ces touchants discours; en réalité elle était trop pleine d'émotions nouvelles; la stupeur la rendait muette. Jamais cette pensée ne lui était venue que sa mère pût mourir; elle l'avait crue jusque-là destinée, par quelque glorieuse exception, à une jeunesse, à une beauté éternelles. De même, il lui eût paru impossible que son père pût être victime d'un de ces vulgaires accidents qui transforment du jour au lendemain l'opulence en pauvreté; il lui semblait trop au dessus du commun des mortels. Toute petite elle avait appelé la mer *grande rivière à papa;* maintenant encore, elle ne supposait pas de limites aux savanes, aux bois, aux champs de cannes de l'habitation qui lui représentait la terre entière. Une lumière insoutenable pour ses yeux si longtemps aveuglés s'était faite en elle, tandis que sa mère lui montrait, en même temps que son devoir, de grandes et sévères vérités : mort, pauvreté, effort, sacrifice... Quels mots terribles, et comme ils devaient faire travailler son imagination!

Sur ces entrefaites, la petite sœur tomba gravement malade, et, pendant cette maladie qui désolait et absorbait toute la maison, Yette fut réellement négligée; mais elle n'était plus ni ombrageuse ni égoïste; ce n'était plus la jalousie qui faisait couler ses larmes. Elle marchait sur la pointe du pied, elle si tapageuse d'ordinaire, aidant de tout son pouvoir aux soins qu'exigeait l'état de Cora; elle parlait doucement à celle-ci, l'amusait, lui apportait ses joujoux, supportait sans se plaindre qu'elle les cassât. Une nuit, la *da*, en ouvrant l'œil, fut frappée d'un spectacle

étrange qui lui fit croire qu'elle rêvait encore. Yette avait quitté son lit, pieds nus et en robe de nuit, elle priait devant sa petite sœur endormie, s'arrêtant par intervalles pour baiser une main maigrelette qui pendait hors du berceau, Qui sait si ce ne fut pas à cette prière d'enfant que Dieu accorda la vie de la malade? Quoi qu'il en fût le premier sourire de Cora convalescente fut pour Yette, pour Yette encore le premier baiser de ces petites lèvres pâles que l'on avait crues à jamais refroidies. Le tyran de la maison fut dès lors dominé par un autre despote, qui abusait souvent des droits qu'on lui laissait prendre.

« Elle est si faible! » répétait Yette, pénétrée des paroles de sa mère sur la nécessité de faire, en cédant, acte de force morale.

Le désir de donner le bon exemple la décida, dans la première ferveur de sa conversion, à se laisser initier aux mystères de l'alphabet; mais la persévérance n'était pas chez elle à la hauteur du zèle. Il lui parut suffisant de savoir ses lettres, et bientôt elle revint, comme nous l'avons vu, aux plaisirs de l'école buissonnière avec une nouvelle recrue, sa petite sœur, qui, dès qu'elle put marcher, fit le diable en l'imitant aussi bien que le lui permettait son jeune âge.

CHAPITRE III.

LES ADIEUX

Cependant, malgré la volonté, arrêtée en apparence, de M. de Lorme et la résignation de sa femme à tout ce qu'il désirait, Yette n'eût pas été exilée cette année-là encore, si le curé du Macouba ne s'en fût mêlé. C'était un vieux prêtre excellent, mais sévère, dont l'influence était grande dans la maison. Il fit observer à ses amis que leur fille, séparée de sa première communion par deux années à peine, n'était encore qu'une sauvage ignorante de tout.

« Non seulement, dit-il, elle est incapable d'épeler deux lignes de catéchisme, mais, grâce à ce beau jargon nègre qu'elle parle du matin au soir à ses petits familiers, elle ne sait pas le français ; ses manières n'ont rien de commun, avouez-le, avec celles d'une demoiselle...

— Vous seriez donc d'avis, comme moi, de l'envoyer en France? interrompit M. de Lorme.

— Assurément.

— Au risque de désoler sa mère?...

— Mme de Lorme, j'en suis persuadé, aime ses enfants pour eux plus encore que pour elle-même. Elle se consolera donc en songeant que sa faiblesse eût étouffé le meilleur des qualités de Yette, et que le seul moyen de réparer le

mal qu'elle lui a déjà fait est de se séparer d'elle. Je ne l'accuse pas, remarquez-le bien : ce défaut d'énergie des mères est presque général dans nos colonies ; il résulte probablement de notre climat, qui alanguit toutes les volontés. Le moyen d'être ferme par une température de 40 dégrés au-dessus de zéro! Les Européens qui nous trouvent indolents en parlent à leur aise.

— Vous avez raison de chercher des excuses à ma femme, Monsieur le curé, tous les torts sont à moi. C'eût été mon devoir de réagir contre cette mollesse des pays chauds et ces gâteries maternelles. J'ai été négligent.

— Non, trop occupé ailleurs, voilà tout. Tandis que vous travailliez à l'avenir de vos enfants, le présent souffrait un peu. On ne peut tout faire à la fois, et votre tâche était déjà lourde, mon ami. Je suis là pour l'attester, moi qui sais dans quel état déplorable feu votre père avait, au lendemain de l'abolition de l'esclavage, laissé la plantation dont vous avez, à force d'industrie, décuplé le produit.

— J'avais beaucoup à réparer, dit gravement M. de Lorme. Si mon père m'a laissé un médiocre héritage, j'ai d'abord, moi aussi, contribué à l'amoindrir par mon insouciance et mes folies. Je ne pouvais résister au plaisir d'acheter pour moi un beau cheval américain ou un bijou pour ma femme ; j'aimais le jeu. La naissance des enfants m'a mis à la raison ; j'ai compris un peu tard que tout devait leur être sacrifié, je me suis occupé sérieusement moi-même de l'exploitation de ma propriété ; mais, pour renouveler mon outillage, pour me procurer un moulin puissant, des appareils de fabrication perfectionnés, pour acheter des animaux de travail en quantité suffisante, j'ai dû emprunter de grosses sommes, et c'est surtout la préoc-

cupation d'en payer régulièrement l'intérêt, de me libérer sous quelques années et de laisser une situation nette, un bien-être réel à mes enfants qui me tourmente. Souvent, quand il faudrait adresser à Yette une réprimande utile, je suis bien loin de ses espiègleries du moment. Je vois le jour où elle sera grande, riche, heureusement mariée ; je regarde le lointain brillant, mais incertain, sans m'apercevoir du caillou trop réel sur lequel je puis butter avant d'être arrivé au bout de ma tâche.

— Nous en sommes tous là, dit le curé avec bonté. Je sais ce que vous valez, mon cher ami. Aussi suis-je sûr que vous prendrez sans retard la résolution courageuse que l'intérêt de votre fille vous commande. Yette est un diamant, mais un diamant brut comme il n'est pas rare d'en trouver chez nous ; malheureusement nous n'avons point ici le secret de les polir. Écrivez, je vous en prie, à votre ami Darcey. Il n'est que temps. »

M. Darcey était un riche banquier, copain de collège de M. de Lorme, et qui, malgré une séparation de vingt années, était resté lié avec lui d'amitié presque fraternelle. Ils s'écrivaient fréquemment ; M. Darcey avait rendu plus d'un service à cet ancien camarade qui portait aux nues son mérite. La lettre que M. de Lorme adressa, d'après le conseil du curé, à son ami de Paris, renfermait la vérité tout entière sur le compte de Yette. Ce fut une confession complète, la confession des parents, il faut le dire, bien plus que celle de la petite fille. M. et Mme de Lorme s'en remettaient à M. Darcey pour le choix d'un pensionnat, et lui donnaient, à lui et à sa femme, tous les droits dont, quant à eux, ils n'avaient pas su bien user.

La réponse ne se fit pas attendre. Brièvement, selon sa

coutume, et dans des termes un peu secs, car il avait toujours préféré l'action aux phrases, M. Darcey déclarait accepter la responsabilité dont on le chargeait, et indiquait comme excellent le pensionnat où avait été élevée sa fille.

« Non pas que ma fille soit un modèle, ajoutait-il, mais ses défauts appartiennent au monde où sa mère, malgré mes conseils, l'a conduite un peu trop tôt, tandis qu'elle ne doit rien que de bon à la personne distinguée qui l'a dirigée toute jeune. L'enfant gâtée, dont vous me parlez se transformera chez Mlle Aubry. Tous les petits créoles sont insupportables, c'est convenu, et tous, sous une règle judicieuse, deviennent charmants. »

A la lettre de M. Darcey, aussi concise qu'une lettre d'affaires, Mme Darcey avait joint le plus gracieux des petits billets musqués, promettant de faire sortir Yette les jours de congé et de s'intéresser à elle comme à sa propre fille.

« C'est très bien dit, fit observer M. de Lorme après avoir lu, mais je compte surtout sur mon vieux Jacques ; celui-là tient toujours plus qu'il ne promet. »

D'ordinaire on ne recevait pas beaucoup de visites à l'habitation du Macouba ; aussitôt cependant que le bruit se fut répandu que la petite de Lorme « allait partir pour France », toutes les connaissances de sa famille vinrent dire leur mot, recommander la pension où avaient été élevées leurs filles, nièces ou pupilles, et féliciter Yette d'un bonheur qu'elle était loin d'apprécier.

« Vous allez connaître la mère patrie, » disaient les uns.

Yette ne comprenait pas : on lui avait toujours dit qu'elle était Française ; mais la Martinique lui semblait

être la plus belle partie de cette France dont ses aïeux étaient originaires.

« Vous verrez des pays nouveaux, disaient les autres.

— Aucun ne pourra me plaire comme le Macouba.

— Vous deviendrez savante... »

Elle faisait une moue dédaigneuse et incrédule.

« Et puis, s'avisa de dire sa mère, affectant une liberté d'esprit qu'elle était loin de ressentir, nous irons la rejoindre avant la fin de son éducation. D'abord, nous lui enverrons sa petite sœur... »

Yette, à ces mots, l'attira vivement dans un coin où personne ne pouvait entendre, et là, fondant en larmes :

« Non, maman, dit-elle, je ne veux pas que Cora ait à son tour le chagrin que j'endure aujourd'hui. Me croyez-vous donc assez mauvaise pour me consoler en pensant qu'elle sera malheureuse, elle aussi? J'irai en France, mais à la condition qu'elle ne vous quittera jamais. Quand vous l'amènerez ou quand je reviendrai, je lui apprendrai tout ce qu'on m'aura appris. Maman, je déteste les livres, mais je vous le promets, je travaillerai pour Cora. »

Mme de Lorme serra tendrement sa fille dans ses bras. Elle avait eu tort de craindre de la résistance, des emportements. Yette prenait son parti avec le courage du conscrit qui va au feu, tremblant dans l'âme, mais sans en laisser rien voir. Elle était fière, elle était brave, et, n'étant rien moins que sotte, elle avait peut-être compris, avec l'aide des admonestations de M. le curé, que l'on agissait avant tout pour son bien. D'autre part, cette petite fille n'était pas fâchée d'être devenue du jour au lendemain un personnage dont tout le monde s'occupait. Deux couturières travaillaient à son trousseau. On empila le linge fin et

brodé dans ces caisses de fer-blanc, enfermées elles-mêmes dans un panier caraïbe, qui servent de malles aux colonies, on fit une caisse séparée de confitures de mangues, d'ananas, de tamarins, de citrons, de goyaves, en y ajoutant des oranges cristallisées, des noix d'acajou grillées, des sirops, des tablettes de coco et de pistaches, enfin des sucreries de toutes sortes. On emballa encore à part une splendide poupée noire, vêtue en capresse avec une *tête* de madras *calendé*, une chemise ornée de deux larges boutons doubles en or, une jupe éclatante, crânement relevée de côté dans la ceinture, des pendants d'oreilles gigantesques et des colliers sans fin. Tous ces préparatifs, tous ces présents réussirent à distraire un peu Yette de son sacrifice. Du reste, on ne lui laissait pas le temps d'y penser beaucoup. C'étaient chaque jour des invitations, des fêtes en son honneur chez les voisins. La veille même de son départ, un de ces pique-niques au bord de l'eau, que l'on nomme *parties de rivière*, fut organisé. On y porta le *calalou*, cette classique purée d'herbes mucilagineuses cuites avec du lard et brassée d'un coup de *lélé*, d'un coup de bâton à cinq branches que l'on roule rapidement entre les mains.

Bien entendu, le calalou n'est qu'un prétexte à divertissements variés; on est en costume de bain, on se baigne avant, pendant et après le repas, on pêche des ceriques. Cette fois un lieu particulièrement favorable avait été choisi : un bassin ombreux et profond, formé par les obstacles qui retenaient en amont les eaux torrentueuses de la rivière. Après le calalou on grilla, en plein air, sur des charbons, la morue assaisonnée d'huile et de piments ; on ajouta le court-bouillon mulâtre, la fricassée de volaille brune, à ce menu délicieux. Les enfants usèrent du droit, insépa-

rable de toute partie de rivière bien organisée, de manger avec leurs doigts. Rien n'y fit! Personne n'avait ni appétit, ni gaieté, personne ne réussissait à donner le change aux tristes préoccupations du moment.

Rentrée à l'habitation, Yette distribua des souvenirs aux trois petits nègres, ses compagnons ordinaires. Loulou eût un collier de graines de courbaril : Mesdélices, la préférée, une petite croix d'or, et Tom atteignit au faîte de toutes ses ambitions. Vain comme le sont ceux de sa race, il avait rêvé d'avoir des souliers; Yette lui en donna une paire toute neuve. Il faut dire qu'elle n'usait guère de souliers, étant aussi empressée à les quitter pour courir pieds nus dans la savane, que Tom était envieux d'en avoir. Le négrillon fit une culbute de contentement qui scandalisa Mesdélices : sauter quand petite maîtresse partait !

Là-dessus, Tom répliqua qu'on aurait beau faire, qu'il ne quitterait jamais petite maîtresse.

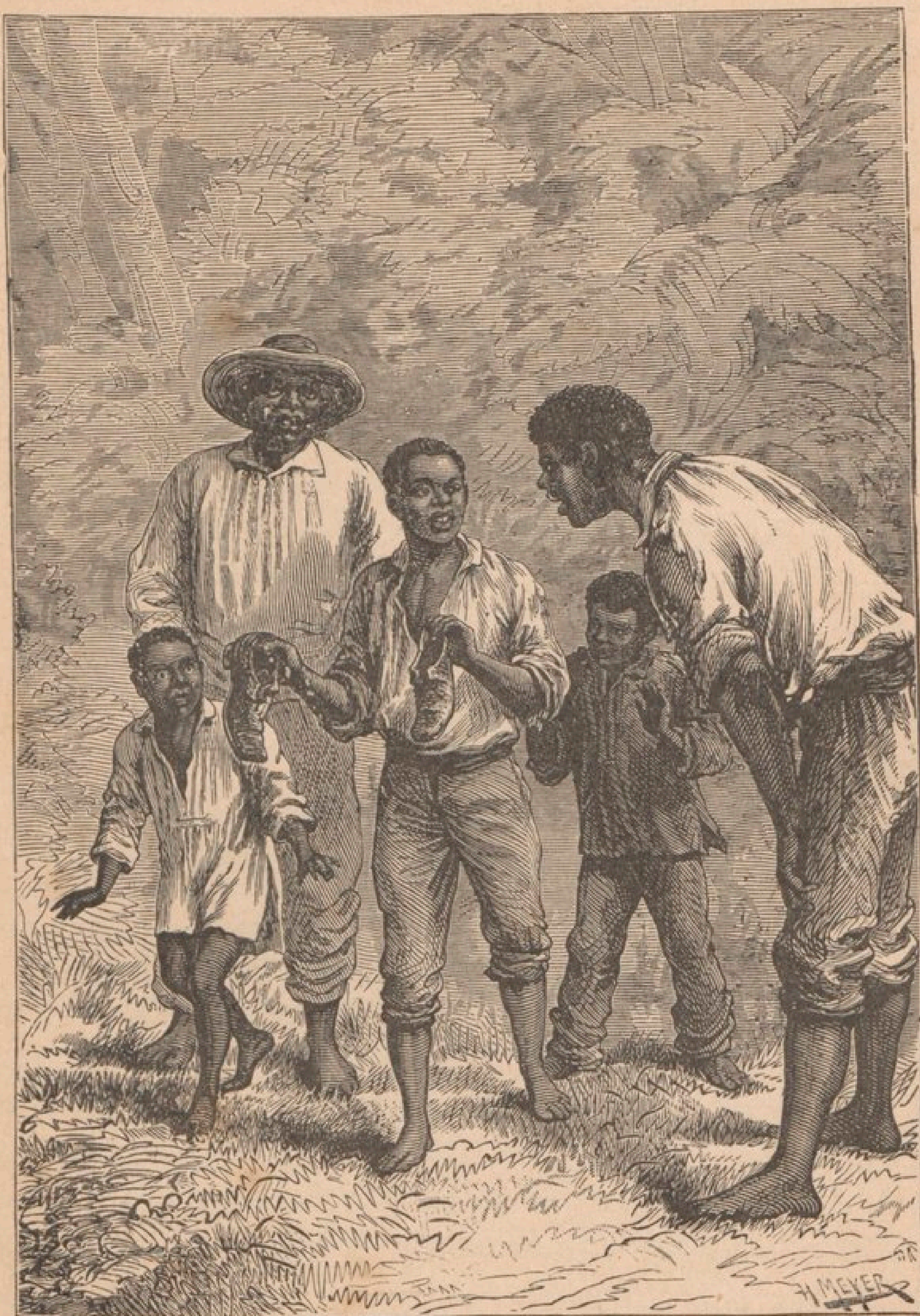
« Et comment t'y prendras-tu, mon pauvre Tom? On m'envoie en France.

— *Moë qué couri!* répondit-il en montrant ses jambes nerveuses.

— Courir! il faudrait nager! Et nager pendant quinze cents lieues de suite, y penses-tu? Je n'ai pas assez d'argent pour payer ta place sur le bateau... sans compter qu'on ne voudrait pas de toi au pensionnat.

— Moë qué couri! » répétait machinalement Tom qui était retombé en contemplation devant les deux souliers et les baisait l'un après l'autre.

Son illusion sur le plaisir d'être chaussé ne dura guère. De même que bien d'autres ambitieux, il vit, en touchant au but, le néant de son désir; les souliers ne furent portés



ON LE RENCONTRA PARTOUT, UN SOULIER
DANS CHAQUE MAIN.

qu'une fois et avec force grimaces. Jamais singe ne souffrit davantage d'avoir aux pieds des coquilles de noix, mais il ne renonça pas pour cela au plaisir d'afficher une supériorité sur ses camarades. Longtemps après le départ de sa petite maîtresse, on le rencontra partout, un soulier à chaque main, et le sobriquet de Tom-Botté lui resta toute sa vie.

Mais Yette n'est pas encore partie, et nous assistons à ses adieux.

« Ah! dit-elle, vous êtes bien heureux vous autres, vous n'irez jamais en pension! Allons! ne sanglotez pas comme ça, petites bêtes! Vous me feriez pleurer aussi! Nous ne nous quittons pas pour toujours. Je reviendrai et, quand je serai grande, je vous prendrai à mon service. Vous n'aurez rien du tout à faire. On dansera du matin au soir. Toi, Mesdélices, je te promets que tu seras la *da* de mes enfants. »

Mesdélices prit un air aussi important que si elle eût été déjà investie de ses graves fonctions de gardienne ; Loulou, lui jeta un regard d'envie.

« C'est bien convenu! Ne m'oubliez pas. Adieu! »

Les trois petits serviteurs se jetèrent la face contre terre en faisant retentir de leurs lamentations le potager où se passait cette scène pathétique, tandis que la petite maîtresse courait vers la maison pour cacher son attendrissement. Là, elle donna en toute propriété ses vieilles poupées à Cora, qui battait des mains d'allégresse, ne comprenant pas encore ce que signifiait une *traversée.*

« Tu reviendras dimanche, disait-elle à sa sœur, et tu me rapporteras un ménage bleu en porcelaine de France. »

Yette ne la contredisait point, voulant ménager sa sensibilité. Le cœur de la courageuse fille se gonflait d'orgueil

en même temps que de douleur. Elle était sage à la façon d'une grande personne ; elle laissait aux enfants, qui ne savaient rien encore de la vie et de ses amertumes, leurs chimères consolatrices. Sa mère la remercia d'avoir été si prudente avec Cora, que la pensée de ne plus voir sa sœur de longtemps eût rendue malade, tant elle était impressionnable et nerveuse.

« Il faudra, lui dit-elle, que tu me traites, moi aussi, comme un enfant, que tu ne me demandes pas de t'accompagner au bateau. » M. de Lorme avait exigé de sa femme ce sacrifice, craignant qu'elle manquât de courage. « Nous nous séparerons ici. Je pourrai me figurer que tu ne vas qu'à Saint-Pierre, je ne verrai pas la mer te prendre et t'emporter. Aie pitié de moi, ma pauvre petite! Sois forte pour nous deux ! »

La *da* devait accompagner Yette en France ; elle avait l'expérience des voyages, ayant déjà suivi à Paris dans sa jeunesse, la mère de Mme de Lorme. La *da* était la personne la moins triste de la maison, car elle devait rester avec sa *fille,* comme elle la nommait, plus longtemps que les autres. Elle tint à ce que rien ne fût changé jusqu'au dernier moment, et employa la soirée à conter l'un de ses plus beaux contes : *le Merle et la Tortue.*

Ce conte a pour but d'expliquer comment l'écaille de la tortue est partagée en morceaux depuis certain déjeuner donné dans le ciel par le bon Dieu aux animaux de toute la terre. La Tortue trouva compère Merle pour l'y porter ; mais, à table, elle eut l'insolence de dire au merle que sous l'aile il sentait le ravet. « Compère Merle c'est ion bon ti zoiseau, mais c'est dommage en bas zaile li qué senti ravett. » (Le ravet est une petite bête infecte qui pullule

à la Martinique.) Là-dessus, le Merle, choqué, l'abandonna. L'Araignée, après avoir bien ri de cette aventure, proposa obligeamment à la Tortue le bout de son fil pour descendre, lui promettant de filer jusqu'à ce qu'elle eût touché la terre et crié : « Coupez ! » Mais compère Merle avait tout entendu et méditait sa vengeance. Quand la Tortue fut à moitié chemin, il cria : « Coupez ! » et la Tortue, tombant sur le dos, se brisa l'écaille contre une roche.

D'habitude la scène du déjeuner céleste et les impertinences de la Tortue, excitée par trop de boisson, divertissaient outre mesure l'auditoire ; mais, cette fois, un morne silence accueillit les saillies quelque peu forcées de la *da*. Elle regarda autour d'elle et ne vit que des yeux humides fixés sur Yette qui, le visage penché vers la terre, s'efforçait en vain elle-même de retenir ses larmes. Pour rompre la glace, la *da* entama presque avec colère une nouvelle série tout à fait inédite d'interpellations comiques entre les animaux convives du bon Dieu ; mais soudain il parut qu'elle étranglait, une violente quinte de toux la saisit. Frappant du pied, elle se couvrit la face de son mouchoir et, sous ce voile, on entendit quelque chose comme le gémissement d'un pauvre chien qui aboierait à la lune. L'histoire de la Tortue ne fut jamais continuée.

CHAPITRE IV

LE DÉPART

Le lendemain, à trois heures du matin, le départ eut lieu en bon ordre. M. de Lorme et la *da* étaient à cheval, et deux nègres, portant un hamac suspendu à des bambous, attendaient Yette, tandis que d'autres nègres à pied chargeaient sur leur tête les paniers caraïbes composant le bagage. Deux éclaireurs devaient marcher en avant, une liane de persil à la main pour écarter les reptiles.

La petite Cora dormait encore dans son heureuse ignorance de ce qui se passait. Attroupés devant la maison, les serviteurs s'étudiaient à composer leur contenance sur celle de la maîtresse, qui, pâle et les yeux rougis, faisait néanmoins ses efforts pour paraître calme. A plusieurs reprises, elle saisit sa fille entre ses bras, la bénissant, la couvrant de caresses et ne pouvant se résoudre à la laisser s'éloigner. Par intervalles, un soupir, un sanglot s'échappait du groupe des nègres violemment émus par cette scène navrante. Enfin, M. de Lorme appela Yette d'une voix qu'il rendait sévère pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle était altérée ; aussitôt, l'étreinte de la pauvre mère se desserra docilement. Il n'y eut pas un seul

mot échangé entre elle et son enfant; ni l'une ni l'autre n'eût osé articuler une parole, dans la crainte de perdre le fruit de cette victoire si péniblement remportée sur elles-mêmes.

« Yette! » répéta le père.

Un dernier baiser à sa mère défaillante, un geste affectueux de la main aux gens qui s'empressaient autour d'elle avec des souhaits de bon voyage, un baiser, jeté dans la direction de la chambre de Cora, et Yette se laissa porter dans le hamac plutôt qu'elle n'y monta. Le silence était lugubre, on eût entendu voler une mouche; l'heure mélancolique et solennelle ajoutait à la tristesse de ces mornes adieux. Il faisait un clair de lune tel que les Européens ne peuvent se le figurer, car, entre leur lune blafarde et celle-là, il y a la même différence qu'entre le soleil des tropiques et celui du Nord. La caravane se mit en marche, toujours sans bruit. Par un mouvement irrésistible, Yette tourna la tête, une dernière fois, du côté de la maison. Elle vit, sous les deux palmiers qui en précédaient l'entrée, une sorte de noire fourmilière qui s'agitait; elle ne vit pas sa mère; la pauvre femme venait de s'évanouir; le chagrin, trop intense pour ses forces, était momentanément suspendu.

« Elle sera rentrée dans sa chambre, pensa Yette, elle va secouer son mouchoir à la fenêtre. »

Mais aucun mouchoir ne se montra en signe d'adieu. Alors, cachant sa tête dans les profondeurs du hamac, elle se mit à pleurer tout à son aise. La grande *da*, sur son petit criquet de cheval créole, haut comme un âne, affectait charitablement de ne pas la regarder, et M. de Lorme fumait d'un air de mauvaise humeur son cigare,

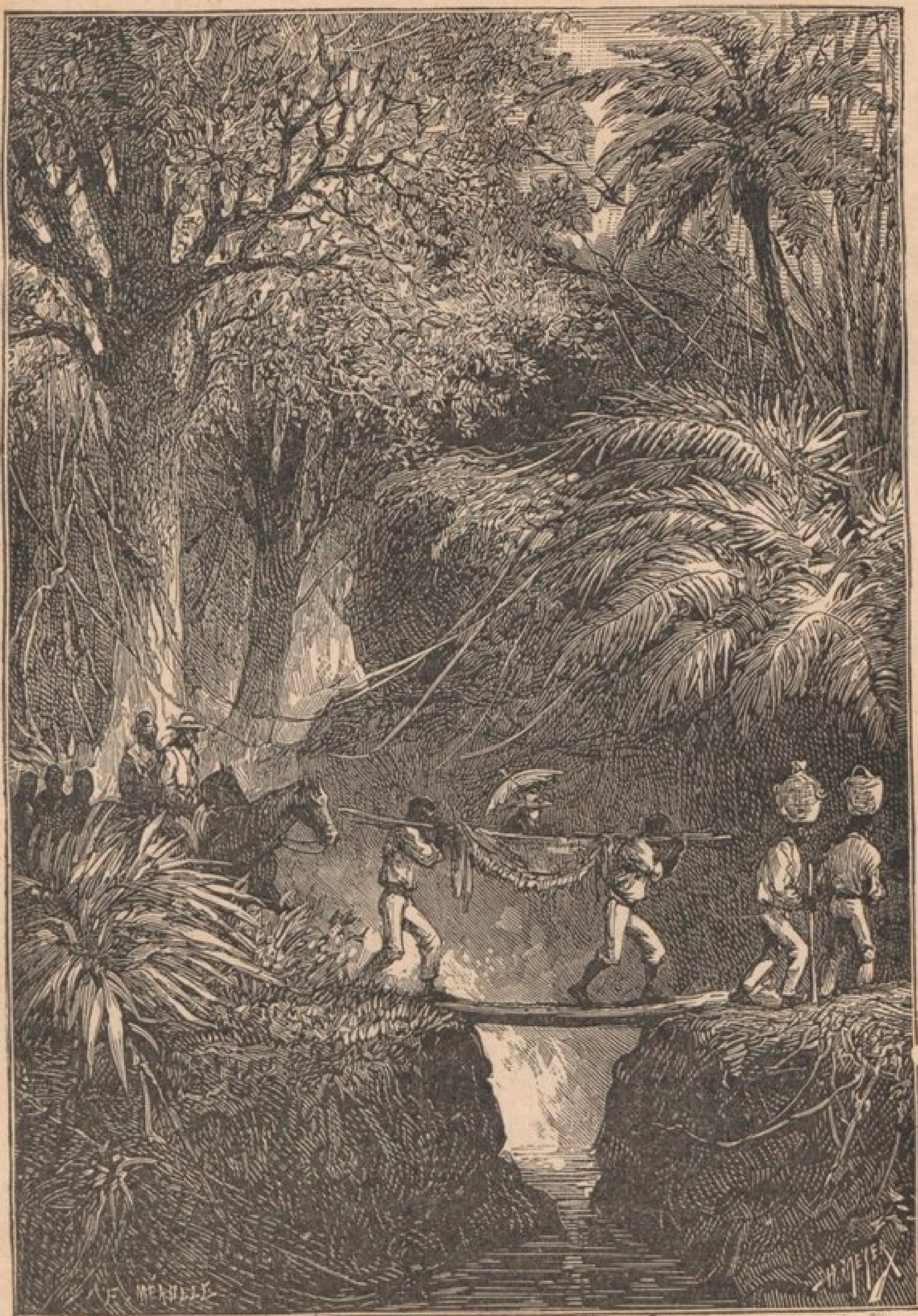
dont la fumée lui entrait sans doute dans les yeux, car il ne cessait de les frotter du revers de sa main.

Les accidents de la route ne tardèrent pas cependant à occuper Yette. Il faut le pied sûr des chevaux indigènes, qui ne bronchent pas plus que les mulets des Alpes, pour venir à bout des obstacles qu'offre le chemin escarpé du Macouba à la Basse-Pointe. Il traverse un pays des plus sauvages et qui, sous les rayons diamantés de la lune, parut féerique à Yette, même dans la disposition désenchantée où elle se trouvait. Au fond d'une gorge, formée par deux falaises à pic, roulait la rivière du Macouba. Sous ces falaises se dessinaient de grandes arcades naturelles. Les chevaux tenaient au rocher comme s'ils eussent eu des griffes de chat; ils ne parurent pas plus embarrassés que les nègres eux-mêmes sur les petits sentiers en zigzag, où un éboulement est sans cesse à craindre. Le moindre caillou qui roule donne l'alarme; on longe, enserré entre deux chaînes de montagnes, le flanc du précipice; puis il faut tantôt se tirer de ravins presque impraticables, tantôt franchir de petites rivières sur lesquelles les ponts ne durent jamais plus longtemps que d'un débordement à l'autre. Les nègres passaient à gué, bien que l'eau fût souvent très froide, quitte à se réchauffer ensuite par une accolade à la calebasse de tafia qui suivait avec les bagages. La planche, négligemment jetée d'une roche à l'autre, rebondissait comme un tremplin, ou même venait à chavirer. Dans le dernier cas, deux nègres repêchaient cette planche et la replaçaient. M. de Lorme et la *da* avaient fini par mettre pied à terre; à chaque cours d'eau, un nègre entrait dans le lit et soutenait avec la main le bout du bâton de ceux qui défilaient. Alentour, toutes les terres présentaient

des pentes abruptes entrecoupées elles-mêmes de rochers. M. de Lorme expliqua à Yette que ces terres étaient les meilleures, même quand la canne ne peut y être plantée qu'au louchet, c'est-à-dire au moyen d'un piquet garni de fer qui remplace la houe aux endroits où celle-ci ne trouverait pas de place pour mordre le sol. Mais gare aux serpents ! Dans les pièces de terre qu'ils infestent, on coupe les cannes en cercle, en ayant soin de laisser au milieu un bouquet où ils vont naturellement se réfugier, puis on met le feu à la paille de canne qui couvre le sol de cette citadelle ; les reptiles cherchent à fuir, et alors on les tue presque sans danger, vu qu'en marche ils ne peuvent piquer. Cependant des serpents à demi rôtis s'élancent contre la flamme, cherchant à la frapper de leurs dents venimeuses.

M. de Lorme entretint par ses discours une crainte salutaire des serpents chez sa fille, jusqu'au moment où la caravane atteignit le quartier de la Basse-Pointe. Il faisait jour ; au milieu des péripéties que nous venons d'énumérer, le court crépuscule qui précède le soleil avait passé inaperçu. En tournant la pièce de cannes qui marquait le coin d'une habitation, Yette fut éblouie par le nouvel aspect de la campagne qui s'étend jusqu'à la mer en une pente douce et fertile. La Basse-Pointe est le quartier le plus riche et le plus salubre de l'île.

On s'arrêta pour prendre le café. Yette, malgré les injonctions de son père, ne résistait plus à courir de tous côtés pour ramasser, selon son habitude, toutes les pierres, toutes les graines qu'elle rencontrait : les graines de réglisse rouge comme du corail et que nous nommons vulgairement graines d'Amérique, les pois mabouïa, sorte de



LA PLANCHE NÉGLIGEMMENT JETÉE D'UN ROCHER
A L'AUTRE.

gros haricot blanc attaché à une gousse ouverte et plate du plus beau cramoisi, et bien d'autres... Des chercheurs moins expérimentés se laisseraient prendre aux reflets de velours du *pois-gratte*, le fruit tentateur et perfide d'une liane élégante ; mais Yette sait que chaque poil de ce velours s'enfonce dans la chair et y cause des démangeaisons intolérables. Elles ne s'y frottera pas !... Non, le cri perçant qu'elle vient de jeter est un cri de joie. Elle a découvert un nid de karouge sous une feuille de balisier. C'est le plus joli hamac-miniature tissé en fibres, qu'un petit oiseau aux vives couleurs arrache, Dieu seul sait comment, à quelque plante textile. Tout un système de cordages le suspend à la large feuille qui lui sert de toit. Les nègres, enchantés d'entendre leur petite maîtresse, tout à l'heure si accablée, rire et battre des mains, veulent s'emparer du nid, en se frayant une voie au moyen de leurs coutelas dans les broussailles inextricables qui protègent le balisier ; mais soudain Yette redevient grave : « Non, non, laissez les pauvres petits à leur maman, » dit-elle par un retour sur elle-même.

Cette halte est féconde en incidents. Les chiens qui ont suivi la caravane profitent du temps d'arrêt ; ils lèvent un sarigue. Aussitôt les nègres de poursuivre le *manicou*, comme ils l'appellent ; il n'y a pas de serpents qui tiennent ! Sans précautions aucunes, ils pénètrent au milieu des rochers et des halliers épineux. Bientôt, cependant, la course cesse, le manicou est monté sur un arbre, du haut duquel il grince des dents, en montrant aux chiens qui l'entourent sa redoutable mâchoire. Un nègre grimpe aussitôt dans les branches. Le manicou est un peu bête lorsqu'il se voit pris, il reste blotti sur une fourche où

il se laisse saisir au lieu de gagner le haut du feuillage, de se suspendre au moyen de sa puissante queue et de défier ainsi toute attaque. Cette queue, la partie la plus singulière de sa bizarre personne, est dépourvue de poils et très dure ; il s'en sert pour pêcher ; à cet effet il la plonge dans l'eau. Quand une écrevisse la mord, il donne une secousse qui envoie le crustacé trop confiant sur la terre ferme. Le manicou n'est pas seulement pêcheur, il est chasseur aussi ; il fait sa proie du serpent, quand il ne lui en sert pas. Les deux ennemis sont-ils en présence, le serpent se dresse, prêt à s'élancer. Le manicou s'arrête, hors de portée, rassemble des feuilles sèches, des mousses, des brins de bois mort en tas devant lui ; quand ce tas est assez gros pour lui servir de bouclier, il le pousse et s'avance ainsi, sans offrir de prise à son adversaire. Dès qu'il se croit assez près, le rusé mesure sa distance, fait un bond, tombe sur le reptile comme la foudre, lui brise le col et le mange. S'il manque son élan, le serpent, au contraire, part comme un ressort, et, lui, ne manque guère le manicou.

Les nègres apportèrent en triomphe leur capture à la petite maîtresse. En vain celle-ci intercéda-t-elle en sa faveur, il fut condamné à augmenter le déjeuner ; mais, soudain, cinq ou six petites queues, grosses comme celle d'une souris, sortirent de la poche qui leur servait de refuge. Le manicou était une femelle ; au premier indice du danger, un cri d'appel avait ramené la progéniture dans le sein maternel.

« Du moins, dit Yette, vous aurez bien soin de ceux-ci, vous les élèverez en *caloge*. Je ne les verrai pas grandir, ajouta-t-elle avec un soupir. Papa, recommandez à Cora de ne pas leur tirer la queue, comme elle fait trop souvent

à ma chatte. Dites-lui de laisser tranquilles, si elle m'aime, ces jolis petits manicous. »

La caravane se reforma pour continuer le voyage. Le pays était devenu plat et uni; les chevaux avançaient vite sur une assez bonne route, élevée de vingt à vingt-cinq pieds environ au-dessus de la mer; leur allure équivaut au petit trot. Les nègres, les tenant par la queue, se laissaient soutenir et entraîner ainsi. C'est le grand plaisir des nègres; rencontrent-ils sur la route, lorsqu'ils sont seuls, un cavalier dont la figure leur inspire confiance, vite ils demandent la permission de prendre la queue de son cheval, et, si las qu'ils puissent être, les voilà lancés à la course. M. de Lorme avait sa fille en croupe; on passa la rivière Capot, on se rafraîchit à la Grande-Anse, car la chaleur sévissait déjà violemment.

Yette, qui s'était laissé d'abord amuser par le voyage, n'en sentait plus que la fatigue lorsqu'elle atteignit Saint-Pierre.

CHAPITRE V

COMBATS DE COQS

Saint-Pierre est la capitale commerciale de la Martinique, comme Fort-de-France en est la capitale administrative. Serrée entre la mer et une ceinture de montagnes, elle s'allonge sur une longueur de près de cinq kilomètres. Yette reçut chez les amis de ses parents cette hospitalité créole qui est bien la plus simple et la plus cordiale à la fois que l'on puisse imaginer.

M. Desroseaux, l'un des riches négociants de Saint-Pierre, n'avait pas d'enfants, mais il élevait auprès de lui l'un de ses neveux, jeune garçon un peu plus âgé que Yette, qui connaissait déjà le petit Maxime, car, à la suite d'une grosse maladie, il était venu passer au Macouba le temps de sa convalescence, le changement d'air lui ayant été ordonné. C'était un bel enfant, vif, espiègle et d'une remarquable intelligence ; Yette cependant avait gardé le souvenir de sa bonne humeur avec les gens, beaucoup moins que celui de sa cruauté inconcevable envers les bêtes. Ce défaut est fréquent du reste chez les jeunes créoles ; très braves pour leur compte, ils ont la fureur du combat et dressent les animaux à s'entre-déchirer. Rencontrait-il, par exemple, sur les murs un de ces lézards qu'on

appelle *anolis*, Max fabriquait vite avec de l'herbe le lacet cabouïa, dont les nègres se servent pour prendre les serpents. Habitué au frôlement des herbes, l'anoli ne bougeait pas quand le cabouïa lui effleurait le museau. Crac!... Crac!... muni d'un collier solide, il avait beau se débattre, il était prisonnier. Aussitôt, avec l'aide de Tom ou d'un autre négrillon, Max s'en procurait un second, et, malgré les protestations de Yette, qui détestait que l'on tourmentât un être vivant, les deux anolis étaient mis en présence. Il n'y a rien de plus belliqueux que ces lézards des tropiques : leur jabot se gonfle, ils s'attaquent avec colère, sans motif, pour le seul plaisir de se battre; leur mâchoire est une arme puissante; leur peau, une excellente cuirasse. La lutte peut être longue, et, s'ils sont de force égale, la mort seule y met un terme.

Max attrapait aussi à la glu des moissons, petits oiseaux rageurs au bec vigoureux, qui ressemblent beaucoup à nos pierrots d'Europe. Quand il en tenait un, il lui taillait une crête dans un morceau de drap rouge, et puis lâchait la pauvre bête, qui retournait auprès des siens; mais alors commençait une furieuse bataille. Les autres frères-noirs, comme les nomment les nègres, ne reconnaissant plus leur semblable dans cet oiseau pourvu d'une crête à la façon d'un coq, tombaient sur lui et le chassaient de la compagnie, non sans avoir perdu eux-mêmes plus d'une plume, car le proscrit protestait énergiquement contre l'ostracisme qui le frappait.

Ces menues férocités, qu'elle ne pouvait empêcher, inspiraient à Yette une sorte d'horreur; elle ne savait comment l'exprimer à Maxime, mais sans cesse elle lui répétait :

« Méchant! si tu étais à la place du père-noir ou du pauvre anoli! »

Et Maxime de rire, tout prêt à se fâcher, n'admettant pas qu'on le comparât à une bête. Ce qui étonnait Yette, c'était que, sur d'autres points, il fût le meilleur garçon du monde, capable de pleurer quand le moindre accident arrivait à l'un de ses camarades.

« Comment cela se fait-il? avait-elle demandé souvent à sa mère. Il est impossible pourtant qu'il ait bon cœur. »

Elle sut un jour à quoi s'en tenir sur ces apparentes contradictions.

Dans sa basse-cour, il y avait un coq superbe, bien campé sur des pattes ni trop longues ni trop courtes, l'œil ardent, la queue ornée de plumes recourbées jusqu'à terre, les pieds munis d'éperons insolents qui lui donnaient une démarche comparable à celle d'un cuirassier en bottes à l'écuyère.

« Est-il coquet! dit une fois Max en le regardant avec admiration. A-t-il l'air fier! Il ferait bon effet au *pit?*

— Qu'est-ce que c'est que le *pit?* » demanda Yette curieuse.

Max lui décrivit le *pit*, — une sorte d'arène avec de la sciure de bois par terre et une palissade pour séparer les combattants des banquettes où sont assis les spectateurs. Une toiture en forme de chapeau chinois recouvre le tout.

« Et, ajouta le petit Desroseaux, il y a une foule! Comment, tu ne connais pas cela? Les femmes n'y vont jamais, c'est vrai, — et Max se redressa d'un air d'importance, — mais tu aurais pu du moins en entendre parler. Ton papa ne fait donc jamais battre de coqs?

— Quelle horreur! s'écria Yette. Comment une personne raisonnable commettrait-elle cette méchanceté?

— Mon oncle à moi a des coqs *guemme*[1], répondit Max ; déjà il m'a emmené plusieurs fois au pit.

— Qu'est-ce qu'on y fait? demanda Yette, de plus en plus intriguée.

— Eh bien, on regarde deux coqs se battre. Les piteurs les présentent bec à bec, puis reculent jusqu'à la palissade et posent les deux coqs à terre. Les coqs s'approchent l'un de l'autre en s'observant, puis ils se mettent à piétiner en traînant de l'aile, à *carrer,* et celui qui a le malheur de carrer à portée de son adversaire est sûr de recevoir le premier coup. Quand le coq le moins fort ne se relève plus à l'approche de l'autre, on arrête le combat, car, autrement, aucun coq guemme ne sortirait vivant du pit. Ces braves bêtes ne demandent jamais grâce. Viens seulement chez nous, tu verras Jobinette, c'est un fameux! »

Et, en effet, le premier soin de Yette, en arrivant chez les Desroseaux, fut de demander à voir Jobinette.

M. Desroseaux qui, tout propriétaire de coqs guemme qu'il fût, était un homme charmant, conduisit lui-même la petite fille jusqu'aux *boxes,* proportionnées à leur taille, où l'on préparait ses coqs au prochain combat. Il lui expliqua que, chaque matin, après les avoir baignés, on les

1. Corruption du mot anglais *game*, jeu. Le combat de coqs est aussi populaire aux Antilles et au Mexique que le sont en Espagne les courses de taureaux, en Angleterre les courses de chevaux. Les noms de *Doublon* et de *Trois-Rivières,* deux vieux routiers invincibles, figurent à la Martinique, dans les annales du combat, comme les noms d'*Éclipse,* et de *Gladiateur,* chez nous dans celles du turf.

attache à l'ombre, en ajoutant qu'une seule fois par jour ils recevaient un peu de maïs.

« Ceux de notre basse-cour sont plus heureux, dit Yette, s'adressant à son père. Ils font tout ce qu'ils veulent. »

Les coqs sont pesés comme des chevaux de course et soigneusement mariés, assortis afin qu'ils aient des chances à peu près égales.

« Oh! mon Dieu! s'écria Yette, que celui-ci est laid!

— Laid, Quimboi?... s'écria Max avec indignation, un coq-faisan huppé, noir comme un corbeau! Tu ne t'y connais pas. Il a l'air d'un vrai diable ; à cause de cela on l'appelle Quimboi, le sorcier.

— C'est justement parce qu'il a l'air d'un diable que je le trouve laid! Et puis, ses éperons sont sciés.

— Sans doute, pour attacher ceux de fer, qui lui sont plus utiles.

— Et il n'a pas de crête!

— Parbleu! la crête donnerait prise au bec de son adversaire ; elle serait vite déchirée, on la lui rogne.

— La dernière fois qu'il s'est battu, le pauvre Quimboi a eu le dessous, dit M. Desroseaux, nous avons cru le perdre. Blessé dans les muscles, il pouvait à peine marcher ; mais il attendait encore l'ennemi et, par un dernier effort, il lui a crevé les yeux en y enfonçant ses deux éperons.

Yette frissonna de la tête aux pieds.

« Et celui-là, Monsieur, celui-là? dit-elle en montrant un coq franc, couleur acajou foncé, la poitrine gris cendre tacheté d'orange, les panaches dorés, magnifique en somme, mais déplumé par places et malade évidemment.

— Celui-là, c'est Jobinette (Croquemitaine), notre grand vainqueur. Cette semaine même on l'a conduit au *pit*, et il a, du premier coup, donné une gorge coupée à son adversaire, c'est-à-dire qu'il lui a coupé une veine qui a déterminé une hémorragie interne; au second coup, il l'a renversé sur le dos. Le combat a duré trois quarts d'heure, l'ennemi est tombé onze fois et s'est toujours relevé après le délai de rigueur. C'était un héros, lui aussi. A la fin, Jobinette lui a fait sauter le cervelet; il est sorti de là blessé en maint endroit, mais sans une goutte de sang à la tête ni au cou. — Pourquoi donc, dit M. Desroseaux en s'interrompant, pourquoi cette petite est-elle toute pâle?

— Ah! Monsieur, s'écria Yette, parlant créole avec volubilité, comme toujours dans les moments où la vivacité l'emportait, le bon Dieu n'avait pas fait les coqs si méchants que vous les faites!

— Que veut-elle dire? demanda M. Desroseaux.

— Yette vous accuse d'avoir gâté l'œuvre de Dieu par une mauvaise éducation, dit M. de Lorme en souriant pour faire passer la leçon, mais en jetant toutefois un coup d'œil très significatif sur Max aussi bien que sur Jobinette.

C'était la première fois que M. Desroseaux était averti de l'immoralité des combats de coqs, et le reproche auquel il s'attendait si peu lui venait d'un enfant.

« Pourtant, allégua-t-il, en faisant battre les coqs, on excite chez eux un instinct naturel, voilà tout.

— Si vous excitiez les instincts naturels du jeune coq que voilà, dit à voix basse M. de Lorme, désignant Max d'un mouvement des paupières, n'y aurait-il pas lieu de

craindre que le résultat de cette excitation ne fût un caractère de duelliste et de joueur, le caractère créole, au dire de bien des gens, mal informés sans doute? Quant à moi, j'avoue que je suis jusqu'à un certain point de l'avis de ma fille. Je repousse les combats qui favorisent le jeu en provoquant des paris et qui habituent les hommes à voir couler le sang avec indifférence. Tous ces spectacles violents sont des plus malsains. Voyez l'effet qu'ils produisent sur nos enfants : Max est déjà endurci plus qu'on ne devrait l'être à son âge, et voici Yette tout près de se trouver mal au seul récit de ce qui, pour votre neveu, n'est qu'un amusement.

— Oui, murmura Yette, je comprends maintenant pourquoi il faisait battre les anolis et les pères-noirs. S'il est méchant, ce n'est pas tout à fait de sa faute.

— Je ne connais personne, nègre ou blanc, qui ne raffole des combats de coqs, dit M. Desroseaux, et je n'y avais pas pour ma part trouvé grand inconvénient jusqu'ici,... cependant... »

Il réfléchit un seconde, puis, se tournant vers Yette avec la bonne grâce créole :

« Ma petite amie, seriez-vous vraiment bien contente si désormais Jobinette se reposait sur ses lauriers, s'il n'allait plus jamais au *pit?*

— Oh! Monsieur! Monsieur! vous me le donnez? s'écria Yette en bondissant. Vous me faites cadeau de ce pauvre coq, dites?...

— Eh! qu'en ferez-vous, si je vous le donne?

— Je tâcherai de le rendre heureux.

— Mais, fit observer Max, qui paraissait plongé dans une méditation profonde, tu ne pourras pas l'emporter en France?

— C'est vrai, je pars après-demain, dit Yette avec un profond soupir. Je l'avais oublié! Jobinette continuera donc à donner et à recevoir des gorges coupées.

— Non, non, dit Max avec vivacité. Tenez, mon oncle, faisons un grand plaisir à Yette. Vous avez promis de m'accorder en échange de mes bons points ce que je désirerais. N'envoyez plus nos deux coqs au *pit*. Je ne vous demande pas autre chose. Laissez-les vivre à leur guise et ne se battre qu'autant qu'ils en auront envie. »

M. Desroseaux sourit :

« Voilà, dit-il, de la vraie galanterie. Eh bien, je tiens, moi aussi, à ce que Mlle Yette se rappelle son passage dans notre maison. Pour l'amour d'elle, je mets à la retraite ces deux vaillants soldats. Donnez du maïs aux invalides.

— Oh! s'écria Yette, oubliant dans l'excès de sa joie ses chagrins personnels, oh! Monsieur, comme je vous remercie! Et je suis contente que tu aies demandé cela pour moi, dit-elle en se jetant au cou de Max, car je te croyais aussi méchant que Jobinette. Maintenant je peux t'aimer beaucoup, tout à mon aise. »

CHAPITRE VI

L'AJOUPA DE MAX

Yette, enchantée de la victoire qu'elle venait de remporter, se montra tout le temps de son séjour chez les Desroseaux d'une gaieté charmante. Max avait congé en son honneur. Aussitôt qu'elle fut un peu reposée, on l'emmena visiter la ville, qui lui parut fort intéressante, car elle n'en avait jamais vu d'autre. A chaque pas, la question : « Paris est-il plus grand? » revenait sur ses lèvres.

La grande rue longue, montueuse, bordée de maisons irrégulières, la place Bertin, centre du commerce, avec un millier de barriques rangées, d'où dégoutte assez de sucre pour nuire aux arbres environnants, le théâtre, les magnifiques boulevards ou savanes, les boutiques, sous les auvents desquelles brillent des bijoux et autres marchandises de France, la frappèrent d'admiration. Elle fut moins surprise, habituée qu'elle était aux beautés de son cher Macouba, par cet incomparable Jardin des Plantes que les Européens nouvellement débarqués visitent comme l'une des merveilles du monde, un abrégé de toutes les curiosités du règne végétal. Tout y est réuni en effet, gorges agrestes, riantes vallées, eaux jaillissantes, montagnes chargées de l'enchevêtrement impénétrable des forêts

vierges; mais, pour le touriste, rien n'égale l'allée de palmistes, cette double colonnade aux fûts d'argent, aux chapiteaux formés de majestueux panaches ; quelques-uns atteignent cent quatre-vingts pieds de hauteur et leurs feuilles sont longues de plusieurs mètres.

Yette cependant n'était pas un touriste ; sa première enfance, aussi sauvage que celle d'un jeune Robinson, s'était passée dans une étroite intimité avec la nature même ; les copies de la nature, fussent-elles faites avec art, devaient donc la laisser assez dédaigneuse.

Tout citadin qu'il était, Maxime, qui lui servait de guide, était de son avis ; depuis certaine excursion dans les grands bois, il ne rêvait plus que d'aller camper au bord d'une rivière, de s'y bâtir un ajoupa de bambou couvert en feuilles de balisier, et là de vivre de sa pêche.

« Où trouve-t-on les grands bois? demandait Yette. J'aimerais mieux cent fois y aller que de me laisser enfermer dans une vilaine pension.

— Oh! répondit Max, ils ne sont pas bien loin. A dix minutes de marche du fond Saint-Denis, où demeure bonne maman, on voit la Porte-d'Enfer, qui est comme l'entrée des bois...

— Comment! il faut traverser l'Enfer pour arriver aux grands bois! s'écria Yette en reculant d'un pas.

— Petite folle! dit Max d'un air de suffisance, c'est le nom d'un rocher. Deux blocs énormes forment comme un porche, et dans le fond on entend le mugissement d'une chute d'eau dont la vapeur vient vous frapper la figure. C'est effrayant! »

Et, à grands renforts de gestes, il entreprit de dessiner sur le sable avec son bâton de cerceau le chemin taillé en

corniche qui s'accroche au flanc de la montagne, avec le précipice à droite, au fond duquel coule la rivière. Brusquement, le chemin s'arrête, comme si une portion de la montagne s'était écroulée, le précipice vous entoure, et la Porte-d'Enfer s'ouvre béante, noire comme la nuit.

Le bâton de cerceau s'évertuant à démontrer tout cela sans accompagnement de paroles, Yette ne comprenait pas très bien; n'importe, elle admirait.

« Et, demanda-t-elle, qu'y a-t-il donc dans les grands bois?

— Je vais vous le dire, répliqua M. Desroseaux, arrivant au secours de Max qui s'embrouillait. D'abord, à chaque pas, on rencontre une cascade ; ensuite le chemin s'engage sous une voûte de feuillage qui ne vous laisse plus apercevoir le ciel ; les lianes sont impénétrables ; aucun autre bruit que le bruit du torrent qui coule parallèlement au chemin, ne frappe vos oreilles, mais celui-là suffit à les remplir. Tout à coup, le lit de la rivière s'élargit sur une pente plus douce, le jour pénètre à travers les branches, les oiseaux se remettent à chanter, et la route sinueuse que vous suivez semble dessinée au milieu d'un parc.

— Oh! s'écria Max en frappant dans ses mains, que vous contez bien cela, mon oncle! Je crois y être! Parlez donc à Yette des Deux-Choux!

— C'est, reprit M. Desroseaux, que Yette écoutait dans un religieux silence, un endroit ainsi nommé à cause des palmiers gigantesques qui étaient plantés à droite et à gauche du chemin. Ces arbres sont morts depuis plusieurs années. Là, se trouve l'embranchement de la route qui conduit à la Trinité; une petite case sert d'abri aux passants, car il ne faut pas songer à faire halte en plein air.

On est arrivé sur l'arête de la chaîne de montagnes qui traverse l'île, du nord au sud, et un piton, un sommet dont la tête retient les nuages en ce lieu, y fait tomber une pluie continuelle.

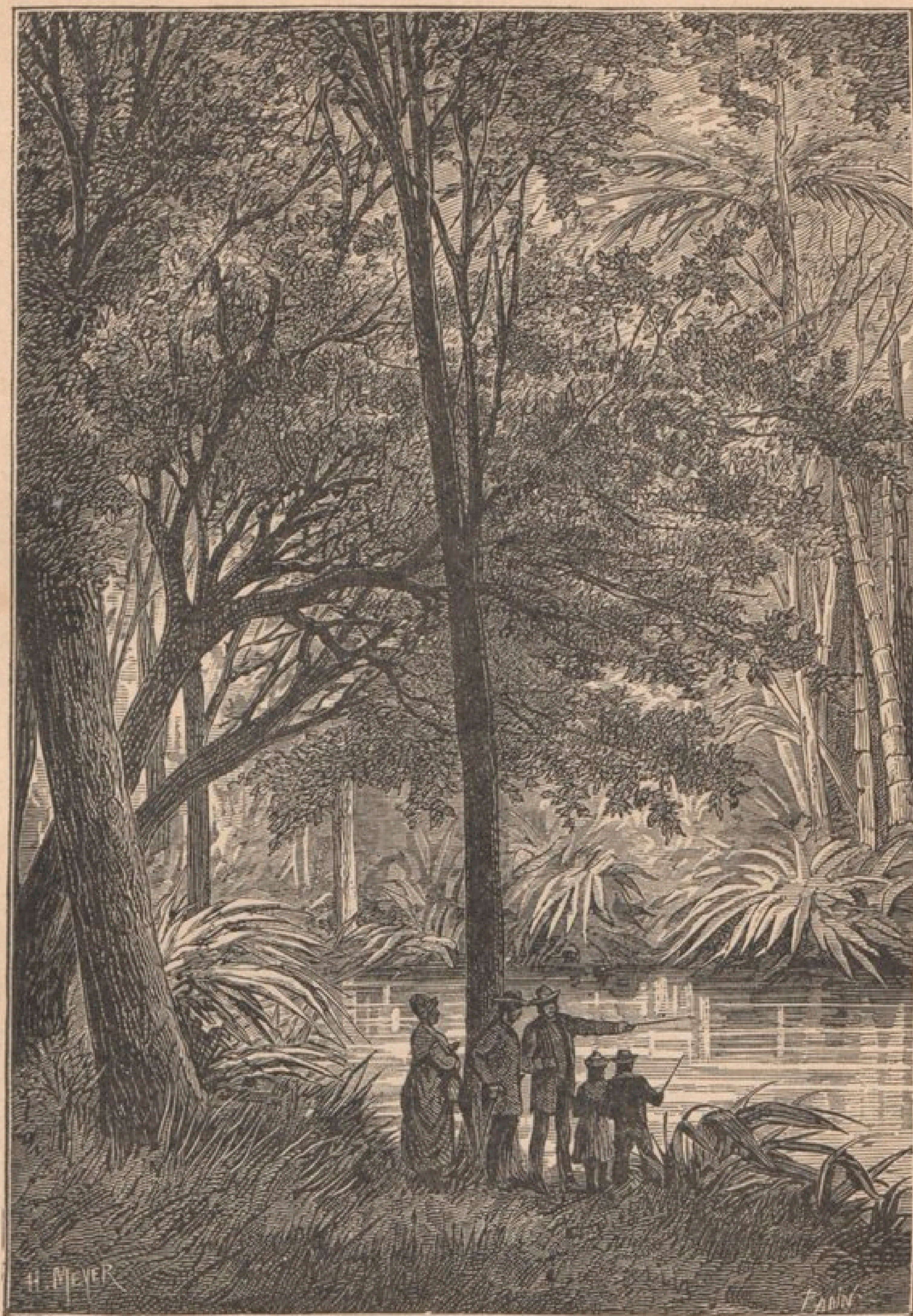
— Et là vous avez pris un *tiembé cœur* (morceau sur le pouce), interrompit Max, avant d'abattre un palmiste vous-même!

— Oui; nos nègres y aidant avec leurs coutelas, nous nous étions frayé un chemin au milieu d'une véritable pépinière de palmistes de différentes espèces. Nous avons abattu trois arbres dont le chou nous a fourni une salade délicieuse, puis nous sommes rentrés dans des bois plus beaux encore que les premiers. D'énormes fougères arborescentes y formaient des parasols de dentelle. Nous atteignîmes une maison de refuge, dernier vestige d'une petite colonie militaire disparue. Des rosiers, des citronniers, des lauriers-roses y fleurissaient; le chemin est coupé par la Rivière-Blanche, qui plus loin court se jeter dans la mer. Les poissons passaient entre nos jambes quand nous marchions dans l'eau. On doit y faire des pêches miraculeuses.

— Aussi est-ce à cet endroit que je compte bâtir mon ajoupa! s'écria Max.

— L'endroit n'est pas unique, dit M. Desroseaux; les rivières bondissantes sur des rochers ne manquent pas chez nous. Un seul quartier de l'île fait exception, c'est le Lamentin, la grande plaine humide située au sud-ouest; les terres y sont fortes et souvent noyées, les eaux mauvaises, les sources inconnues. Il y règne des fièvres dangereuses.

— Oh! nous n'irons pas là, interrompit Yette. Dis donc,



UN ABRÉGÉ DE TOUTES LES CURIOSITÉS
DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Max, tandis que tu bâtiras ton ajoupa, fais-le assez grand pour moi. Que ce doit être beau, cette Rivière-Blanche!... Que tu es heureux de t'être promené dans les grands bois!

— Lui? dit M. Desroseaux, il n'a rien vu de tout cela; comment voulez-vous qu'un enfant de son âge marche comme je l'ai fait dans ce voyage? Nous étions deux ou trois amis armés de bâtons contre les serpents, un revolver à la ceinture pour le cas d'attaques plus sérieuses. Lorsque nous avons atteint Balala et de là Fort-de-France, nos habits étaient en lambeaux, nos bottes crottées jusqu'aux genoux; un gamin de l'âge de Max serait mort de fatigue en route.

— Comment!... dit Yette consternée avec un coup d'œil de reproche à maître Maxime, comment! tu me faisais des dessins, tu me racontais...

— Mon oncle avait vu pour moi, répondit Max avec aplomb, et quand j'aurai achevé mes classes, j'irai aussi visiter les grands bois, mais pour y rester avec mon ajoupa.

— Hum! fit l'oncle.

— Oh! vous m'avez promis de me laisser faire si j'en avais toujours envie.

— Je maintiens ma promesse et je dors bien tranquille.

— Mais, dit Yette, puisque nous sommes décidés à passer notre vie dans les grands bois avec maman et Cora, bien entendu, et vous aussi, papa chéri; pourquoi nous envoie-t-on en pension? Nous n'avons pas besoin de savoir tant de choses!

— Nous prenons nos précautions, dit M. Desroseaux, de crainte que vous ne changiez d'avis.

— Oh! quant à cela... commença Max d'un air de suffisance.

— Au moins, dit Yette, ton collège est à Saint-Pierre, tandis que moi... »

Quand ils passèrent de nouveau sous les manguiers ombreux de la savane des Pères-Blancs, Yette remarqua que plusieurs *das* qu'elle avait rencontrées portaient sur la tête une boîte peinte en rouge écarlate, d'où sortait par un trou le goulot d'une bouteille.

— C'est le déjeuner des enfants qui sont à l'école, dit Max, qui remplissait en conscience son rôle de cicerone.

— On reste donc bien longtemps à l'école qu'il faut y porter les repas?

— De huit heures du matin à cinq heures du soir ; mais il y a les jours de congé, les petites vacances du mois de juin, les grandes vacances du 20 novembre au 10 janvier...

— Bon, pensa Yette c'est sans doute la même chose à Paris. Ainsi ma *da* m'apportera tous les jours à manger dans une belle boîte rouge.

Elle fut plus rassurée encore quelques heures après, en constatant la physionomie joyeuse du petit monde qui revenait de l'école. Les familles sont très nombreuses à la Martinique, de sorte que c'était par les rues un flot babillard d'enfants accompagnés de leurs *das* respectives. Tous se pressaient autour du marchand d'*acras,* petites fritures dont les jeunes créoles sont friands. Yette se dit que la pension n'empêchait pas de s'amuser.

Un spectacle qui lui parut moins joyeux fut celui que donnent les chiens dans les rues de Saint-Pierre. Les chiens de la Martinique sont assez maltraités à la campagne même, mais en ville leur sort est affreux. Ils peuvent le disputer à ceux de Constantinople pour le nombre, la voracité, l'abandon, la laideur, la mine affamée. On voit parmi

eux des ombres de chiens, qui se disputent les débris les plus repoussants. Sur la place Bertin, ils rôdent sans cesse pour lécher le gros sirop filtrant au travers des barriques. Yette regardait presque avec crainte ces bandes errantes, et elle leur jeta, faute de pain, le gâteau qu'elle était en train de manger.

Vers sept heures on rentra, mais ce ne fut pas sans avoir assisté à une scène étrange.

Devant la maison de M. Desroseaux, l'un des serviteurs de la famille, un vieux nègre nommé Trésor, tenait un balai d'une main, un énorme crabe de l'autre.

« Voilà un crabe de terre superbe, dit M. Desroseaux, il a dû s'échapper de quelque baril où l'avait emprisonné une cuisinière du voisinage. »

Mais Trésor ne répondit que par un *hon* significatif, accompagné d'un hochement de tête soucieux et du mot de *voyé* chuchoté entre ses dents ; puis il jeta de toutes ses forces le crabe dans le canal ouvert au milieu de la rue pour l'écoulement des eaux de chaque maison, et l'écrasa du coup.

— Avez-vous jamais bien compris, demande M. de Lorme, ce que les nègres entendent par ce mot *voyé*, envoyé, qui leur inspire une terreur si extraordinaire? Un individu voit un gros rat qui ne se laisse pas prendre au piège ; tout de suite il que c'est un *rat voyé*. Une canne, un parapluie a été oublié dans la maison, personne n'y touche, ces objets pouvant bien être *bagages voyés;* sur le chemin on ne ramassera ni couteau, ni mouchoir, ni aucun petit objet, de crainte qu'il ne soit ensorcelé. Si quelqu'un manque à cette règle et tombe malade, son entourage ne manquera pas de dire : *C'est*

mal io fai i (c'est du mal qu'on lui a fait). Les accidents les plus naturels sont expliqués ainsi.

— A force d'aller à l'école, les nègres ne croiront plus à ces bêtises, n'est-ce pas, mon oncle? dit Max.

— Il faudra du temps pour chasser de leur tête les lubies de sortilèges, de philtres et d'empoisonnements, répondit M. Desroseaux, et quant à éclairer des vieillards comme Trésor, c'est impossible ; ils tiennent à leurs idées ; d'ailleurs, celui-ci est d'une simplicité toute particulière, excellent homme du reste. Je ne l'ai grondé rudement qu'une fois dans sa vie, et il prit la chose si fort à cœur, qu'il déclara n'avoir plus qu'à se noyer. Le voyant courir bouleversé du côté de la Grosse-Roche, où vont se baigner les habitants du Mouillage [1], je mets quelqu'un à sa poursuite ; c'était inutile, mon Trésor était résolu ; il se déshabille avec emportement, puis, au moment de se jeter à la mer, il s'aperçoit qu'il est en nage : « Oué? dit-il, moë pas qua tombé dans'eau, moë trop chaud ; moë se hâpé ion fluxion de poitrine. » Et, dans la crainte d'attraper une fluxion de poitrine, il renonça sans hésiter à son projet de suicide. »

Les naïvetés de Trésor défrayèrent la conversation de tout le dîner.

1. Partie sud de Saint-Pierre.

CHAPITRE VII.

FORT-DE-FRANCE

Yette emporta de chez les Desroseaux plus de *pains doux,* de pâtisseries qu'elle n'en aurait pu manger pendant les quinze jours de traversée. Elle ne s'ennuya pas sur le bateau qui la conduisit à Fort-de-France. Le trajet est très court; à peine si la brise d'est ridait les flots. Son père lui expliquait tous les accidents du merveilleux paysage que l'on ne perd pas de vue : c'est d'abord la ville de Saint-Pierre, en demi-cercle derrière une forêt de mâts de navires, étageant ses toitures rouges jusqu'aux premiers contreforts de la montagne ; puis les habitations qui étalent toute la luxuriante végétation des tropiques ; puis les grands bois qui font suite aux terres cultivées, et enfin la cime de la montagne Pelée dominant le tout et plongeant dans les nuages. Au nord, l'horizon est fermé par un long bras de montagnes qui viennent, s'abaissant graduellement, former la pointe Lamarre.

M. de Lorme désigna aussi à Yette le morne Labelle que couronne l'arbre appelé fromager ou cotonnier mapou. Quand les gousses renfermant ses semences s'ouvrent, il jette sur la ville et sur la rade des nuages de coton. Cette

neige d'espèce particulière dure plusieurs jours. Les falaises sont tantôt tapissées de plantes d'une richesse extraordinaire, et tantôt composées de roches nues comme la Grosse-Roche noire du morne d'Orange, au-dessus de laquelle est placée une vierge colossale. Chacun des bourgs, coquettement éparpillés çà et là, pourrait fournir un sujet de tableau, le Carbet surtout, avec ses cocotiers innombrables et le pont hardi jeté sur sa rivière, près de l'embouchure.

Un navire, venant de France, avait été signalé; la mer était couverte d'une multitude de petites voiles qui se précipitaient à sa rencontre : c'étaient des pirogues, longues de vingt pieds sur trois de large, creusées dans un tronc d'arbre et garnies de chaque côté d'un léger bordage de six pouces de haut. Un nègre, placé à l'arrière, gouvernait au moyen d'une pagaie; deux autres nègres, pendus à l'écoute de la voile, un pied sur le rebord du canot et le corps penché du côté du vent, faisaient contrepoids; selon que la brise fraîchissait ou semblait mollir, ils se couchaient littéralement sur la mer, ou se redressaient un peu afin de maintenir dans son aplomb la pirogue, dont l'énorme voilure offre au vent une prise considérable. Des luttes s'engageaient; l'une des pirogues vint à chavirer; aussitôt les trois nègres de nager autour de leur esquif, de le démâter, de le relever, d'en faire sortir l'eau, le tout avec aisance. En moins de cinq minutes ils avaient remis à la voile, et de plus belle fendaient l'onde.

Le débarquement des passagers du bateau à vapeur s'effectua au milieu d'un tumulte épouvantable. Les porteurs se ruaient sur les bagages comme si ceux-ci eussent été leur bien. Un monsieur, assis sur sa malle, essaya en vain

de la défendre ; les barbistes (1), tiraient cette malle quand même, le soulevant de terre à chaque effort. Une femme, la jupe relevée et serrée au-dessous des hanches par un mouchoir, arrachait de droite et de gauche les sacs aux mains crispées pour les retenir. Il en était ainsi partout. M. de Lorme, désespérant de rassembler les colis épars de tous côtés, dut faire appel à un mulâtre vêtu d'une tunique à galons qui indiquait sa qualité de sergent de ville. Ce personnage regardait jusque-là d'un air calme les scènes qui avaient lieu autour de lui ; néanmoins il intervint, mais ne réussit qu'à se faire appeler *mal blanchi* et *mauvais gendarme ti bâton*. C'est le nom que donnent volontiers les nègres aux agents de la police municipale. A cette insulte, le sergent de ville saisit l'insolent au collet ; mais l'autre envoya, d'un coup de tête dans l'estomac, « le gendarme petit bâton » s'asseoir à dix pas. La foule applaudissait, quand soudain un cri se fit entendre : « Mi gendarme grosses bottes ! » Puis le silence le plus profond s'établit et le sergent de ville, s'étant relevé, arrêta au hasard, sans rencontrer de résistance, les braillards qui se trouvaient sous sa main. Le coupable, cependant, avait piqué une tête dans la mer, et plongé sous le vapeur à la première alerte. Ce changement dans l'attitude de chacun avait pour cause l'apparition des buffleteries jaunes, qui, à la Martinique, ont plus de prestige que partout ailleurs. Un vrai gendarme, que les nègres désignent sous le nom de *grosses bottes*, avait rétabli l'ordre en se montrant ; mais, M. de Lorme ne jugea

(1) Barbiste, faiseur de barbe, celui qui fait un travail accidentel et bien rétribué. Le barbiste a horreur du travail régulier.

pas nécessaire de s'adresser à lui, étant bien sûr de retrouver tôt ou tard ses bagages disparus, et en effet ils étaient tous rassemblés à la porte du premier hôtel. Les *barbistes* attendaient leur pourboire et le reçurent le sourire aux lèvres, en bénissant leur cher petit maître, leur joli petit maître.

Bien entendu, les nombreux amis de M. de Lorme ne lui permirent pas de rester à l'hôtel, et Yette fut encore fêtée; on la promena sur la splendide savane qui s'étend du Carénage à la baie des Flamands, et de l'hôtel du Gouvernement au fort Saint-Louis, sombre et majestueux au sommet du rocher dont il semble faire partie. C'est là que se réunissent matin et soir tous les habitants de Fort-de-France, de Fort-Royal, comme on disait naguère en souvenir du temps où la ville se composait de quelques cases placées sous la protection du canon (1). Au milieu de la savane se dressait la statue d'une jolie dame qui, — on eut soin de l'expliquer à Yette, — partit, elle aussi, toute jeune « pour France » où elle devint, selon la prédiction d'une vieille négresse, plus que reine. La statue de Joséphine est placée en face du bourg des Trois-Ilets, qui vit naître la créole impératrice; mais Yette n'accorda qu'une médiocre attention à ce qu'elle prit pour un conte de fées.

A mesure qu'approchait l'heure de son embarquement définitif, il devenait plus difficile de la distraire. Encore une nuit, et le *Cyclone*, dont elle avait entrevu la masse énorme avec un frisson d'effroi, allait l'emporter loin de tout ce qu'elle aimait.

(1) La ville de Fort-de-France vient d'être aux trois quarts détruite par un formidable incendie (1890).

CHAPITRE VIII

EN MER!

On s'embarque sur le paquebot français à quai, au Carénage, port naturel fermé par le fort Saint-Louis, que l'on contourne pour sortir. La pauvre Yette ne comprit pas bien comment elle se trouvait transportée sur le *Cyclone;* le tapage, l'encombrement avaient recommencé plus terribles encore que la veille. Elle en était toute étourdie. Tant qu'elle eut la main dans celle de son père qu'elle serrait de toutes ses forces, Yette n'eut pas nettement conscience de ce qui allait se passer. Le bateau transatlantique était plus vaste que la plus grande maison; il renfermait des salons somptueux, des boudoirs pour les dames, des fumoirs pour les messieurs, des salles de bain, tout ce que peuvent exiger le confort et le luxe. Les lampes, les porcelaines, les verreries étaient suspendues de façon à osciller sans danger. L'ensemble parut à Yette vraiment magnifique, à l'exception toutefois des cabines qui ouvraient sur un long corridor, petites et pressées les unes contre les autres comme les cellules d'une ruche d'abeilles. M. de Lorme avait assuré à sa fille l'une des meilleures, qui renfermait deux lits superposés pour elle et sa *da,* une table de toilette,

une banquette, et, attachés au mur, deux gros morceaux de liège dont Yette s'empressa de demander l'usage. Une sorte de maître d'hôtel, qui l'avait introduite, lui répondit en souriant que c'étaient des nageoires au moyen desquelles on se soutenait sur l'eau en cas de naufrage, et M. de Lorme profita, pour s'esquiver, de l'attention mêlée d'une certaine dose d'effroi, qu'elle prêtait à cette explication peu rassurante. Quand Yette ne vit plus son père à ses côtés, quand, un coup de canon ayant retenti, elle sentit le navire s'ébranler et partir, une impression d'horreur soudaine s'appesantit sur elle, semblable à celle du condamné qui, absorbé jusque-là par mille détails puérils, est arrivé au pied de l'échafaud sans presque s'en rendre compte. Elle jeta un cri de détresse et tomba éperdue dans les bras de sa *da*.

Que de choses elle aurait eu à dire encore, que de commissions à donner pour sa maman et pour Cora! Comme elle avait mal répondu aux baisers de son père! Et il était trop tard! Quel mot affreux!

Lorsque Yette sortit de ce premier paroxysme de désespoir, le navire était déjà loin, et les passagers, rassemblés sur le pont, agitaient leurs mouchoirs en réponse aux signaux d'adieu qu'on leur adressait de la Savane, dont on n'apercevait du reste qu'un petit coin, obscurci par la fumée des nombreuses cheminées d'usines.

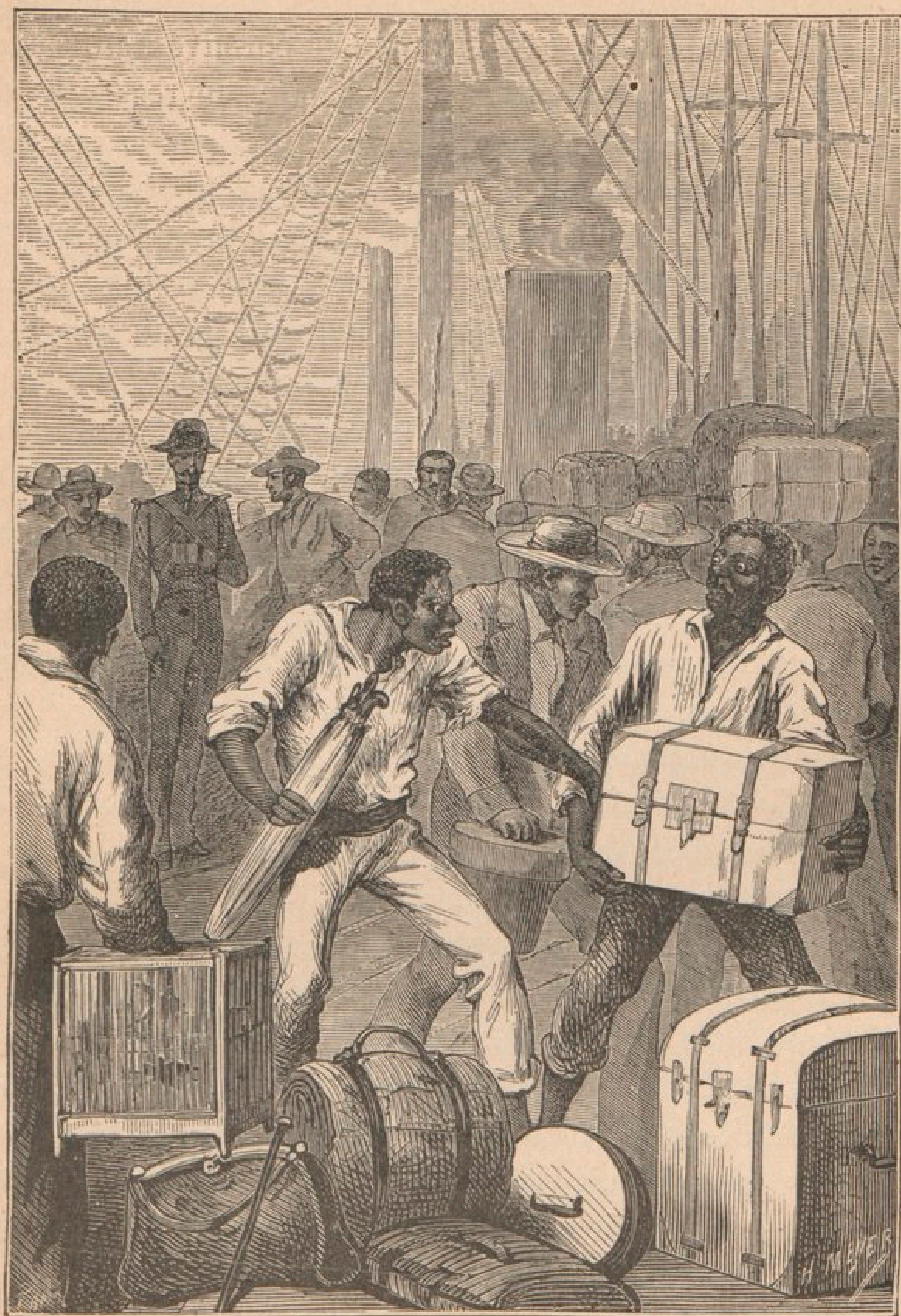
Les clameurs d'une enfant en colère, qui trépignait et ordonnait qu'on la ramenât à terre, attirèrent quelques personnes. On s'attroupa auprès de la petite furie ; les uns souriaient d'un air moqueur ; les autres, ayant entendu qu'elle réclamait sa mère d'une voix déchirante, témoignaient quelque pitié. Une jeune femme proposa d'aller chercher ses enfants pour jouer avec elle ; mais Yette ne voulait parler à qui

que ce fût, elle repoussait du pied et des poings tous ceux qui essayaient de la calmer, et finalement elle se rendit si importune, que le capitaine, à qui son père l'avait recommandée, pria la *da* de faire cesser cette scène : « Elle sera mieux en bas, dit-il, et du moins ne se donnera pas en spectacle. »

Malgré la vigoureuse défense de Yette, qui la pinçait, l'égratignait et se tordait avec de véritables convulsions, la *da*, éplorée elle-même, emporta sa petite maîtresse dans la cabine. Il faut avoir habité ces cases étroites et presque privées d'air pour savoir combien on y est mal. Tout le beau courage dont Yette s'était armée s'évanouissait devant les réalités désagréables du voyage, et surtout devant la certitude que chacun des plongeons de cet odieux vaisseau l'éloignait de ses parents. Elle voulait les revoir, les revoir tout de suite, exigeant ainsi l'impossible et s'en prenant de tout à la pauvre *da,* qui, le madras arraché de sa tête crépue et les vêtements déchirés par la griffe de cette terrible enfant, présentait une image grotesque et lamentable à la fois du désordre et de l'ahurissement.

« Je ne veux pas partir! répétait sans cesse Yette, je ne veux pas être partie, j'aime mieux mourir! »

Comme elle prononçait ces mots, il lui sembla que le ciel l'exauçait; sa bouche resta entr'ouverte et muette, l'extrémité de son petit nez se glaça, un violent mal de tête, accompagné d'éblouissements et de vertiges, déroba les objets à ses yeux, des nausées épouvantables se joignirent à une sueur tour à tour froide et brûlante; il lui semblait que toutes les oscillations du navire se répétaient dans son estomac. Le mal de mer avait commencé pour Yette. N'ayant jamais navigué, elle n'en connaissait ni les symptômes ni



LES PORTEURS SE RUAIENT SUR LES BAGAGES.

même le nom. La *da,* qui l'avait déjà éprouvé à plusieurs reprises et qui commençait elle-même à le ressentir de nouveau, ne s'en effraya pas. Elle maintint dans la position horizontale sa petite malade, qui bientôt n'eut plus la force de crier ni seulement de tourner la tête, lui prépara une boisson réconfortante, la soigna jour et nuit sans songer à son propre malaise, tandis que Yette se plaignait tout bas, suppliant la *da* d'arrêter cet affreux mouvement d'escarpolette, reprochant à la mort, qu'elle croyait proche, de venir si douloureuse, et demandant par intervalles qu'on la jetât à la mer, ce qui faisait rire les vieux matelots habitués à ces divagations. Tout autour d'elle il y avait des malheureux atteints de la même manière. Ce supplice dura tant qu'on fut près des côtes ; il eut le bon effet de faire oublier momentanément à Yette ses souffrances morales. Quand elle se retrouva, un peu chancelante encore, sur le pont où l'on respirait la brise pure et saline, au lieu de l'épaisse atmosphère des cabines, elle se sentit comparativement heureuse.

Après la jouissance d'être enfin debout et au grand air, il y en eut une autre, celle de dîner du meilleur appétit après une longue diète. La table du *Cyclone* était aussi bonne que celle d'un hôtel de grande ville, et, de fait, ce caravansérail flottant était une ville à sa manière, une ville très peuplée, où l'on vivait à peu près de la vie des eaux, avec les plaisirs mondains, les commérages, l'élégante oisiveté que ce genre d'existence comporte. Yette fut placée à table entre les deux enfants qu'elle avait si rudement repoussés tout d'abord, et qui, dès le premier repas, devinrent ses amis intimes. C'étaient deux petits Anglais répondant aux noms de Ned et de Bob. Presque

aussi turbulents qu'elle-même, ils se laissèrent volontiers entraîner, comme naguère Tom, Mesdélices et Loulou, à des tours qui, sur terre, n'eussent été qu'extravagants, mais qui, à bord, devenaient fort dangereux.

La maman de *master* Ned et de *master* Bob et la *da* de Mlle Yette voyaient avec épouvante ces trois petites ombres agiles courir sur les bastingages, sortir, couverts de taches, de la souillarde, grimper dans les haubans, tourbillonner autour des machines, passer par tous les trous comme des rats effarouchés. Encore Bob et Ned obéissaient-ils à la voix de leur mère quand elle les rappelait; Yette se bornait à répondre invariablement de sa position périlleuse : « Moë qua vini ! » du ton le plus câlin, sans bouger du reste. On fait, à la Martinique, un abus irritant de cette phrase : « Moë qua vini (1), » et d'une autre locution du même genre : « Moë pas save (2), » qui dispense de chercher même à comprendre. « Moë qua vini » et « Moë pas save » forment le fond de la langue créole.

Le grand-père de Yette, planteur de la vieille roche, devenait féroce quand ses esclaves lui faisaient une de ces deux réponses. Derrière son fauteuil étaient suspendues deux rigoises ou cravaches ; l'une était baptisée *Moë pas save* et l'autre *Moë qua vini*. Chaque fois qu'on lui faisait une de ces deux réponses, il envoyait le coupable chercher celui des instruments qui portait le nom de la faute commise, et il s'en servait sans pitié. Il était fâcheux peut-être qu'il n'eût pas usé de ce régime pour corriger sa petite-fille.

(1) Je viens.
(2) Je ne sais pas.

« Quel dommage qu'on ne fasse pas un mousse d'une pareille gaillarde ! disaient les hommes de l'équipage, qui, malgré tout, avaient fini par la prendre en amitié. Un petit lion pour le courage, le pied marin, le mot pour rire, toutes les qualités, quoi ! »

La *da* gémissait, roulait les yeux et arrachait toute la laine de son crâne sans aucun résultat ; le capitaine intervenait avec sa grosse voix pour menacer de mettre la rebelle aux arrêts, voire de lui donner les étrivières, mais Yette ne faisait qu'en rire ; elle savait bien qu'il n'était pas si sévère, car, souvent, il l'avait prise sur ses genoux en lui parlant de ses petits-neveux qui l'attendaient dans son pays de Bretagne. Il allait même excuser son indisciplinable protégée auprès des gens qui se plaignaient de visites indiscrètes faites dans leurs cabines, où tout était mis sens dessus dessous par Mlle Yette. Les excentricités dont elle se rendait coupable n'empêchaient pas cette dernière, chaque soir, avant de s'endormir, de parler avec larmes de sa mère chérie : mais les passagers, n'assistant pas à ces retours, la considéraient comme un simple démon. Longtemps ils entretinrent leurs familles et leurs amis respectifs de la détestable éducation des enfants créoles et de toutes les frayeurs, de tous les ennuis qu'ils avaient dus au plus enragé de tous sur le *Cyclone*.

CHAPITRE IX

PREMIER ACCUEIL

Il ne faut qu'une quinzaine de jours pour atteindre Saint-Nazaire ; mais cette traversée, qui paraît si courte, comparée aux lenteurs des voiliers, est sans doute bien longue pour ceux qui ont à la subir, car la vue de la terre fut saluée sur le *Cyclone* par des acclamations de joie presque générales. Je dis presque, car Yette n'y mêla pas les siennes. Elle n'éprouvait que l'appréhension du débarquement, des visages nouveaux qui allaient l'accueillir du genre de vie tout à fait inconnu qu'il lui faudrait affronter. Ce navire, quelque inhospitalier qu'elle l'eût trouvé d'abord, était encore un peu le pays natal, il était parti avec elle du rivage aimé dont il semblait que, comme elle, il gardât le souvenir ; son père y avait posé le pied pour parler à ce brave capitaine dont les bontés, passablement bourrues, l'avaient attachée en si peu de temps. Quand elle vit la mer grise se briser, sous un ciel de la même teinte livide, contre les quais noirs et rébarbatifs, elle se figura vaguement qu'aborder serait faire naufrage, qu'elle allait être une pauvre petite épave jetée sur des écueils où elle ne pourrait vivre. Son cœur se serra pres-

que autant en apercevant les côtes de France que lorsqu'elle avait vu s'effacer celles de la Martinique.

On aborda sous une pluie fine, à l'heure triste qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit. Quelques réverbères commençaient seulement à s'allumer çà et là, le pavé inégal était glissant, et l'humidité si pénétrante, qu'on se fût cru en décembre plutôt qu'aux premiers jours d'octobre. Comment décrire les impressions de la pauvre Yette, habituée à la pureté presque inaltérable de son ciel bleu? Elle avait bien entendu parler de l'hiver, mais l'hiver chez elle était doux comme notre été. Toute transie, elle se serrait contre la *da* en demandant s'il faisait toujours aussi froid. Le capitaine n'oublia pas sa petite protégée, même au milieu des soins d'un débarquement, et ce fut fort heureux, car, sans lui, personne n'eût pensé à Yette. Chacun avait bien assez de ses propres affaires ; d'ailleurs, chacun aussi retrouvait des amis, des proches dont la bienvenue chaleureuse était faite pour inspirer à celle qui n'était attendue par personne de lugubres réflexions.

Yette regardait ces gens se jeter dans les bras les uns des autres, avec un sentiment que comprit tout de suite la bonne *da*, car l'amour peut tenir lieu d'esprit, et la pénétration de cette humble créature était grande quand il s'agissait des chagrins de sa petite maîtresse.

« Un jour, dit-elle, vous retrouverez vos parents et votre pays, vous aussi, et vous serez contente! »

Cette radieuse perspective suffit à sécher les yeux de Yette, mais presque aussitôt ils se mouillèrent de plus belle; le jour promis par la *da* lui semblait si éloigné! Elle craignait de ne pouvoir jamais y atteindre! Le capi-

taine la conduisit lui-même au chemin de fer et l'installa dans un wagon. Elle s'imaginait qu'il allait prendre la direction du train comme il avait eu celle du *Cyclone*, qu'il serait son capitaine partout et à toujours. Lorsqu'il lui dit adieu, elle ne put retenir un cri de désappointement· — Rien de ce qui est bon ne dure donc en ce monde? — Tel était évidemment le sens douloureux du cri de la pauvre Yette.

« Vous viendrez me voir à la pension? dit-elle en tendant vers lui ses bras par la portière.

— Ce serait bien volontiers, mais mon service ne me permet pas d'aller maintenant à Paris. »

Pas même lui, son ami des derniers jours! Un coup de sifflet retentit, la locomotive souffla, cette rude et franche figure encadrée de favoris-nageoires disparut à ses yeux, comme celle d'un bon génie qui, après tous les autres, l'abandonnait. Une nouvelle connaissance l'attendait, il est vrai, à Paris. En descendant sous la gare, elle vit un monsieur sec et chauve, le paletot boutonné jusqu'au menton, qui, alternativement, ouvrait les portières de tous les wagons comme s'il eût cherché quelqu'un, et regardait sa montre comme un homme qui n'a pas de temps à perdre. C'était M. Darcey, le banquier, à qui son père l'avait recommandée. Il ne connaissait pas la pupille qui lui était annoncée; mais, sachant qu'une négresse l'accompagnait, il lui fut assez facile de la découvrir. Personne parmi les autres voyageurs ne ressemblait à la *da*, dont le visage et le costume attiraient l'attention de tout le monde.

« Enfin, dit M. Darcey, enfin! ce maudit train est en retard de plus d'une demi-heure. C'est vous mademoiselle de Lorme? Parbleu! tout le portrait de mon ami Georges.

Vous faites bien de lui ressembler. Dix colis!... Et pour quoi faire, bon Dieu! En pension, vous n'aurez pas besoin de tant de nippes! La robe de mérinos noir, voilà tout! Ces créoles sont tous les mêmes. Donnez-moi votre billet de bagage; au lieu d'attendre, j'enverrai chercher cela. J'ai déjà perdu trop de temps. Venez! »

M. Darcey ne fut nullement sympathique à Yette tout d'abord; elle se demanda, étonnée, pourquoi son papa l'aimait tant. Peut-être, quand M. de Lorme l'avait connu, n'avait-il pas encore cette physionomie soucieuse d'un homme que les affaires absorbent tout entier. Il fit monter Yette et sa *da,* qui, ni l'une ni l'autre, n'avaient osé articuler un mot, dans son coupé, jeta un ordre au cocher et, quant à lui, s'en alla vite à la Bourse.

La voiture s'arrêta sous la porte cochère d'une belle maison de la Chaussée-d'Antin et un domestique, qui paraissait faire le guet, pria Mlle de Lorme, comme si elle eût été une grande personne, de vouloir bien monter. Ce fut un terrible moment pour Yette. Malgré ses allures indépendantes, elle était timide et n'avait vu le monde qu'à de rares intervalles, un petit monde tout intime et bienveillant, du reste, et qui néanmoins l'effarouchait au point qu'elle osait à peine répondre par monosyllabes aux avances des meilleures amies de sa mère. Et elle allait se trouver devant une étrangère! La pauvre enfant ne prévoyait pas encore ce que serait l'épreuve.

Ce vendredi néfaste se trouvait être le jour de réception de Mme Darcey; le salon où on l'introduisit, toute couverte encore de la poussière du voyage, était rempli de belles dames, dont l'attention se tourna aussitôt sur elle de la manière la plus inattendue et la plus déconcertante. Elle

s'arrêta tout court, elle eût voulu s'échapper, disparaître ; mais la maîtresse de maison la retint par la main, puis, la conduisant au milieu du cercle curieux, se mit à raconter son histoire, en insistant sur le chagrin qu'elle avait dû ressentir de quitter la belle habitation du Macouba et « ses adorables parents, des gens si distingués, si bien posés là-bas, par parenthèse » !

Le résultat d'une pareille présentation était facile à prévoir. Yette, les joues en feu, la gorge serrée par une contraction nerveuse qui lui faisait craindre d'étouffer, chercha quelque temps son mouchoir de la main que l'étreinte de Mme Darcey laissait libre, et, ne le trouvant pas, prit le parti de relever brusquement sa jupe pour y cacher un visage inondé de pleurs. Ce mouvement fut accueilli par des rires et des expressions de condoléance entremêlés, que couvrait un grand frou-frou de soie. Mme Darcey parut choquée ; elle n'avait pensé, en parlant d'une famille opulente à laquelle l'unissaient quelques liens de parenté lointaine, qu'à satisfaire sa propre vanité.

Créole comme la mère de Yette, cette personne, remarquablement belle et élégante du reste, résumait en elle tous les travers d'une race dont Mme de Lorme n'avait que le charme et les meilleures qualités. Ses parents, d'origine bourgeoise, s'étaient affublés par vanité du nom de La Falaise, probablement celle où se trouvait située l'habitation de leurs ancêtres, habitation qu'ils n'avaient plus, car on ne leur connaissait qu'un comptoir, autrement dit un magasin. De bonne heure, Mlle de La Falaise avait aspiré aux délices de la vie parisienne. On eût dit que Saint-Pierre où elle était née fût pour elle un lieu d'exil ; elle ne parlait que des modes de Paris. On l'avait finalement mariée

à un habitant de la ville de ses rêves, et maintenant son incurable vanité s'exerçait d'une autre façon. Elle vantait aux Parisiens les séductions de tout ce qui était originaire de la Martinique, se décernant ainsi une louange indirecte, à laquelle son entourage faisait écho par des compliments, cela va sans dire. La flatterie était, avec la toilette, ce qu'elle aimait le plus, mais il est présumable que les adulateurs se moquaient intérieurement de ses prétentions et de sa nullité.

L'arrivée de Yette avait défrayé ce jour-là l'entretien souvent languissant ou frivole du vendredi. Mme Darcey s'était répandue sur l'incomparable beauté des enfants créoles, et avait annoncé sa cousine Mlle de Lorme, comme une merveille. Or, la pauvre Yette faisait exception à la règle générale ; bien que créole, elle ne pouvait passer pour vraiment jolie, en aucun temps, et moins encore après une telle série de fatigues, d'émotions. Quand les visiteurs eurent déclaré qu'elle avait de grands yeux noirs, ils ne trouvèrent plus rien à dire, et Mme Darcey en voulut naturellement à sa petite compatriote de ne pas faire plus d'honneur à elle-même et à la Martinique.

Elle essaya de lui arracher quelques paroles ; Yette se tut obstinément et passa pour une sotte. Non seulement elle était intimidée au delà de tout ce qu'on pourrait dire, mais l'aspect nouveau des choses la distrayait du babil, d'ailleurs insignifiant, des personnes au point de lui ôter le peu de présence d'esprit qu'elle eût conservé sans cela. Son regard étonné allait des fleurs du tapis, qui lui rappelaient un jardin, à la cheminée, cet objet qu'elle n'avait jamais vu et dont elle soupçonnait à peine l'usage. La quantité de meubles entassés dans ce salon assez petit lui

faisait croire, à elle qui ne connaissait que les *rocking-chairs* en canne épars sur de grands espaces, qu'elle était dans une boutique. La crainte de renverser quelque objet l'empêchait de bouger. Cette contrainte, ces surprises et ces appréhensions lui donnaient une mine fort gauche. Désespérant de rien obtenir d'elle, Mme Darcey la remit aux mains de Mlle Polymnie, sa fille, en chargeant cette dernière de la conduire dans son appartement.

Mlle Polymnie devait son joli nom à un parrain de la Martinique. Les parrains, en ce pays, font volontiers de leurs filleules des Nymphes, des Grâces et des Muses en les appelant Uranie, Chloé, Astérie, Églé, etc. C'était une brunette d'une quinzaine d'années, jolie à la façon des poupées de porcelaine, habillée selon les derniers préceptes du *Journal des Modes*, qui parlait du bout des lèvres en grasseyant, se tenait admirablement droite et n'avait déjà plus l'ombre de naturel. Elle sortait de la pension Aubry où allait entrer Yette, et celle-ci, en l'apprenant, se demanda, effrayée, si le résultat de la belle éducation qu'on allait lui donner serait de la rendre semblable à cet automate. Elle ne savait pas encore, elle allait apprendre que les meilleures leçons ne servent à rien quand celui qui les reçoit n'est pas résolu à en profiter, et que l'élève doit travailler autant que le maître à son éducation, qu'il fait en grande partie à force de bonne volonté.

La *da*, qui avait été fort humiliée de l'échec évident de sa petite maîtresse, mit tous ses soins à la parer pour forcer les Darcey, qu'elle avait pris en grippe, de revenir sur leur première impression ; mais ce fut inutile, l'effet était produit. Yette n'était pas belle à la façon de Mlle Polymnie. Se sentant mal jugée et mal à son aise, elle avait

l'air tantôt sournois, tantôt boudeur. Bref, elle ne savait rien de rien, « c'était une petite sauvage ». Ces derniers mots, prononcés par Mlle Polymnie, frappèrent entre deux portes l'oreille courroucée de la *da*.

M. Darcey revint de la Bourse, il embrassa la pauvre Yette et lui demanda si elle pensait pouvoir s'acclimater à Paris. Yette secoua énergiquement la tête de droite à gauche et de gauche à droite, dans un sens négatif.

« Il le faudra pourtant, reprit-il, vous vous y habituerez tout doucement, ici, auprès de ma fille.

— Oui, dit Mme Darcey de sa voix flûtée, vous resterez chez nous tant que vous voudrez, ma belle; à moins, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire, que vous ne préfériez entrer tout de suite en pension.

— Ce n'est pas présumable, s'écria Mlle Polymnie, qui paraissait avoir gardé un médiocre souvenir de l'établissement Aubry.

— Dites, que préférez-vous ? » demanda M. Darcey, toujours pressé.

Yette comptait désormais sur l'inconnu et sur l'avenir, comme font les malheureux en général. Elle répondit, sans hésiter cette fois, qu'elle aimait encore mieux la pension, ce qui était plus sincère que poli. Mais M. Darcey déclara qu'elle avait raison en somme « d'attaquer sans retard le taureau par les cornes ». Sur la foi de cette image, Yette, secrètement épouvantée, se représenta la directrice de ses futures études comme une sorte de monstre menaçant et furieux.

CHAPITRE X

LE PENSIONNAT

La pension de Mlle Aubry était située à l'extrémité des Champs-Élysées, dans une rue presque déserte. Une grande grille la précédait, puis, la grille franchie, on était arrêté de nouveau par une porte percée d'un petit guichet, ce qui donnait à l'entrée d'un des premiers pensionnats de Paris certaine ressemblance avec celle d'une prison. Cette demeure n'offrait pourtant rien de désagréable ; les meilleurs professeurs d'histoire et de littérature, d'arts et de langues vivantes venaient y donner des leçons ; les élèves étaient assez nombreuses pour pouvoir former entre elles un petit monde très joyeux et cependant aussi choisi que possible; mais Yette n'était ni raisonnable ni studieuse, les leçons l'épouvantaient d'avance, et, tout entière à ses regrets, à ses rancunes contre les Darcey, elle ne se souciait de faire aucune connaissance nouvelle.

Mme Darcey, sa fille et sa pupille, suivies de la *da*, furent introduites dans un parloir, ciré au point qu'on y glissait comme sur la glace, et bordé de deux rangées de chaises. Le meuble principal de cette pièce était une sorte de monument en faïence blanche, que Yette prit pour un tombeau et qui était en réalité un poêle.

Après une attente de quelques minutes, la porte s'entr'ouvrit et une tête grise se montra, encadrée d'un bonnet de tulle à rubans. C'était Mlle Hortense Aubry. Plus d'une petite fille, moins prévenue que ne l'était Yette, lui eût trouvé l'air dur bien que, chez cette femme distinguée, le cœur fût au niveau de l'intelligence; mais, vouée très jeune à l'enseignement, Mlle Aubry avait dû de bonne heure imposer le respect; elle s'était pour cela condamnée à porter une sorte de masque professionnel, que, l'habitude aidant, elle ne songeait plus à quitter. Un sourire froid découvrit des dents blanches, il est vrai, mais fort longues, lorsque, d'une voix brève, accoutumée à donner des ordres, elle pria ces dames d'entrer dans son petit salon.

Quelques phrases banales furent échangées d'abord entre Mme Darcey et l'ancienne directrice de Mlle Polymnie. Pendant ces préliminaires, Yette examinait les détails du petit salon : des planches de bois noirci supportaient une quantité innombrable de livres, depuis le tapis jusqu'au plafond ; il y avait des carrés de tapisserie devant chaque chaise et, sur la cheminée, une muse drapée, qui pouvait bien être la Polymnie antique, toute différente de Mlle Polymnie Darcey, s'accoudait à une pendule dont le tic-tac régulier remplissait les lacunes de la conversation. Les chaises, de style Empire, en acajou garni de velours d'Utrecht rouge, étaient anguleuses comme les formes mêmes de la maîtresse du lieu ; celle-ci, bien qu'on ne pût lui reprocher de fait que sa maigreur, ses cinquante ans et une mine quelque peu sévère, se trouva, on ne sait comment, réaliser, aux cornes près, tout ce qu'avait rêvé d'affreux l'imagination de la petite créole. La *da*, debout derrière la chaise de sa maîtresse, regardait cette longue personne vêtue de noir

d'un air navré, en se félicitant de ne pas savoir lire, puisque la science dessèche ceux qui la possèdent.

« Approchez, ma petite amie, dit Mlle Aubry, attirant à elle sa nouvelle élève. Ne tremblez pas ainsi. Votre nom?

— Yette, dit la petite, que l'on n'avait jamais appelée autrement que par diminutifs familiers.

— Éliette de Lorme, interrompit Mme Darcey.

— Eh bien, mademoiselle Éliette aura le n° 113, dit tranquillement Mlle Aubry. Je vous engage à le faire graver sur sa timbale. Quant aux autres marques, nos lingères s'en chargeront. En pension, les initiales sont remplacées par un *chiffre,* ajouta-t-elle, s'adressant à Yette: vous êtes désormais le petit 113. »

La *da* ne put retenir un grognement. Cette manière d'effacer la personnalité de sa maîtresse lui paraissait révoltante.

« Votre âge ? mon enfant, continua la directrice ; où êtes-vous née ?

— A la Martinique. J'aurai bientôt dix ans.

— Oh ! voilà un accent défectueux, qu'il importe de perdre, s'écria Mlle Aubry, la contrefaisant : *J'oé, Mâtinique !* Que faites-vous de vos *r ?* Et *biétôt !* Ce *biétôt* ne peut se souffrir ! »

Yette baissa la tête comme si on l'eût accusée d'un crime, tandis que la *da* relevait au contraire son nez épaté, de l'air dédaigneux d'une personne qu'on insulte personnellement et qui s'en moque.

« Cette maîtresse d'école de Paris, dit-elle plus tard en son jargon, va nous apprendre peut-être à prononcer le nom de notre pays qu'elle ne connaît pas !

— Une fille de neuf ans doit savoir déjà bien des choses, continua Mlle Aubry.

— Non, rien !

— Lire et écrire du moins?

— Rien, répéta Yette, je ne sais rien !

— Enfin, dit la directrice, s'étudiant à ne pas paraître scandalisée, c'est de la modestie de le reconnaître. Vous avez conscience de votre ignorance, vous en rougissez,... nous ferons quelque chose de vous. Mais j'aurai le regret de vous infliger d'abord une petite humiliation. Vous serez tout au bas de la dernière classe.

— Oh! cela m'est égal, » dit Yette, avec une philosophie qui ne promettait pas de bien sérieux efforts.

Mlle Aubry hocha la tête ; néanmoins elle continuait toujours à caresser de la main la chevelure brune de Yette.

« Il faudra couper cela, » dit-elle après réflexion.

Yette et la *da* jetèrent un cri simultané : ces tresses épaisses et luisantes étaient leur orgueil.

« Vous y tenez ? Soit ; nous attendrons pour accomplir le sacrifice que vous nous le demandiez vous-même. Cela ne tardera pas. Vous verrez les inconvénients. Ici on ne garde rien de superflu. Et, à propos, chère Madame, poursuivit la maîtresse de pension s'adressant à Mme Darcey, j'ai vu dans la cour une quantité de malles que je ne pourrais loger. Nous vous les renverrons après en avoir tiré le trousseau réglementaire.

— Et ma poupée, réclama Yette.

— Et votre poupée, bien entendu, dit avec un sourire Mlle Aubry.

— Et les confitures donc ! insinua la *da*.

— Oh ! quant aux confitures !... Oui, quelques pots pour les goûters de quatre heures. »

La *da* fit la grimace en pensant que Yette en serait réduite aux repas réguliers.

« Vous prendrez bien aussi dans mes bagages les habits de ma *da*? reprit Yette.

— Pourquoi faire, grand Dieu ! »

Fallait-il donc que la *da* gardât toujours la même chemise, la même jupe et le même collier? La mine effarée de l'enfant fit comprendre à Mlle Aubry qu'elle comptait fermement avoir sa bonne auprès d'elle. Un regard assez inquiet fut échangé entre les deux dames.

« Chère petite, dit Mme Darcey, je vais vous laisser faire plus ample connaissance avec le guide excellent qui veut bien se charger de votre éducation. J'emmène celle-ci, — montrant la négresse, — pour quelques commissions indispensables. Elle reviendra tout à l'heure. »

Yette leva ses grands yeux francs sur les jolis yeux de chatte de Mme Darcey. Malgré toute la tendresse qu'elle portait à sa *da*, elle l'eût jugée capable de *faire un conte* au besoin, car l'habitude du mensonge, résultat de l'esclavage, n'a pas encore été effacée chez les nègres par l'exercice de la liberté ; mais la pensée qu'une personne blanche pût mentir ne s'était jamais présentée à son esprit.

« Elle reviendra vite, vous me le promettez? dit-elle.

— Sans doute. »

Mlle Aubry parut désapprouver le système de Mme Darcey; elle était d'avis qu'il ne fallait jamais tromper les enfants, mais les amener plutôt à regarder la vérité en face.

« Allons, suivez-moi, » dit Mme Darcey à la *da*.

Celle-ci, comprenant trop la comédie que l'on jouait, se jeta passionnément à genoux devant sa petite maîtresse et

baisa ses vêtements en les arrosant de larmes brûlantes.

« Eh bien, lui disait Yette, pourquoi pleurer ? pourquoi m'embrasser, puisque tu vas revenir ?

— En effet ! vous êtes folle ! dit Mme Darcey avec humeur.

— Oh ! Madame ! sanglota la pauvre négresse, en se tournant, les mains jointes, vers Mlle Aubry.

— Sois tranquille, interrompit Yette en créole, avec son rire espiègle, elle ne me mangera pas pendant ton absence... pourvu que tu reviennes vite ! Dépêche-toi ! »

La *da* la reprit dans ses bras ; il fallut presque l'entraîner de force. La grande porte à guichet retomba avec un bruit sourd, puis on entendit faiblement de loin grincer la grille. Alors Mlle Aubry, voyant sur le visage de l'enfant une expression d'anxiété bien naturelle, alla chercher un livre d'images et engagea Yette à s'amuser pendant qu'elle écrirait.

Les images étaient assez drôles, et Mlle Aubry, qui, assise devant son bureau, se retournait à chaque instant, eut la satisfaction de voir que Yette les feuilletait avec intérêt. Au bout d'une heure, cependant, le livre fut fermé, et Yette s'étonna de l'absence prolongée de la négresse.

« Ne vous tourmentez pas et venez souper, dit la directrice. Pour ce soir, vous prendrez place à ma table. »

Yette ne comprit que le lendemain, après qu'elle eut essayé du réfectoire, tout ce qu'avait d'enviable cette faveur. A plusieurs reprises, pendant le souper en tête-à-tête avec la plus désagréable personne qu'elle eût jamais vue, pensait-elle, — et sa physionomie transparente devait exprimer ses pensées, — Yette demanda impérieusement sa *da*.

Mlle Aubry répondait toujours d'une manière évasive; mais, au dessert, jugeant sans doute que la pauvre petite avait mangé trop peu pour qu'une mauvaise nouvelle pût troubler sa digestion, elle prit Yette sur ses genoux, la supplia d'être sage, courageuse, de se résigner, car ce n'était qu'à cette condition qu'elle obtiendrait de voir sa *da* le lendemain à la récréation de midi.

« Pendant la récréation! s'écria Yette devenue tout à coup d'une pâleur effrayante et ses yeux assombris démesurément ouverts. Elle ne demeurera donc pas ici avec moi?

— Vous devez comprendre, chère enfant, que c'est impossible; chacune de nos cent vingt élèves ne pourrait avoir sa *da* avec elle. »

Yette la regarda fixement, se frappa le front comme pour se punir d'avoir compris si tard, puis, échappant au bras qui enlaçait sa taille, se mit à bondir frénétiquement à travers la chambre avec des cris de jeune tigre capturé par les chasseurs. Les mots : « Elle m'a laissée... toute seule!... toute seule! *Da!* ma *da!* maman! au secours! » s'entremêlaient à un torrent d'injures nègres dont, par bonheur, Mlle Aubry ne saisit pas le sens.

Irritée de plus en plus par le calme qu'on lui opposait, elle se jeta sur la directrice, ses petits poings en avant. Puis, comme si elle eût réfléchi que ses poings ne suffiraient pas à sa vengeance, elle s'empara lestement du premier projectile qui lui tomba sous la main et le lança au milieu d'une grande et belle glace qui surmontait la cheminée. La glace craqua ; une énorme étoile projeta ses rayons du centre aux quatre coins, et les morceaux de verre, se détachant, jonchèrent la cheminée, où leur chute occasionna encore quelques menus dégâts.

Mlle Aubry, qui s'était crue menacée elle-même, fut presque rassurée lorsqu'elle entendit éclater la glace, mais ce soulagement ne dura pas. Il fit place à la plus complète indignation, nous dirions à la colère, si une personne aussi maîtresse d'elle-même eût été susceptible d'un sentiment qui ne fût pas correct et mesuré. Elle saisit à bras-le-corps Yette abasourdie par le méfait qu'elle venait de commettre, puis, ouvrant la porte d'un cabinet absolument vide, celui-là, et qu'éclairait une seule fenêtre grillée, l'enferma à double tour avec ces simples mots : « Ici du moins, Mademoiselle, vous ne pourrez rien casser, que votre tête contre les murs, si vous le jugez bon. Libre à vous, elle vous appartient. »

Il est rare que la honte et le saisissement d'avoir brisé quelque chose ne mette pas fin à l'accès de fureur le plus terrible. La solitude acheva de rafraîchir le sang de Yette. Un certain intervalle s'écoula pendant lequel il lui fut loisible de réfléchir. Les dernières paroles de Mlle Aubry l'avaient frappée. « Y a-t-il quelque différence, pensait-elle pour la première fois, entre détruire ce qui n'est pas à nous et le voler? » Sa conscience lui répondait qu'il n'y en avait pas. C'était donc quelque supplice comparable à ceux qu'avait encourus le *compère lapin* des contes de sa *da* qui allait lui être infligé! Une peur mortelle la prit. Au moment même, en effet, Mlle Aubry préparait son châtiment qui, pour ne point ressembler à tous ceux qu'elle imaginait, n'en était pas moins sévère.

Mlle Aubry écrivit à Mme Darcey que sa petite protégée était plus intraitable encore qu'elle n'avait pu le supposer, mais que la première crise passée, elle s'apprivoiserait sans doute comme les autres. Seulement il fallait consentir,

dans ce but, à la lui abandonner tout entière sans réserve.

« Elle sait maintenant, dit en terminant Mlle Aubry, que sa bonne ne doit pas rester à son service, le coup est porté, la blessure ne tardera pas à se cicatriser, croyez-moi, pourvu que rien de nouveau ne l'avive. Quand il s'agit d'opération douloureuse, tranchons vite et sans hésiter; c'est un gage de succès. Je vous prie donc, Madame, de ne pas laisser revenir ici avant son départ, prochain, m'avez-vous dit, pour la Martinique, cette femme, qui ne pourrait que détruire ce que nous entreprenons à grand'peine de réaliser, dans l'intérêt de l'enfant dont nous avons à faire l'éducation; sa soumission aveugle, ses gâteries maladroites réveilleraient les colères et les regrets qu'il s'agit de modérer. »

Ayant mis cet ordre rigoureux sous enveloppe, la directrice sonna et fit demander Mlle Agnès. Mlle Agnès était une jeune fille blonde, un peu boiteuse, dont la douce physionomie aurait plu certainement à Yette, si elle n'eût pas été celle d'une sous-maîtresse.

« Allez délivrer la petite rebelle, dit la directrice; ma vue l'exaspérerait encore, et l'essentiel, pour le moment, c'est qu'elle consente à se mettre au lit. Les élèves sont couchées?

— Oui, Madame.

— Mieux vaut que son entrée au dortoir ne fasse pas sensation. La pauvre enfant aura bien assez des épreuves qui l'attendent et que vous lui allégerez le plus possible, entendez-vous? »

Elle sortit, sans attendre la réponse de la sous-maîtresse, qui déjà était dans le cabinet. Lorsque cette nouvelle figure lui enjoignit de la suivre, Yette pensa que

l'heure fatale était venue. Elle marcha la tête haute, avec une force d'âme dont elle était intérieurement fière, vers l'inévitable expiation.

Mlle Agnès lui fit traverser le parloir, puis une autre chambre, puis une sorte de galerie bordée des deux côtés de petits lits blancs abrités par des rideaux. Le silence était profond; à peine les respirations réunies d'une trentaine de petites filles formaient-elles un léger murmure. Un demi-jour, produit par des lampes de nuit, régnait dans cette salle consacrée au sommeil.

Mlle Agnès montra un des lits à Yette : « Couchez-vous, » dit-elle.

Et, la voyant fort embarrassée, elle l'aida obligeamment à se déshabiller. Cinq minutes après, Yette, les yeux fermés, pour pouvoir se figurer qu'elle n'était pas dans un lit de pension, remerciait le bon Dieu de l'avoir préservée de la bastonnade qu'elle jugeait avoir méritée.

Elle ne rouvrit les yeux, longtemps après, que pour les refermer bien vite et même pour se cacher la tête sous les couvertures. Était-ce un cauchemar? Le majestueux bonnet de Mlle Aubry se penchait sur elle. Si Yette avait eu moins de préventions, elle eût pu remarquer cependant que les traits graves de la directrice n'exprimaient pas la méchanceté, mais plutôt une sollicitude attentive. Les rares personnes qui s'étaient familiarisées avec l'expression de son œil gris, presque impénétrable, y eussent peut-être surpris de l'émotion, en tout cas de la bienveillance. Le petit visage défait et marbré par les larmes, qui reposait tout fiévreux sur l'oreiller, lui faisait évidemment pitié.

CHAPITRE XI

LA CLASSE ET LA RÉCRÉATION

Un bruit de cloche réveilla Yette en sursaut. Elle se dressa sur son séant et vit une foule de petites filles qui s'habillaient en toute hâte. Sans se préoccuper de suivre leur exemple, elle se blottit de nouveau dans ses draps, essayant de ressaisir le sommeil interrompu, mais à peine eut-elle retrouvé le fil d'un joli rêve qui la ramenait à son bain habituel du Macouba, qu'une grosse servante la secoua sans façon :

« Allons, Mademoiselle, tout le monde est en classe, il est grand temps de vous lever. »

Pauvre Yette ! Quel contraste avec ses réveils d'autrefois ! Elle était naturellement fort dormeuse, mais les rires de sa petite sœur, qui ouvrait l'œil avec les oiseaux, venaient toujours l'arracher si gaiement à son sommeil ! Puis sa mère entrait avec quelque belle fleur éclose dans la nuit et encore chargée de rosée, dont le parfum remplissait toute la chambre. Les enfants couraient à leurs ablutions matinales comme à un jeu, avec l'entrain de petits canetons dont le premier instinct est de plonger.

Une débarbouillerie de pension avec ses robinets surmontant la longue rangée de cuvettes n'invite à rien de sem-

blable. Il fallut beaucoup de temps pour démêler la chevelure de Yette, un fouillis, disait la servante préposée à cette besogne, une vraie broussaille ! Comment pouvait-on être assez sauvage pour ne pas porter de bonnet de nuit ! Yette se voyait, grâce à ses cheveux, fort en retard et commençait à comprendre, sinon à goûter, le conseil que lui avait donné Mlle Hortense Aubry de se faire tondre.

Pour une fois, on lui pardonnerait son inexactitude. Elle dut cependant faire toute seule les prières qui se disent en commun dans la salle de classe et manger froide, après toutes les autres, la simple soupe qui désormais remplacerait pour elle la délicieuse eau de café adoucie au gros sirop ; puis on la poussa dans une grande pièce où douze fillettes uniformément vêtues de noir étaient occupées à écrire devant une rangée de pupitres. Mlle Agnès, assise à son bureau, sur une estrade, leur expliquait quelque leçon de grammaire. A sa droite, il y avait un globe terrestre ; à gauche, un tableau noir bigarré d'opérations d'arithmétique était accroché au mur. L'œil de Yette se fixa d'abord sur ces deux objets inconnus. Cependant un murmure courait parmi les élèves : c'étaient des chuchotements, des rires étouffés ; la nouvelle venue excitait au plus haut degré la curiosité générale. Malgré les précautions prises par la directrice pour tenir cette affaire secrète, on racontait déjà qu'elle avait voulu battre quelqu'un au débotté, que la grande glace du salon avait reçu le coup destiné à Mlle Aubry, que la petite créole, en un mot, était une espèce de bête fauve. Plusieurs de ces demoiselles, même, ignorant que les créoles sont des Européens transplantés aux colonies, s'attendaient à voir quelque créature noire et crépue avec un anneau passé dans les narines. La déception fut complète

au premier aspect. Yette n'avait d'autre particularité qu'une taille élancée, rare à son âge, et qui rendait d'autant plus inexplicable la présence d'une si grande fille dans la petite classe. Son teint mat, ses traits peu réguliers, mais expressifs, ne présentaient d'ailleurs aucun caractère extraordinaire, et les curieuses qui s'étaient bercées de si étranges illusions lui en voulurent d'abord de ressembler à peu près à tout le monde. Un mot de Mlle Agnès rétablit le silence et l'ordre; elle pria la nouvelle élève de s'asseoir à l'extrémité d'un des bancs et reprit sa leçon. Cette leçon était, on peut le croire, absolument inintelligible pour Yette. Il s'agissait de *participes*, dont elle ne se souciait guère, ne les ayant jamais rencontrés nulle part; aussi, après avoir regardé à la dérobée chacune des figures qui l'entouraient et qui lui parurent avoir toutes la même physionomie moqueuse, très déconcertante, commença-t-elle à s'ennuyer beaucoup. Jamais elle n'avait su se tenir tranquille. Elle commença par se démener sur son banc; les élèves échangeaient des coups de coude significatifs; puis elle se leva pour aller regarder de près la mappemonde et le tableau noir, et alors un bruyant éclat de rire força Mlle Agnès d'interrompre sa démonstration. Mlle Agnès avait fait semblant, jusque-là, de ne rien voir; mais, jugeant enfin que les incartades de Yette troublaient toute la classe, elle se tourna vers la *nouvelle,* comme on l'appelait, qui, tout éperdue des railleries que provoquaient ses allures insolites, ne savait plus que devenir, et la pria de regagner sa place. Yette obéit volontiers; mais, arrivée là, elle se mit à chercher ce qu'on pouvait bien attendre d'elle. Sans doute elle crut deviner à la fin, car, tirant une paire de ciseaux de sa poche, elle prit de l'autre main un cahier

neuf placé sur le pupitre, et, pour déployer ses talents, se mit à découper en bonshommes les belles pages toutes blanches.

Nouveaux rires.

Mlle Agnès, voyant qu'elle ne réussissait plus à distraire au profit de la grammaire une seule parcelle de l'attention concentrée sur Yette, appela cette dernière auprès d'elle, en ordonnant aux autres pensionnaires de repasser le devoir qu'elle leur avait dicté.

« A votre tour, ma petite amie, dit-elle, nous allons lire un peu. »

Le livre qu'elle ouvrit était en gros caractères et des plus enfantins. Yette ânonna de telle sorte, en défigurant tous les mots, que l'hilarité recommença de plus belle.

« Elle ne sait pas lire, cette grande perche! Jusqu'à quel âge, dans ce pays-là, reste-t-on donc en nourrice? »

Yette était pourpre.

« Mesdemoiselles, dit gravement Mlle Agnès, je vous prierai de remarquer que, si vous savez quelque chose, c'est qu'on vous l'a enseigné. Peut-être cette enfant n'a-t-elle pas été aussi favorisée que vous. »

Yette l'interrompit tout bas; il lui semblait qu'on adressait là un reproche indirect et très injuste à ses parents.

« Non, dit-elle, c'est moi qui n'ai jamais voulu apprendre.

— Ah! elle l'avoue, vous entendez! dit une petite rousse au nez retroussé impertinent.

— Chut, mademoiselle Raymond! J'entends qu'elle est sincère et qu'elle ne laisse accuser personne à sa place. C'est une qualité que vous n'avez pas toutes. Allons, un bon mouvement! Venez en aide à votre compagne au lieu de

vous moquer d'elle. Il va être midi. Faites-lui les honneurs du réfectoire. »

Toute la classe se leva, mais personne n'offrit de donner la main à l'étrangère, confuse et dépaysée, personne, sauf une petite fille que Yette n'avait pas aperçue parce qu'elle était à l'extrémité opposée du banc et assidûment courbée sur son pupitre, tandis que ses voisines pensaient à toute autre chose qu'à leur leçon.

Les enfants, jugés séparément, ne sont pas méchants pour la plupart ; mais, réunis, ils sont trop disposés à prendre le mot d'ordre d'un groupe de meneurs dont la turbulence n'est pas toujours inoffensive ; dans les pensions de jeunes filles et dans les collèges de garçons, le groupe des plus sages et des plus studieux a aussi son autorité qui finit par prévaloir, mais peu à peu, avec le temps, au lieu que la malice des « mauvaises pièces » heureusement, éclate tout de suite. Les « mauvaises pièces » du pensionnat Aubry étaient la fille d'un riche agent de change, Mlle Raymond, et Mlle Hélène de Clairfeu. Toutes deux devaient à leurs façons délibérées, autant qu'à l'habitude de dire tout ce qui leur passait par la tête, une fausse réputation d'esprit. Un noyau de péronnelles s'étudiait à les imiter. Jusqu'à l'arrivée de Yette, qui allait la remplacer dans ce rôle peu enviable, Héloïse Pichu avait été leur souffre-douleur, à cause de son nom, de sa figure et de ce qu'on appelait son idiotisme. Elle était plus chétive encore que laide ; ses yeux bleu-faïence démesurément écartés, ses cheveux d'un blond fade lui donnaient une mine étrange. Le perpétuel ahurissement qu'on reprochait en outre à la pauvre fille pouvait bien être le résultat d'une maladie cérébrale, qui avait affaibli et engourdi ses facul-

tés au point qu'elle était presque toujours la dernière de la classe. Les incessantes taquineries de ses compagnes augmentaient encore l'embarras de son maintien. En ce moment, néanmoins, la compassion pour des souffrances qu'elle connaissait trop fut plus forte que la timidité de chien battu qui la distinguait d'ordinaire. Elle osa traverser la classe, et, avec un craintif sourire qui, on ne sait comment, rendit à Yette quelque courage, lui prit le bras pour la conduire au réfectoire dont la cloche sonnait.

« Elles font bien la paire ! » dit à Mlle de Clairfeu Mlle Raymond.

Des quolibets accompagnèrent la marche effarée du malheureux couple jusqu'à la salle du réfectoire, située tout au bout d'une sorte de cloître extérieur, donnant sur la cour. Les élèves des classes supérieures avaient déjà répondu à l'appel de la cloche, et Yette se trouva, en entrant, au milieu d'une imposante assemblée de grandes demoiselles, dont plusieurs n'avaient pas moins de seize ou dix-sept ans. Leurs manières, comme on le verra bientôt, n'étaient pas en rapport avec leur âge. Au réfectoire, du reste, aucun mauvais sentiment ne pouvait se faire jour puisqu'il était défendu de parler. Mlle Aubry présidait le repas sans y prendre part ; rien n'échappait à ses yeux de lynx. Tout autour d'elle, des tables couvertes de toile cirée étaient placées symétriquement les unes à côté des autres. Une timbale, un couvert passé dans le rond de serviette, une assiette qu'on ne changeait jamais, marquaient la place de chaque élève. En outre, chaque table était pourvue d'une carafe d'eau et de vin, mélange connu sous le nom d'abondance.

Mlle Agnès se mit à lire tout haut, après le *benedicite.*

C'était l'histoire d'un héros de l'antiquité aussi étranger à Yette que les participes eux-mêmes. Elle crut qu'on parlait grec et s'y résigna. Cependant les plats circulaient. Ces plats n'étaient ni meilleurs ni pires que ceux dont se compose le menu ordinaire des bonnes pensions parisiennes ; mais Yette, habituée aux courts-bouillons et aux sauces épicées, pimentées, qui, dans les pays chauds, sont indispensables pour aiguiser l'appétit, eût trouvé fade le meilleur dîner. Le bœuf à la mode de Mlle Aubry lui inspira un dégoût insurmontable. Elle toucha du bout des dents une carotte, puis elle y renonça. La directrice s'en aperçut.

« Mademoiselle de Lorme, dit-elle sans quitter sa place, aucune règle ne vous oblige à prendre du plat que vous n'aimez pas, mais, une fois servie, on doit manger sans rien laisser sur son assiette.

— N'ayez pas peur, dit à voix basse Héloïse Pichu, assise à côté de Yette, je suis là ; passez-moi tout ce que vous voudrez. »

Et le bœuf à la mode disparut aussitôt, grâce à l'obligeante gloutonnerie d'Héloïse, qui rendit à Yette les plus fidèles services jusqu'au jour où, grâce à un régime régulier et à un climat vivifiant, elle eut faim pour son propre compte.

Ce dîner de midi terminé, l'essaim des pensionnaires s'envola dans le jardin, enclos assez vaste, dont toutes les allées aboutissaient à une sorte de butte que couronnait un belvédère et qu'on appelait le labyrinthe. Ce labyrinthe était entouré d'une barrière toujours fermée. Mlle Aubry s'en réservait l'accès, et on la soupçonnait d'être présente aux récréations, du haut de sa tour. Cette

pensée inspirait une crainte qui cependant ne suffisait pas toujours à empêcher beaucoup de sottises.

Yette, en sortant de table, fut entourée par ses compagnes, et les plus grandes lui firent subir un véritable interrogatoire fort indiscret, sur son pays, sur sa famille. Les réponses naïves de la pauvre petite étaient aussitôt tournées en ridicule.

« Voulez-vous bien, Mademoiselle, nous indiquer le calendrier nègre où vous avez déniché votre nom d'Éliette ?

— Parbleu, c'est le féminin du grand saint Éloi ! » s'écria Mlle Raymond.

Et toutes d'entonner en chœur le refrain du *Roi Dagobert*.

« Que fait monsieur votre papa?

— Il est sucrier, » répondit Yette avec un certain orgueil, car à la Martinique les habitants sucriers forment une sorte d'aristocratie au-dessus des simples *vivriers*, qui cultivent un peu de tout.

Ces demoiselles se pâmèrent.

« Sucrier ! joli métier ! Que fait ce mot-là au féminin? Comment appelle-t-on votre maman ?

— Mon père est plus beau et meilleur que ne peut l'être aucun de vos papas ! dit Yette qui commençait à trembler de colère, et je vous défends de parler de maman entendez-vous !

— Comment ! vous défendez ! vous défendez !... Vous !... »

Mlle de Clairfeu vint regarder Yette sous le nez, de son air le plus impertinent, mais presque aussitôt il lui sembla qu'un serpent l'enlaçait, et elle alla tomber meurtrie sur le maigre gazon qui représentait la pelouse.

Yette, malgré la petitesse de ses mains et les attaches extraordinairement fines de tous ses membres, était d'une souplesse, d'une vigueur remarquables. Plusieurs pensionnaires tombèrent sur elle à la fois sous prétexte de venger leur compagne. Les plus raisonnables se tenaient à l'écart de la bagarre. Yette se défendait, aidée de la seule Héloïse, qui bientôt, accablée par le nombre, dut battre en retraite.

« Cette petite diablesse mord ! s'écria soudain Mlle Raymond.

— Pourvu qu'elle ne soit pas enragée ! »

Avec des cris et des rires le troupeau s'éparpilla de tous côtés.

Yette, le visage égratigné, la robe en loques, alla s'asseoir dans un coin avec Héloïse.

« Sont-elles toujours comme cela? demanda-t-elle en versant quelques larmes de rage, plus encore que de douleur.

— Non, dit Héloïse, c'est parce que vous êtes nouvelle. Cela passera. Moi, cependant, on me tourmente encore, bien que je sois ici depuis deux ans.

— Pourquoi?

— Parce que je suis laide et stupide, à ce qu'on dit, » répliqua la pauvre Héloïse en rougissant.

Yette l'embrassa par un de ces mouvements spontanés qui la rendaient soudain très aimable.

« Je vous trouve jolie, dit-elle, car vous êtes bonne ! »

Jamais Héloïse n'oublia le plaisir que lui avait causé ce compliment, le premier qu'elle eût reçu, et elle voua en retour à Yette une affection qui ne se démentit plus.

« Si nous jouions ensemble? dit-elle.

— A quoi jouerions-nous? répondit Yette; pour bien jouer, il faut pouvoir courir partout, et nous sommes enfermées entre quatre grands murs.

— N'avez-vous pas une poupée? dit Héloïse. J'en avais une aussi, mais elle n'a plus de tête, Laure Raymond l'a cassée. Je serais contente de connaître la vôtre.

— Cette vilaine Aubry l'a prise et cachée sans doute.

— Cette vilaine Aubry! N'appelez pas vilaine Mlle Hortense. Vous vous feriez renvoyer.

— Chasser d'ici? J'en serais ravie.

— Mes parents en auraient du chagrin! dit Héloïse, qui, à défaut d'autre intelligence, avait du moins celle du cœur. C'est une chose honteuse que de se faire renvoyer. Je vais aller demander votre poupée. »

Elle revint, l'instant d'après, portant une splendide négresse dans ses bras. Lorsqu'elle revit Nana, — c'était le nom de sa poupée, — Yette fut saisie d'émotion.

« Elle est toute pareille à ma pauvre *da!* dit-elle à Héloïse. Voyez-vous, ma *da* est de la même couleur et habillée de la même façon. Oh! ma pauvre *da!* comme elle doit avoir du chagrin! Je suis sûre qu'elle tourne autour de ces murs affreux, qu'elle demande à entrer, mais on ne veut pas, on la repousse... »

Yette devinait juste. Sa nouvelle amie lui essuya les yeux, et elles se mirent à jouer; mais déjà l'accoutrement étrange de la poupée avait frappé les pensionnaires. Quelques-unes accoururent de nouveau, demandant à l'examiner de près; sur le refus hautain de Yette, Hélène de Clairfeu prit brusquement Nana et l'emporta. Cette malice fut généralement désapprouvée; une des grandes cher-



Mlle DE CLAIRFEU VINT REGARDER YETTE
SOUS LE NEZ.

cha même à l'empêcher, mais Mlle de Clairfeu avait de bonnes jambes.

« Elle va la mettre en morceaux! Elle lui arrache les bras! Elle la traîne par terre! Voilà Nana qui perd son madras, criait Yette au désespoir. Je vais le dire à Mlle Aubry!

— On ne dérange pas Mlle Aubry pour si peu de chose, dit Héloïse. D'ailleurs, c'est mal de *rapporter*.

— Et Mlle Agnès qui est là-bas, qui a l'air de regarder de notre côté, pourquoi ne pas l'appeler à mon secours?

— Elle viendra d'elle-même si tu te conduis bien. Attends! »

Mlle Agnès, quoiqu'elle feignît de lire en se promenant de long en large, voyait tout en effet, et avait adressé déjà de sévères réprimandes aux bourreaux de Yette.

« Attends! répéta Héloïse frappée d'une inspiration soudaine. Il paraît que tu as apporté beaucoup de confitures avec toi?...

— Un grand panier tout plein!

— Eh bien, je cours annoncer à ces demoiselles que tu promets de les régaler à la récréation de quatre heures, si elles veulent bien te rapporter Nana.

— Et me demander pardon, » ajouta Yette, acceptant d'un signe de tête.

Héloïse était décidément moins stupide qu'on ne le croyait. Elle avait su deviner le côté faible du camp ennemi, et en même temps elle s'assurait une part des fameuses marmelades, au mérite desquelles elle était loin d'être indifférente.

Yette obtint aussitôt non seulement sa poupée, mais encore les excuses demandées. Nana avait bien le nez un

peu plus écrasé qu'auparavant, les broderies de sa chemise étaient souillées de boue, son collier de courbaril s'était rompu, et toutes ses articulations restaient légèrement disloquées, mais Yette ne l'en aima pas moins. Il lui semblait qu'elles avaient souffert ensemble.

Dans l'après-midi, plusieurs des *meneuses* furent punies sur la dénonciation de Mlle Agnès. Yette demanda généreusement que la punition n'allât pas jusqu'à les exclure de la distribution des confitures, et s'attira ainsi sans calcul leur tardive bienveillance. Elle présida elle-même à l'ouverture du panier descendu dans la cour avec l'autorisation de Mlle Aubry. Ce jour-là le goûter ne fut pas de pain sec, et les cris de « Vive la créole! » succédèrent à un régal dont le pensionnat garda longtemps le souvenir. Néanmoins, dans la courte récréation qui suivit, une nouvelle bataille s'engagea entre Yette, Laure Raymond et Hélène de Clairfeu. Mlle Agnès vint les séparer.

« Encore? dit-elle. Il faudra renoncer à vous servir si lestement de vos poings, mademoiselle Éliette. Vous êtes un garçon manqué.

— Cette fois, répondit Yette d'un air maussade, je ne me suis pas battue pour mon compte, mais à cause de vous.

— De moi?

— Oui; ces demoiselles imitaient votre manière de marcher clopin-clopant. Je leur ai défendu de le faire, et, comme elles ne supportent pas qu'on leur défende rien, elles m'ont donné deux soufflets, voilà!

Une rougeur légère, un fugitif sourire passèrent sur le visage de la sous-maîtresse. Personne encore parmi ces petites ingrates, qu'elle soignait et instruisait de son

mieux, n'avait pris son parti avec autant de vivacité.

« Ma chère enfant, balbutia-t-elle, je vous remercie de votre affection ; mais, à l'avenir, laissez-les dire, et ne vous battez plus ni pour moi, ni pour aucun autre motif.

— Mon affection! interrompit Yette. Croyez-vous donc que je vous aime? Ma foi non! Je n'aime ni vous, ni Mlle Aubry, ni personne ici... excepté toi, dit-elle en se tournant vers Héloïse Pichu, et la singularité de son choix fit rire tout le monde ; — mais se moquer d'une maladie, d'un malheur, c'est affreux, c'est lâche, maman me l'a toujours dit, et je les aurais battues tout de même si elles s'étaient moquées d'un chien boiteux ! »

Mlle Agnès ne se chagrina pas d'être assimilée à un chien boiteux. Au contraire, elle sourit de nouveau, presque gaiement.



CHAPITRE XII

LA LETTRE

Le jeudi suivant, Mme Darcey et sa fille Polymnie, dans tous leurs atours, vinrent au parloir et firent demander Mlle de Lorme. Yette se présenta méconnaissable, ses beaux cheveux coupés à la hauteur des oreilles, la taille raidie par un corset et entièrement vêtue de mérinos noir; cela lui faisait croire, disait-elle, qu'elle était en deuil de tous ses parents. Les eût-elle perdus en réalité, sa physionomie n'aurait pas été plus triste; mais Mme Darcey ne voulut s'apercevoir que de la malpropreté de ses mains, barbouillées d'encre jusqu'au poignet.

« Eh bien, mon enfant, dit-elle, j'ai d'excellentes nouvelles à vous annoncer. Le packet anglais nous a apporté une lettre de votre mère qui vous écrira directement aussitôt que vous serez en état de lui répondre. Cela ne tardera pas si j'en juge par l'état de vos mains.

— J'ai renversé l'encrier de ma voisine, dit Yette, voilà tout! Montrez-moi la lettre de maman! »

Mme Darcey tira de son élégant porte-cartes quatre pages d'une écriture très serrée que Yette baisa de toutes ses forces.

« Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-elle ensuite.

— Votre papa et votre maman vont bien, votre petite sœur parle de vous sans cesse, et la maison paraît vide à tout le monde depuis votre départ. Heureusement le prochain courrier va porter un peu de consolation à ces pauvres affligés. Je me suis empressée de leur répondre que vous étiez très sage, aussi satisfaite que possible de votre pension et disposée à travailler. Ai-je eu tort? »

Les yeux de Yette prirent une expression farouche qu'ils avaient à ses heures de grande colère. On eût dit qu'ils jetaient des étincelles.

« Vous mentez donc toujours? » dit-elle lentement.

Cette brutale allusion au stratagème dont elle s'était servie pour éloigner la *da* laissa Mme Darcey stupéfaite. Mlle Polymnie fit un haut-le-corps.

« Il faudra d'abord apprendre le respect, » dit la dame offensée en rajustant avec une feinte indifférence les brides de son chapeau.

Puis elle appela Mlle Aubry, qui traversait le parloir du pas affairé qui lui était particulier, et montrant Yette :

« Nous vous avons confié là, Mademoiselle, une petite personne bien mal élevée.

— Mon Dieu! dit la directrice, elle n'a pas été élevée du tout, ce qui n'est pas la même chose. Figurez-vous une plante vivace qui a poussé de tous côtés au hasard; il s'agit d'émonder judicieusement, sans rien retrancher de ce qui est bon. Nous tâcherons de nous montrer jardinier habile; mais, à vrai dire, la plante s'est attachée jusqu'ici à nous montrer plutôt ses nœuds et ses épines que ses fleurs. Je devine cependant qu'elle en portera tôt ou tard, car l'énergie ne manque pas.

— Je vous trouve indulgente pour elle, dit Mme Darcey, qui eût voulu voir tancer plus vertement l'auteur de l'attaque imprévue dont elle n'était pas encore remise.

— Il faut bien compter sur l'avenir quand le présent laisse tant à désirer! Jusqu'ici, du reste, nous avons trouvé impossible de la faire travailler et non moins impossible de la faire jouer avec ses compagnes. Elle ne consent à parler qu'à une seule.

— Laquelle? demanda Mlle Polymnie.

— Héloïse Pichu, répondit Yette.

— C'est la fille d'un épicier du faubourg Montmartre, expliqua Mlle Aubry. Ses parents s'imposent de grands sacrifices pour lui donner une éducation dont elle ne profite guère.

— La fille d'un épicier! » répéta dédaigneusement Mlle Polymnie.

Yette la regarda d'un air de naïf étonnement. Avant de quitter Saint-Pierre, elle était allée rendre visite à M. de La Falaise, le grand-père de Polymnie, dans son magasin qui se composait d'un comptoir poudreux, situé au-dessus du caveau noir où s'entassaient ses marchandises. Elle se rappelait l'odeur fétide qu'exhalaient la vieille morue, la mélasse fermentée, les caisses de savon et de chandelles. Sans doute c'était chose différente de vendre par tonne ou par litre, en gros ou en détail, d'être marchand de denrées coloniales ou épicier; mais cette différence, l'ingénuité de Yette ne parvenait pas à la saisir. Elle n'osa rien objecter.

« Je désapprouve l'intimité de Mlle Yette et d'Héloïse Pichu, dit la directrice avec un imperceptible sourire, et cela pour des raisons où la boutique d'épicerie n'a rien à faire. Héloïse est une bonne fille, mais c'est un esprit

des plus bornés, et vous savez que, pour dresser un jeune cheval, le meilleur moyen est de l'atteler avec un compagnon rompu au harnais. Mlle Yette eût mieux fait de rechercher la société de sa voisine de classe, Jeanne Dupré, dont les succès ne se sont jamais démentis. Nous nous sommes efforcées de les rapprocher, mais inutilement.

— Je ne peux pas souffrir votre Jeanne, interrompit Yette en faisant la moue ; elle n'est pas méchante, elle ne m'a jamais taquinée, mais elle ne parle que de choses que je ne comprends pas, et hier elle a prétendu que les personnes qui, comme moi, refusaient de se servir de leur intelligence étaient bien au-dessous des bêtes.

— C'était un peu vif peut-être, dit Mlle Aubry, mais au fond elle n'avait pas tort. Un animal qui fait usage de tous les dons que Dieu lui a accordés, vaut mieux qu'une petite fille qui refuse d'appliquer son cerveau plus parfait à rien de sérieux. »

Mme Darcey et Mlle Polymnie furent de l'avis de la directrice ; ces dames se mirent à déplorer entre elles la mauvaise volonté de Yette, qui, ennuyée de leurs doléances, bâilla d'abord, puis s'esquiva sans prendre congé de personne. Elle alla chercher Héloïse :

« Écoute, lui dit-elle, on a trompé maman, on lui a dit que j'étais heureuse, quand j'ai au contraire plus de chagrin que le premier jour. Il faut que je lui écrive la vérité. »

Héloïse fit observer à son amie que, ne sachant pas même tracer des bâtons, elle ne parviendrait jamais à s'expliquer plume en main.

« Mais tu écris, toi !

— Très mal ! Mlle Agnès dit toujours qu'elle ne peut pas déchiffrer mes devoirs, que c'est le griffonnage d'un chat.

— Elle les lit pourtant, puisqu'elle trouve bien moyen de corriger les fautes, et maman a beaucoup plus d'esprit que Mlle Agnès ; elle comprendra, je t'en réponds.

— Tu vas donc me dicter ce que tu veux dire?

— Je vais te le dire mot à mot. Va chercher un encrier... non, les surveillantes se méfieraient... Le crayon que tu as dans ta poche sera aussi bien. Voici du papier... Vite!

— Mais comment enverras-tu ta lettre?

— En allant à la chapelle, j'ai vu la boîte aux lettres entre la grande grille et le guichet. Dimanche, je trouverai bien moyen de jeter ma lettre dans cette boîte-là, et le facteur qui l'ouvre tous les jours, à ce que tu m'as dit toi-même, la prendra.

— Ou bien nous serons prises nous-mêmes, et grondées, dit Héloïse en hésitant.

— Comment cela serait-il possible, puisqu'on ne me verra pas? Je suis bien adroite, va! »

Héloïse fit encore quelques objections ; mais Yette la supplia, l'embrassa, si bien qu'elle finit par se laisser fléchir.

Nous ne reproduisons pas la teneur très incohérente de la lettre, qui ne ressemblait à aucune autre, mais où palpitait l'éloquence du désespoir.

« O ma petite Cora, disait à la fin Yette, interpellant sa sœur, tu ne sais pas combien tu es heureuse, ni comme il faut aimer notre maison, papa, maman, tout ce que je n'ai plus! Si je ne les revois pas, je mourrai! Dis-le bien à papa, prie-le de venir me chercher. Maman ne demandera pas mieux, j'en suis sûre, et, quand je serai chez nous, je te raconterai des choses qui te feront dresser les cheveux sur la tête. L'enfer dont parle M. le curé, quand on n'est pas

sage, ne peut être plus terrible qu'une pension, et le diable doit ressembler à Mlle Aubry. »

Héloïse, dont les larmes avaient inondé le papier, comme pour rendre ses pattes de mouches plus illisibles encore, tant qu'avaient duré les touchantes supplications de Yette, partit d'un brusque éclat de rire sur ce trait qui lui représentait le diable en bonnet à rubans.

« Il est impossible, dit-elle que tes parents, quand ils auront lu cela, ne te fassent pas revenir ; les miens m'auraient reprise peut-être, si j'avais su trouver les mots qui te viennent tout naturellement. Mais... »

Sans achever sa phrase, la pauvre Héloïse poussa un gros soupir.

« Sois tranquille, s'écria Yette avec chaleur, quand je serai hors d'ici, je te délivrerai, et, si tu veux, tiens,... je t'emmène à la Martinique.

— Oh non ! je ne demande qu'à rester au faubourg Montmartre, dans notre magasin, répondit la petite épicière. Il y a de si bon sucre candi !

— Oui, dans des caisses, mais le sucre pousse chez nous, riposta la fille du planteur avec orgueil.

Et Mlle Héloïse Pichu joignit les mains, comme si on lui eût parlé d'un pays où le ciel laissait pleuvoir des cailles toutes bardées.

Certes, le complot était ourdi assez savamment d'ailleurs ; mais les conjurés manquaient d'enveloppes, de cire à cacheter, de timbres-poste.

« Maman payera le port, dit Yette, et bien volontiers ! »

Elle plia la missive en quatre, comme elle l'avait vu faire quelquefois, et la ferma par une petite épingle.

Avec quelle impatience elle attendit le dimanche !

C'était le premier secret qu'elle eût jamais eu à garder. Vingt fois dans cet intervalle, qui lui parut long comme un siècle, elle fut prête à dire à tout le monde :

« Vous ne savez pas? j'ai là, dans ma poche, une lettre que personne ne doit voir. »

Elle la cachait la nuit sous son oreiller, tremblant que la surveillante ne vînt à la découvrir, et se tenant éveillée de force le plus longtemps possible, pour mieux garder son trésor.

Le dimanche, lorsque les pensionnaires suivirent sur deux files la galerie extérieure qui conduisait à la chapelle, Yette s'arrangea pour être du côté de la boîte aux lettres, et y laissa tomber son carré de papier avec toute l'adresse et l'agilité de mouvements dont elle s'était vantée à juste titre.

« C'est fait! « souffla-t-elle à l'oreille de sa complice.

Elle faillit sauter de joie en parlant ainsi. Enfin! elle était donc dégagée de ce pesant fardeau du mystère, elle pouvait respirer librement! Le facteur passait toujours à midi. En prenant place au réfectoire, Yette dit précipitamment à Héloïse :

« *Elle* est partie depuis cinq minutes! »

Et son imagination lui montra sa missive fuyant à toute vapeur sur la mer bleue. Il lui semblait que chaque seconde portât plus près de leur destination ses plaintes et ses prières, qui, elle n'en doutait pas, seraient exaucées. Malheureusement les deux complices avaient compté sans une petite formalité. Toutes les lettres jetées à la boîte après avoir passé par les mains de Mlle Aubry, devaient être revêtues du timbre de la pension; cette estampille était une sorte de laissez-passer dont il était expressément recom-

mandé au facteur de tenir compte. En outre, cet employé du service le plus régulier de France trouva je ne sais quelle allure suspecte à un pli griffonné au crayon et fermé par une épingle.

« C'est quelque plaisanterie, » dit-il au concierge en le lui remettant.

Le concierge, fidèle à sa consigne, avertit sans retard l'autorité supérieure, et le résultat de tout ceci fut que ce dimanche même, après vêpres, Mlles de Lorme et Pichu furent sommées de comparaître dans le cabinet de la directrice.

« Elle va nous interroger, dit Yette, prends garde à tes réponses.

— Je ne parlerai pas répondit Héloïse ; mais, crois-moi, on ne trompe pas Mlle Aubry... Tu ferais mieux d'avouer... »

Yette rejeta sa tête en arrière d'un air de défi obstiné.

Il n'y eut pas lieu d'avouer, car on ne les interrogea pas. Mlle Aubry, debout près de la cheminée, tenait à la main la lettre ouverte.

« Mademoiselle, dit-elle à Yette, vous ignoriez peut-être qu'il était défendu d'écrire à mon insu. Vous ne serez donc point punie, à moins que ceci ne soit une punition, » dit-elle en déchirant la feuille qu'elle jeta dans le brasier ardent qui l'eut consumée en un clin d'œil.

Yette s'était élancée pour la ressaisir et ne réussit qu'à se brûler les doigts.

« Vous n'aviez pas le droit de lire une lettre qui n'était pas pour vous, s'écria-t-elle avec audace.

— C'est une indiscrétion répréhensible en général, dit Mlle Aubry sans se départir de son calme irritant ; mais la

règle du pensionnat m'accorde, pour votre sûreté à toutes, ce droit que vous voudriez me contester et qui ne m'a pas conduite, il faut le reconnaître, à des découvertes bien agréables. Votre lettre ne m'a rien appris, mademoiselle de Lorme, sinon que ma maison était un enfer et que j'étais un diable. Vous avez dicté cela, Héloïse l'a écrit, c'est Héloïse qui payera pour vous deux : d'abord, parce que, connaissant bien la règle, elle est plus coupable que vous de l'avoir enfreinte, et ensuite parce qu'ayant du cœur vous souffrirez de la savoir en retenue plus que si l'on vous y mettait vous-même. »

La pauvre Héloïse, qui était restée tout le temps de cette scène les yeux rivés au sol, comme si elle eût souhaité qu'il l'engloutît, poussa un gémissement douloureux. Yette oublia une minute son angoisse profonde, pareille à celle du prisonnier qui voit s'échapper une chance d'évasion, pour ne penser qu'au désastre où elle avait entraîné son amie. La règle! la règle! comme elle la haïssait, cette règle odieuse, inexorable, représentée dans toute sa sécheresse par Mlle Hortense Aubry!

« Héloïse, ajouta froidement cette dernière en congédiant les deux coupables, votre orthographe est encore au-dessous de ce que je supposais. »

CHAPITRE XIII

TENTATIVE D'ÉVASION

« Personne ne sera plus puni pour moi, pensa Yette. J'agirai seule. »

Elle ne confia même pas à Héloïse le nouveau projet qui avait germé dans son active petite cervelle, un projet plus désespéré que le premier, un projet de fuite ; mais, depuis lors et pendant huit jours, elle amassa soigneusement ce qui de ses repas pouvait se conserver, pensait-elle : fruits secs, biscuits, massepains, confitures. Ces menues provisions, serrées à mesure dans son pupitre, devaient lui suffire en voyage, et combien de temps durerait le voyage? Elle n'en était pas bien sûre, car il lui faudrait sans doute en faire une partie à pied. La *da* avait donné plusieurs pièces d'or, dont Yette ignorait la valeur, pour venir de Saint-Nazaire à Paris ; or, elle ne possédait qu'un louis, et c'était à Saint-Nazaire qu'elle voulait retourner.

« Eh bien ! pensa Yette, j'irai par le chemin de fer le plus loin possible, et ensuite je marcherai. Mon paquet ne sera pas lourd, puisque je ne peux emporter de vêtements, sauf ceux que j'ai sur le dos ; il tiendra tout entier dans un mouchoir. Je me renseignerai en route sur les chemins à suivre. Il fera froid la nuit pour dormir en plein air, mais

on me donnera l'hospitalité dans les fermes. Je rencontrerai sans doute aussi des charrettes où l'on m'offrira de monter et qui m'épargneront quelques heures par-ci par-là. Ce n'est pas si loin Saint-Nazaire, nous sommes venues en une journée. — Yette ne calculait pas la vitesse d'un train direct à laquelle ne pouvait se comparer celle de ses jambes. — Et une fois à Saint-Nazaire, reprenait-elle, je demanderai le capitaine du *Cyclone*. Je ne sais pas son nom, mais tout le monde doit connaître un si gros bateau. C'est un bon homme, celui-là! Quand il sera au courant de tout ce que j'ai souffert chez ces vilaines gens, sur le compte desquels on a trompé mes pauvres parents, il m'emmènera de grand cœur à son bord, et, bien entendu, il ne souffrira pas que je paye ma place. Tout cela est très simple. La seule difficulté sera de sortir d'ici. »

Yette employa plusieurs récréations à examiner les murs du jardin, cherchant à y découvrir quelque brèche. Ils étaient d'une solidité désespérante et couronnés, par surcroît de précaution, tantôt de piques de fer, tantôt de tessons de bouteilles. Sur un seul point on avait négligé de les fortifier, sans doute pour épargner un lierre magnifique qui, mêlé à d'autres plantes grimpantes, avait revêtu du plus riche manteau de verdure la maçonnerie ailleurs toute neuve; mais les rameaux du lierre n'étaient pas assez solides pour qu'on pût s'y accrocher en grimpant. Yette étouffa un cri de joie; la Providence lui venait en aide : une échelle, laissée là par le jardinier, qui était en train de raccommoder le treillage, restait appuyée au mur!

« Pourvu qu'elle y soit encore à la récréation du soir! » pensa Yette.

Elle avait choisi la récréation du soir pour l'accomplis-

sement de son équipée, que la nuit, qui commence de bonne heure au mois de décembre, devait favoriser. Tout le temps de la classe, elle guetta de son banc, situé près de la fenêtre, la bienheureuse échelle. Par cette fenêtre, Yette voyait encore autre chose, une chose qui l'inquiétait quelque peu. Dans l'après-midi, une neige épaisse s'était mise à tomber, la première neige de l'année. Yette n'en avait jamais vu, et son attention se partagea entre ce phénomène et l'échelle, de sorte qu'elle put, sans trop mentir, répondre à la sous-maîtresse qui lui demanda ce qu'elle regardait si obstinément au dehors : — « Je regarde tout ce sucre en poudre qui tombe des nuages. »

La gaieté que souleva cette idée naïve fit que Mlle Agnès ne poussa pas plus avant ses investigations. Le mauvais temps devait empêcher que la récréation se passât au jardin ; mais Yette, ayant demandé en grâce qu'on la laissât sortir pour voir de près la neige et y goûter un peu, disait-elle, obtint une permission spéciale dont, sans aucun remords, elle se promit d'abuser. — « Je vous donne cinq minutes, » avait dit Mlle Agnès.

« Dans cinq minutes, pensa Yette, le cœur bondissant d'allégresse, je serai loin !... »

Elle, si frileuse d'ordinaire, ne sentit ni le froid ni l'humidité ; le linceul blanc qui couvrait tout le jardin ne l'effraya pas, il ne lui inspira que le désir frénétique de quitter au plus vite un pays où le ciel vous réservait de si horribles surprises. D'ailleurs, on avait parlé en classe de la manne des Israélites dans le désert, et elle persistait à croire que ces flocons, qui devaient avoir un goût sucré, seraient peut-être pour elle au besoin une ressource alimentaire. Tout d'une haleine, elle courut au vieux lierre. L'échelle

était encore là. Yette fut vite au sommet, en se cramponnant bravement de ses petites mains déjà rouges d'engelures, aux bâtons chargés de neige. Une fois sur la crête, elle regarda devant elle et vit une grande rue déserte bordée de rares réverbères déjà allumés ; cette rue, si laide qu'elle fût, lui représenta tout ce qu'il y a au monde de plus beau : la liberté.

« Je n'ai qu'à tirer l'échelle et à l'appliquer de l'autre côté du mur, » se dit Yette avec intrépidité.

L'entreprise offrait plus de périls qu'elle ne pensait, l'échelle étant longue, assez lourde et l'équilibre difficile à garder. Déjà la voix de Mlle Agnès l'appelait à l'autre bout du jardin. Yette essaya cependant et parvint, en employant toute son adresse et toute sa force, à ébranler l'échelle, à la soulever même ; mais de là, hélas ! à l'attirer jusqu'à elle, il y avait loin ! Ses mains saignantes s'écorchaient aux aspérités du bois. Il lui fallut se débarrasser de son petit paquet. Elle le jeta dans la rue, sans s'apercevoir qu'un chien errant s'en saisissait au moment même, après l'avoir flairé.

« Yette ! » criait aux échos Mlle Agnès.

Au son de cette voix qui se rapprochait peu à peu, la peur la prit et elle donna une violente secousse qui faillit la faire tomber à la renverse. L'instinct de la conservation l'amena naturellement à se retenir des deux mains au lierre ; elle lâcha du même coup l'échelle qui tomba bruyamment à plat dans l'allée du jardin, et sa fidèle Nana, qu'elle n'avait pu se résoudre à laisser derrière elle. Nana alla se briser sur le pavé de la rue. Au moment même, une grosse voix disait dans cette même rue : — « Halte là ! » Yette, se retournant, vit un homme en uniforme et en képi, qui n'avait

rien de commun avec le « gendarme ti bâton » dont on se moquait dans son pays. Il était aussi terrible que le « grosses bottes » en personne.

« Vous l'avez échappé belle, petite vaurienne, reprit le sergent de ville, j'ai cru vous ramasser en pièces comme votre joujou, — il tenait la poupée. Attendez ! attendez ! »

En même temps il tournait l'angle de la rue pour sonner sans doute à la porte du pensionnat.

« Je suis perdue, pensa Yette ; si je sautais ?... »

Mais considérant l'espace, elle sentit sa tête tourner comme les ailes d'un moulin et dut fermer les yeux. D'ailleurs, Mlle Agnès était arrivée au bas du mur.

« Est-ce possible? criait-elle, malheureuse enfant ! Descendez vite ! Vous allez vous tuer ! Au secours ! Au secours ! »

On accourut. Le sergent de ville avait de son côté donné l'alarme. L'échelle fut de nouveau dressée contre la muraille, et, bien que Yette essayât d'abord de courir sur la crête étroite avec une agilité qui fit jeter les hauts cris à la nerveuse Mlle Agnès, puis de griffer et de mordre comme un chat-tigre aux abois, on réussit à s'emparer d'elle. Au milieu d'un groupe imposant qui la gardait à vue, elle fut conduite droit au cabinet de Mlle Aubry. Celle-ci, avertie déjà du délit, se tenait assise sur son fauteuil avec la majesté d'un juge. Du geste elle congédia tout le monde, puis elle regarda la coupable d'une façon que celle-ci ne s'expliqua pas bien, en pinçant les lèvres. On eût dit qu'elle réprimait une violente envie de rire.

« Ainsi, dit-elle, vous vous êtes trouvée prise sur la crête d'un mur, entre le règlement et la loi ? Vous voyez, Mademoiselle, que ces deux excellentes choses ont tou-

jours le dernier mot. J'espère que vous voici guérie du goût des escalades. »

Yette fixa sur elle un œil étincelant, désespéré.

« J'essayerai d'un autre moyen, car je ne veux pas rester chez vous.

— Vous vous y trouvez donc bien mal?

— Oh!... fit Yette avec un accent où la fureur se mêlait à l'angoisse.

— Eh bien, mon enfant, il faut vous en aller. »

Yette tressaillit. Ses pleurs prêts à couler se séchèrent. Ce monstre se moquait-il d'elle?

« Mais vous en aller au grand jour, par la grande porte, non pas par-dessus les murs, la nuit, comme un malfaiteur. Songez donc que, si vous aviez réussi dans votre essai d'évasion, le sergent de ville vous aurait arrêtée un peu plus loin et conduite au poste, en prison, jusqu'à ce qu'on vînt vous réclamer! Quelle humiliation pour vous et pour vos parents! »

Yette, bien qu'elle ne comprît pas toute l'étendue de cette disgrâce, rougit et courba la tête.

« Et à quoi bon vous y exposer? poursuivit Mlle Aubry. Vous n'avez qu'à écrire franchement à Mme votre mère que vous désirez retourner auprès d'elle.

— Vous brûlez mes lettres! interrompit Yette farouche.

— La lettre d'Héloïse, voulez-vous dire? C'est tout différent. Je vous affirme, Mademoiselle, que non seulement je laisserai passer la première lettre que vous écrirez à vos parents, — écoutez bien, — que vous leur écrirez vous-même, mais encore que j'y joindrai un mot de ma main pour appuyer votre prière et les décider à vous reprendre, si vous me le demandez... répéta-t-elle avec un

demi-sourire, mais je crois que vous ne me le demanderez pas.

— Ah! s'écria Yette, je vous le demanderai cent fois plutôt qu'une. Vous me jurez que vous ferez cela?

— Je ne jure pas, je promets. Vous pouvez croire à ma parole. Vous ai-je jamais trompée, moi?

— C'est vrai, dit Yette en réfléchissant, vous m'avez toujours avertie de ce que je trouverais ici d'ennuyeux et de désagréable. Je vous crois. Mais, reprit-elle en fondant en larmes, à quoi bon? Je ne sais pas écrire.

— Apprenez.

— Ce sera long?...

— Trois ou quatre mois avec de la bonne volonté. »

Yette parut mesurer ce laps de temps interminable.

« J'essayerai, dit-elle avec un soupir.

— Bien! Et moi je vous promets une chose en retour : vos parents ne sauront rien de votre escapade, ni M. Darcey non plus.

— Que m'importe M. Darcey?

— Seriez-vous ingrate, petite Yette? dit Mlle Aubry en lui relevant le menton pour la regarder droit dans les yeux.

— Ingrate?... Il ne m'a jamais fait de bien!

— Il vient lui-même chaque jour, depuis que vous êtes entrée au pensionnat, s'informer de vos nouvelles, comme il le ferait pour sa propre fille, et c'est un homme très occupé, cela doit le déranger beaucoup... Il me prie de vous donner tout ce qui peut vous faire plaisir. Si je m'y refuse, c'est que vous avez mérité jusqu'à présent d'être punie plutôt que récompensée. Cependant je ne vous punirai pas aujourd'hui, dit Mlle Aubry en terminant; libre



L'ÉCHELLE ÉTAIT ENCORE LA.

à vous d'être ingrate envers moi, comme vous l'êtes envers le meilleur des amis de votre père. »

Yette ne comprit pas bien pourquoi elle se sentait en ce moment honteuse d'elle-même.

CHAPITRE XIV.

YETTE SOUS LE JOUG.

Voici ce que Yette écrivit à sa mère trois mois après, avec beaucoup de fautes sans doute, mais il était déjà beau qu'elle eût appris si vite à former lisiblement les caractères.

« Ma chère, chère, chère maman, si j'avais pu vous envoyer ma première lettre quand je le voulais, je vous aurais dit des choses qui vous auraient fait de la peine ; d'abord que j'étais la plus à plaindre de toutes les petites filles et ensuite que je vous suppliais de me reprendre avec vous ; mais il faut beaucoup de temps pour apprendre à écrire, et pendant ce temps-là, j'ai réfléchi, je suis devenue plus raisonnable. Depuis que je sais quelque chose, je comprends que je suis encore bien ignorante et qu'il faut que je ne le sois plus avant de sortir d'ici. Cela ne m'ennuie pas trop d'apprendre, seulement je veux me dépêcher d'en finir pour retourner plus vite auprès de vous. Je demande donc à ma chère maman de permettre que je passe mes vacances à la pension pour y travailler, au lieu de sortir avec Mme Darcey qui veut m'emmener à la campagne. Je n'aime toujours pas beaucoup Mme Darcey, quoiqu'elle m'apporte des gâteaux et du chocolat toutes les se-

maines, et je m'ennuie chez elle parce qu'on n'y peut pas jouer. Polymnie est trop grande et a de trop belles robes; et puis, cela me fait pleurer malgré moi de la voir embrasser sa maman. Je pense tout de suite à vous, quoique Mme Darcey soit bien moins jolie et bien moins bonne, mais enfin c'est toujours une maman, et j'ai compté qu'il y avait deux cent soixante-neuf jours que je ne pouvais plus embrasserla mienne! Mais la grande raison qui me fait tenir à passer mes vacances en pension, c'est que je pourrai avancer d'une classe pendant ce temps-là, de sorte que cela sera autant de gagné pour retourner au Macouba. Si je dois rester ici cinq ans, comme l'a dit Mlle Aubry, je peux gagner une année en supprimant les vacances. Je sais assez compter déjà pour calculer cela. Ne craignez pas que je me fatigue à trop travailler; je me porte très bien, je mange même beaucoup plus qu'à la maison, et je ne sais pas si c'est parce que j'ai faim ou que je m'habitue à la cuisine, mais les ragoûts ne me paraissent plus tout à fait aussi mauvais. Figurez-vous cependant qu'on ne met pas de sucre dans la soupe au lait et que nous n'avons de dessert qu'une fois par jour. Quel dessert encore! des amandes dures comme du bois, des petites figues sèches et du fromage sec aussi,... mais je m'y suis faite. J'ai beaucoup d'amies très gentilles que je détestais d'abord, je ne sais plus trop pourquoi. Et puis voilà qu'il fait presque beau après un hiver si long et si triste! Le ciel n'est pas bleu comme chez nous, mais il est clair, et les petites feuilles sortent de ces affreuses branches noires que j'avais crues mortes à tout jamais. C'est très amusant, et vous ne pouvez vous en faire une idée, vous qui n'avez jamais vu les arbres perdre toutes



« MA CHÈRE, CHÈRE, CHÈRE MAMAN. »

leurs feuilles. Quand vous viendrez, venez au printemps pour voir cela ; ne venez pas l'hiver, on s'enrhume, et c'est à peine si l'on voit clair à quatre heures de l'après-midi. Mlle Aubry a une petite perruche qui a manqué mourir de froid et d'ennui. J'étais un peu comme la perruche, mais je me roulais au coin du poêle dans un man-

teau, je fermais les yeux et je revoyais le Macouba, avec tout son soleil, et Cora et papa, et ma bonne *da*, et Tom et Loulou et Mesdélices, et ma chatte et toutes mes bêtes, toutes mes fleurs, mais d'abord vous, ma maman chérie, toujours vous. Je vous embrasse,

« Je vous embrasse. »

Yette avait griffonné « je vous embrasse » plus de vingt fois, et l'encre était délayée à la fin comme s'il avait plu très fort sur toute cette page.

Mlle Aubry écrivit au-dessous, de sa belle écriture ferme :

« Je suis aise de pouvoir dire à Mme de Lorme que Mlle Yette fait sous tous les rapports de rapides progrès; jamais encore jusqu'ici je n'avais eu l'exemple d'un enfant de cet âge qui travaillât avec autant d'énergie à se corriger de ses défauts et à réparer le temps perdu. »

Plus tard, Yette fut heureuse d'avoir mérité cette bonne note, qui porta une dernière joie bien vive et bien profonde à sa mère déjà terrassée par une cruelle maladie dont elle ne devait pas se relever ! M. de Lorme écrivit à ce sujet des lettres qui inquiétèrent les Darcey, mais où Yette ne voulut voir qu'une chose : que la santé de sa mère nécessitait le climat de France, et que, pour consulter de grands médecins, elle viendrait à Paris aussitôt qu'il lui serait possible de supporter le voyage.

« Maman, ma chère maman à Paris ! criait Yette en frappant dans ses mains. Oh ! je suis trop heureuse. »

Et elle se promit de savoir par cœur une sonate pour ce moment-là.

CHAPITRE XV

LES VRAIS CHAGRINS

Malgré son courage, Yette trouva fort dur, le moment venu, de rester prisonnière au pensionnat, après la solennité de la distribution des prix. Quand toutes ses compagnes se furent envolées, joyeuses, avec leurs familles respectives, et qu'elle se vit seule dans la grande classe vide, entre Mlle Aubry et Mlle Agnès, qui, elle non plus, ne prenait pas de vacances, elle éprouva une détresse presque égale à celle qu'elle avait ressentie en quittant sa chère Martinique, et la nuit, seule encore dans le dortoir désert et silencieux, elle pleura très amèrement. Il n'eût tenu qu'à elle de revenir sur sa résolution et d'accepter l'hospitalité que lui offrait toujours, avec mille instances nouvelles, la famille Darcey; mais, le désir d'abréger son exil par un vigoureux effort et aussi, convenons-en, la crainte de paraître reculer la soutenant, elle resta.

« Eh bien, dit M. Darcey à sa femme, cette petite aura du caractère. J'aurais voulu un garçon qui lui ressemblât.

— Garçon, elle serait peut-être supportable, répondit Mme Darcey, mais jeune fille, elle laisse beaucoup à désirer. Toute cette vaillance n'est que de l'entêtement, ne vous y trompez pas. »

Sans doute M. Darcey, tout positif qu'il fût, pénétrait

mieux que sa femme dans l'âme de Yette ; son estime, qui ne fit que croître depuis, data du jour où il la vit se rasseoir volontairement à son pupitre en dévorant ses larmes, tandis que toutes les autres pensionnaires, ivres de liberté, couraient à leurs plaisirs, et que lui-même, tenant la porte ouverte, répétait comme un tentateur :

« Il est temps encore, Éliette. Que préférez-vous ? La campagne, les bains de mer ? Nous vous emmènerons où vous voudrez... »

Le temps qu'on emploie bien ne paraît jamais long. Yette, quelle que fût la monotonie de ses journées, fut tout étonnée de découvrir un matin que le premier mois des laborieuses vacances qu'elle avait choisies était passé. Il est vrai que Mlle Aubry l'emmenait parfois en promenade soit au Bois de Boulogne, soit aux environs de Paris, et qu'elle s'était sincèrement attachée à Mlle Agnès, depuis qu'elle savait que la sous-maîtresse ne sortait pas parce qu'elle n'avait plus de mère.

« Oh ! mon Dieu ! lui disait-elle, moi qui suis si triste d'être éloignée de la mienne pour un peu de temps, qu'est-ce que je deviendrais si je ne devais jamais la revoir ?... »

Hélas ! la pauvre Yette devait être bientôt frappée, elle aussi, par ce malheur, qui la pénétrait de compassion ! Un jour que, dans le salon de musique, elle répétait la fameuse sonate en accrochant toujours les mêmes notes et en se demandant avec inquiétude si elle parviendrait à la bien jouer pour l'arrivée de sa maman, Mlle Aubry entra, une lettre à la main. La directrice était encore plus pâle que de coutume, et ses yeux paraissaient cerclés de rouge.

« Yette, commença-t-elle, — c'était la première fois qu'elle lui donnait ce nom familier, ayant l'habitude d'in-

terpeller cérémonieusement ses élèves par leur nom de famille, — Yette, je viens de recevoir une lettre qui vous concerne... Vous reverrez très prochainement, je pense...

— Maman ! s'écria Yette en se levant frémissante. Maman est en route pour venir ici. Dites-le-moi bien vite ? Quand arrive-t-elle ? Quel jour ?

— Monsieur votre père n'indique pas précisément le paquebot qu'il doit prendre, lui et votre sœur Cora ; mais il dit que son départ pour la France aura lieu prochainement, très prochainement.

— Ils viennent tous les trois ! s'écria Yette en sautant à travers la chambre.

— Tous les deux. J'ai dit votre papa et votre sœur, expliqua Mlle Aubry en s'efforçant d'attirer Yette sur ses genoux, comme elle l'avait fait le jour de son entrée au pensionnat.

— Mais maman ?... maman ne viendrait pas ?...

— Elle est plus malade... » dit d'une voix émue Mlle Aubry, montrant à Yette la lettre qui était bordée de noir.

Mais la pauvre Yette ne voulait pas comprendre.

« Alors pourquoi papa la quitte-t-il ? demanda-t-elle en pâlissant.

— C'est votre maman qui vous a tous quittés et qui, maintenant, vous attendra là-haut, » dit Mlle Aubry, montrant le ciel.

Yette jeta un grand cri. Elle ne se rendait pas compte bien nettement encore du sens de ces paroles qui l'avaient frappée au cœur, mais elle sentait que quelque mal affreux, irréparable, venait de l'atteindre, que sa vie ne pouvait plus jamais être ce qu'elle avait été. Un bourdon-

nement sourd emplit ses oreilles, elle eut l'impression confuse qu'on l'emportait, qu'on la déposait sur son lit, puis il lui sembla glisser dans un gouffre plein de visions funèbres qu'elle essayait de fuir sans pouvoir y réussir. Un matin, cependant, elle revint à elle en frissonnant et porta la main à sa tête où elle sentait quelque chose de lourd et de douloureux, une compresse de glace. En même temps elle poussa un soupir déchirant,... elle se souvenait. Pendant cette période de torpeur dont elle avait à peine conscience, son cerveau s'était pénétré de la cruelle vérité. Elle avait compris que sa mère était morte.

La convalescente qui se releva de ce petit lit d'infirmerie était toute différente de la fillette volontaire et indisciplinée que l'on avait connue. On eût dit, si ce mot pouvait s'appliquer à un enfant, que Yette avait vieilli. Sa physionomie était devenue presque grave. Jamais elle ne parlait de sa mère, elle s'était remise à travailler tout de suite, non plus avec une ardeur impatiente comme auparavant, mais avec je ne sais quelle sombre ténacité ; elle ne pleurait devant personne, ce qui faisait dire à Mme Darcey :« Je ne lui crois pas beaucoup de cœur. Elle est froide après tout! »

Mais quelquefois, se jetant au cou de Mlle Agnès, cette autre orpheline, Yette répétait :

« Je comprends maintenant combien j'ai été méchante de vous impatienter et de vous faire de la peine. Vous aviez déjà tant de chagrin! »

On peut croire que la grande piété qui lui vint, tandis qu'elle se préparait avec ferveur à sa première communion lui prêta des forces. Non seulement elle était sûre d'aller rejoindre sa mère un jour, mais encore, dès à présent, il lui

semblait que la chère morte était venue la retrouver et marchait à ses côtés; elle avait la certitude intime que tout ce qu'elle faisait de bien la rapprochait de cette maman adorée. Souvent, la nuit, elle se blottissait par la pensée contre son sein, dont elle croyait sentir la chaleur, et elle mêlait à une prière mille petits noms qu'elle avait eu coutume de lui donner, en promettant d'être sage, de la remplacer de son mieux auprès de son père et de Cora.

Ceux-ci n'arrivaient pas cependant, comme ils l'avaient annoncé, bien que M. de Lorme, dans chacune des lettres qu'il écrivait à sa fille, — des lettres navrées qui prouvaient que ses regrets, loin de se calmer, augmentaient tous les jours, — ne manquât jamais de lui dire : « Je ne peux vivre ici, j'ai pris la Martinique en horreur; rester davantage dans la maison désolée où ta pauvre mère n'est plus, me devient impossible chaque jour davantage. Je maudis tout ce qui me retient loin de toi, mon ange. Toi seule et ta sœur vous m'attachez désormais à ce triste monde. »

« Qu'est-ce qui le retient donc? » demandait Yette chaque fois qu'elle recevait la visite de M. Darcey.

M. Darcey, depuis la mort de Mme de Lorme, venait très régulièrement tous les jours de parloir, s'étant aperçu qu'il réconfortait l'orpheline mieux que personne en lui parlant du père qui lui restait, de l'enfance de ce bon Georges, qui, dès le collège, était toujours prêt à se sacrifier pour les autres et qui aurait besoin désormais de retrouver cette même qualité chez sa fille aînée, le soutien de sa vieillesse. M. Darcey était d'avis que la meilleure manière de consoler les gens était de leur montrer un devoir à remplir. Sa propre expérience lui avait enseigné cela.

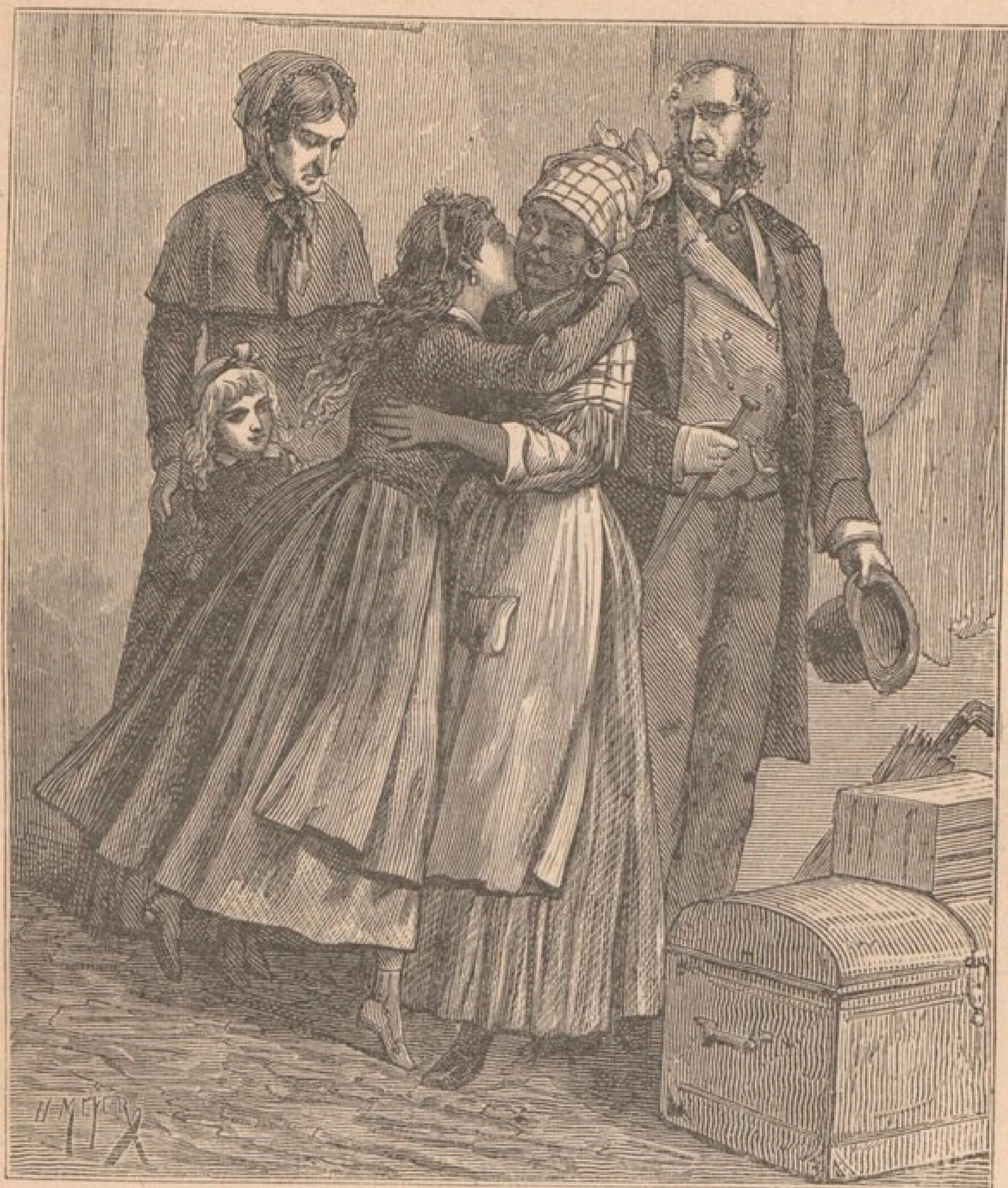
« Qu'est-ce qui le retient donc si longtemps à la Martinique? répétait Yette.

— Des affaires qui doivent passer avant les questions de sentiment, ma petite, répondait M. Darcey du ton sec et cassant qui donnait à sa bonté même une apparence hargneuse. Avant de quitter un pays pour toujours, on doit mettre en ordre les intérêts qu'on y laisse. Votre fortune serait compromise par trop de précipitation. Il faut liquider, et c'est difficile. De Lorme cherche à vendre ses terres, mais il ne trouve pas d'acquéreurs. Le moment est mal choisi; une mauvaise année... les récoltes à demi perdues... disette d'argent, en conséquence. »

Il paraît que plusieurs années successives furent également mauvaises, car, en parlant toujours de venir et en écrivant des lettres de plus en plus découragées, M. de Lorme ne put quitter sa plantation. Yette, cependant, l'attendait sans cesse, et cette attente soutenait ses forces. Elle vivait d'espérance dans l'intervalle des paquebots, persuadée toujours que le plus proche lui apporterait la date exacte de l'embarquement des siens. Son idée fixe était de se perfectionner le plus possible pour ce moment-là ; elle pensait en frissonnant presque de crainte : « Si papa arrive cette semaine, il me trouvera encore bien audessous de ce qu'il croit sans doute que je suis devenue. Dépêchons-nous d'apprendre! Si je pouvais en outre embellir un peu! »

Son miroir lui disait qu'elle ne réussirait pas sous ce rapport. A quatorze ans, Yette croyait être une sorte de laideron, à en juger par ce portrait impitoyablement ressemblant qu'elle avait tracé d'elle-même :

« Visage trop rond.



« Nez retroussé.

« Yeux enfoncés, noirs et durs, sous des sourcils très épais.

« Bouche grande avec de bonnes dents.

« Teint pâle, — mais non, la pâleur est jolie... Comment donc l'appeler?... Mettons verdâtre, bien que ce soit peut-être un peu exagéré.

« Cheveux, oh! par exemple, j'ai les plus longs de toute la pension.

« Taille, cinq pieds! On dit qu'elle sera belle, mais je ne crois pas, étant pour le moment gauche et dégingandée.

« Voilà une gentille personne à présenter au papa qui fait deux mille lieues pour la voir! »

Ce que Yette n'ajoutait pas à ce signalement, parce qu'elle ne pouvait s'en rendre compte, c'est que son sourire était des plus francs et des plus sympathiques, et que ses yeux noirs, qui lui paraissaient durs quand elle se regardait dans la glace pour critiquer son image, pouvaient, selon les circonstances, tantôt pétiller d'esprit, tantôt devenir humides de tendresse ou rayonnants de bonté.

« Je ne serai jamais belle. Il est d'autant plus indispensable que je ne sois ni sotte ni méchante! » concluait Yette avec un soupir.

Et puis, tout à coup, elle riait en songeant que les papas étaient assez indulgents pour trouver leurs petites filles les plus charmantes du monde, fussent-elles laides à faire peur.

« Mademoiselle de Lorme, on vous demande au parloir! » vint lui dire un soir la sous-maîtresse.

Au parloir! Ce n'était ni le jour consacré à la visite des Darcey, ni l'heure de la récréation. Quelque chose d'extraordinaire était arrivé. Sa pensée, prompte comme l'éclair, embrassa ce quelque chose tant désiré, tant attendu. N'était-ce pas la veille que le transatlantique avait dû toucher à Saint-Nazaire? D'un bond elle fut dans le parloir.

Il y avait là, avec Mlle Aubry et M. Darcey, une petite fille en grand deuil et qui paraissait avoir environ neuf ans, une petite fille de la beauté la plus remarquable, d'une beauté telle, que Yette murmura comme si elle se fût parlé

à elle-même : « Oh! mon Dieu! c'est maman, c'est maman! » tout en serrant éperdument dans ses bras celle qui ne pouvait être que sa sœur Cora. Elle baisait surtout les grandes boucles châtaines absolument pareilles à celle que son père lui avait envoyée autrefois dans l'affreuse lettre bordée de noir.

Lorsqu'une sorte d'étourdissement joyeux qui d'abord l'avait aveuglée, lui permit de voir clair autour d'elle, Yette distingua soudain, à quelques pas en arrière, une forme noire coiffée d'un madras, se balançant d'un pied sur l'autre, à la façon des jeunes singes; il ne fut pas besoin de certaine croix d'or suspendue à son cou pour qu'elle la reconnût :

« Mesdélices! — Et elle étreignit avec transport l'ancienne compagne de ses jeux. — Ma vieille Mesdélices! »

Il lui semblait ressaisir avec elle toute l'habitation, tout le Macouba, toute la Martinique; elle aimait aujourd'hui cette petite négresse luisante et lippue, mille fois plus qu'elle n'aurait cru pouvoir l'aimer autrefois, non pas désormais comme un jouet et un souffre-douleur, mais comme une amie, comme le passé perdu, comme le pays natal que cet être exotique représentait pour elle.

« Et... où donc est papa? » demanda tout à coup Yette.

Il se fit un silence, ce même silence lugubre qu'une fois elle n'avait pas voulu comprendre, mais sur le sens duquel elle ne pouvait plus se tromper.

« Laissons ces enfants seules; venez, » dit brusquement M. Darcey, entraînant par le bras Mlle Aubry.

CHAPITRE XVI

LA PETITE MAMAN

La triste explication que Cora donna brièvement à sa sœur fut complétée par les détails qu'ajoutait Mesdélices, témoin oculaire du désastre. Un de ces coups de vent furieux qui se font sentir aux Antilles, vers l'équinoxe d'automne, dans la saison de l'hivernage, à de rares intervalles fort heureusement, avait soufflé sur la Martinique. Le ciel est chargé au sud, bientôt l'horizon s'obscurcit, les gros nuages couleur de plomb se fondent en une masse informe, la nuit remplace le jour. Pendant tout le temps nécessaire à l'accomplissement de ces phénomènes, le vent ne s'est pas fait sentir ; deux ou trois rafales seulement ont troublé le calme de l'atmosphère ; elles se sont abattues sur le pays avec un sifflement strident, arrachant les feuilles, faisant battre les portes et les fenêtres. Après leur rapide passage, le calme s'est de nouveau rétabli ; mais bientôt ce sont des torrents de pluie. Tout à coup le vent recommence, d'une façon continue cette fois ; il grossit de minute en minute, passe du sud à l'est, puis au nord, puis à l'ouest, fait enfin tout le tour du compas. Les arbres, qui avaient déjà perdu leurs branches principales, sont maintenant déracinés violemment. La mer se gonfle à des hauteurs effrayan-

tes ; plus d'un navire est englouti ! La maison perd-elle une tuile, le vent s'engouffre par l'ouverture et, ne trouvant pas d'issue, fait sauter toute la toiture. Quand une porte est enfoncée, vite il faut boucher ce passage, et, si l'on n'y parvient pas, on s'empresse de tout ouvrir, d'abattre même les cloisons qui pourraient ralentir la sortie du courant d'air ; on préserve ainsi un bâtiment de la destruction totale, autrement il éclaterait comme une bombe. Toutes les cases couvertes en paille qui ne se trouvent pas dans un pli de terrain sont balayées.

M. de Lorme, résolu à préserver, sinon sa rēcolte, au moins les bâtiments, n'avait cessé d'être au plus fort du danger, donnant des ordres, soutenant le courage des travailleurs qui disputaient les toitures à l'ouragan. La sucrerie avait fini, en dépit d'efforts désespérés, par se trouver découverte, et une des tuiles en volant avait atteint le malheureux propriétaire à la tempe. Il était tombé comme foudroyé ; les nègres n'avaient rapporté à la maison que son cadavre.

« Quand j'ai vu que je n'avais plus de père, racontait la pauvre Cora, j'ai appelé ma sœur de toutes mes forces, j'ai crié que je voulais aller te rejoindre, et que c'était la volonté de papa. On ne savait que faire de moi ; il paraît que nous sommes ruinées, fit la petite Cora en haussant les épaules avec insouciance. Une dame de Saint-Pierre devait partir pour France, elle m'a prise avec elle.

— Et moé lé allé rété épi mamselle, interrompit Mesdélices.

— La *da* était trop vieille pour repartir, reprit Cora, elle est avec sa fille mariée. Mesdélices a dit que j'avais besoin de quelqu'un pour me servir ; figure-toi qu'elle est de-

venue très adroite ; elle me coiffe et elle coud aussi bien que notre *da.* »

Yette ne répondait rien, elle pleurait silencieusement. Sa petite sœur, voyant cela, cacha son visage sur son épaule et se mit à pleurer avec elle. Mesdélices réglait sa douleur sur celle de ses maîtresses. Les trois enfants restèrent ainsi dans le grand parloir froid et nu, envahi de plus en plus par le crépuscule d'automne, jusqu'à ce que Yette, embrassant sa sœur, lui dit avec résolution : « Je te reste, moi! » Et la petite fille, rassurée par cet accent tendre et sérieux qui lui rappelait une voix chérie, désormais éteinte dans le tombeau, se pressa plus étroitement contre elle comme elle l'eût fait contre sa mère.

C'était trop vrai ; les pauvres enfants se trouvaient désormais sans ressources. En dépit d'efforts énergiques, leur père n'avait pas réussi à couvrir les emprunts forcés qu'autrefois nous l'avons entendu avouer au vieux curé du Macouba. C'est parce qu'on savait sa propriété grevée de dettes que personne n'avait voulu l'acheter, quand il avait souhaité de s'en défaire. Là-dessus le coup de vent était venu détruire la sucrerie, le revenu avait été insuffisant pour payer les intérêts aux créanciers, et l'un d'eux avait poursuivi la vente de la propriété. Rien de plus fréquent aux colonies, où les cyclones, les tremblements de terre et autres révolutions de la nature déjouent souvent tous les calculs de la prudence et du labeur humain. M. Darcey n'ignorait aucun détail de cette histoire, mais il ne jugea pas nécessaire d'en parler à ses pupilles. S'étant concerté avec sa femme, qui, si elle avait peu d'esprit et de bon sens, ne manquait pas du moins de générosité dans les grandes circonstances, il annonça brièvement à Mlle Aubry

que désormais il prenait la charge des deux orphelines.

« C'est un devoir que j'aurais réclamé si vous ne m'eussiez devancée, répondit cette dernière avec une égale simplicité ; mais mon tour viendra de les obliger. J'espère que vous me les laisserez jusqu'à la fin de leurs études.

— Cela va sans dire. Où seraient-elles mieux qu'auprès de vous? »

Instinctivement, et bien qu'elle ne pût deviner l'étendue de leurs bontés à son égard, Yette, dès ce moment, alla plus volontiers chez les Darcey. Elle leur était surtout reconnaissante d'aimer Cora. Yette était devenue du jour au lendemain une mère, uniquement préoccupée du bien de son enfant à qui elle sacrifiait tous ses propres goûts. Sur cette enfant son cœur chaleureux concentra toute l'affection qu'il avait longtemps partagée entre trois personnes; elle se défendit cependant de la gâter, toute fière qu'elle fût de sa gentillesse, car elle se rappelait combien un excès d'indulgence lui avait été funeste à elle-même ; elle l'éleva doucement et tendrement, la faisant travailler dans l'intervalle des classes et la protégeant aux heures de récréation. Du reste, personne n'eut jamais l'idée d'infliger à la sœur cadette les mauvais traitements dont avait souffert la sœur aînée ; la situation des deux orphelines inspirait trop de pitié aux plus méchantes, et puis la jolie figure de Cora lui avait valu de devenir en peu de temps la favorite de la pension. Yette était obligée de veiller plutôt à ce qu'on ne la flattât pas trop. Mais si, contre tout précédent, cette *nouvelle* était entourée de soins et de complaisances, c'était à sa grande sœur qu'elle le devait, bien plus qu'à son propre mérite. Yette s'était fait peu à peu une place à part au milieu de ses compagnes, aux-

quelles on la citait comme un modèle. Les malheurs qui étaient venus la frapper coup sur coup avaient impressionné toutes ces jeunes imaginations, tandis que le courage avec lequel elle les supportait devait nécessairement inspirer aux plus légères une sorte de respect. Mlles Raymond et de Clairfeu elles-mêmes subissaient cet ascendant, elles qui n'avaient fait aucun cas jusque-là de tout ce qui n'était pas la richesse ou la naissance. Or, on savait que le meilleur moyen d'être agréable à Yette était d'aimer sa petite sœur.

« Pourquoi donc disais-tu qu'on s'ennuyait en pension? demandait cette dernière ; moi je trouve qu'on n'y est pas mal.

— C'est que tu es plus sage que je ne l'étais à ton âge, répondait Yette, sans songer que le régime dont elle avait pu se plaindre était adouci pour Cora, grâce à elle.

Le dimanche, une voiture venait régulièrement chercher les jeunes filles pour les conduire chez leur tuteur, où Yette, à sa grande joie, retrouvait Mesdélices, qui avait dû consentir, non sans difficulté, à entrer au service de Mlle Polymnie Darcey, en attendant que ses maîtresses sortissent de pension. Les deux amies, tout en riant et tout en pleurant, parlaient du bon vieux temps qui ne devait plus renaître. Mesdélices racontait comment Tom était devenu valet de chambre dans la ville de Saint-Pierre; il portait désormais des souliers tous les jours, selon le rêve de son enfance, même des chemises roses! il graissait sa laine à outrance pour en faire des cheveux, et sentait la fleur d'orange! Il fallait le voir danser la bamboula. Quelles grimaces! quelles manières! Malgré ses prétentions c'était un bon garçon, et il parlait toujours de mamselle Yette.

« Et Loulou? demandait Yette.

— Loulou, reprenait Mesdélices dans son jargon, n'avait jamais pu rien faire qu'aider à la cuisine, où sa gourmandise la rendait importune plutôt qu'utile. Les petits manicous capturés par mamselle Yette n'avaient pas voulu s'habituer à la caloge. Le crabier n'existait plus depuis longtemps. La pauvre chatte blanche était morte d'une piqûre de serpent. Elle avait toujours eu la rage d'attraper de petits serpents et le tort de les apporter dans la maison. Souvent elle avait été piquée et s'était guérie rien qu'en se léchant, mais malheureusement ce remède n'avait pas toujours été aussi puissant que le venin. L'autre chatte, la noire, Zizi, était restée aux soins de la *da* qui, n'ayant plus de poupon à bercer, l'endormait le soir sur ses genoux au son de la vieille chanson que réclamait autrefois sa petite maîtresse :

Do do ti hitch à da li,
Do do ti hitch à da li,
Si ti hitch là pas li dômi,
Gros chatt là qu'allé mangé li;

autrement dit :

Do do petit enfant à sa *da*,
Si le petit ne veut pas dormir,
Le gros chat, qui est là, va le manger,

menace qui ne devait pas beaucoup effrayer dame Zizi, les chats, pas plus que les loups, ne se mangeant entre eux.

Jamais Yette n'en avait fini avec ses questions, ses larmes et ses rires.

Il arriva qu'un dimanche, M. Darcey interrompit l'entretien en appelant sa pupille.

« Venez, dit-il, nous avons à causer de choses graves. »

Yette rougit légèrement, puis elle alla dans le grand salon s'asseoir à côté de Mme Darcey, attendant ce qu'on avait à lui dire.

« Éliette, reprit son tuteur, je me suis informé auprès de Mlle Aubry ; vous arrivez à la fin de vos classes, et vous êtes en mesure de passer sans trop de peine le premier examen de la Sorbonne. Je vous engage à essayer.

— J'ai déjà dit à Mlle Aubry que je comptais m'y présenter, Monsieur.

— C'est un bon complément d'éducation, fit observer M. Darcey.

— Et pour moi, reprit tranquillement la jeune fille, ce sera en outre une ressource. »

Mme Darcey et son mari échangèrent un regard étonné qui voulait dire :

« Soupçonnerait-elle déjà?... »

« Je sais que nous sommes pauvres, poursuivit Yette ; mais, Monsieur, il y a longtemps que je désire savoir, sans oser vous le demander, jusqu'à quel point nous le sommes. Les personnes riches appellent souvent pauvres ceux qui ont moins d'argent qu'elles. Est-ce ainsi que nous sommes pauvres? ou bien ne dois-je en réalité compter que sur moi-même?

— L'affection que nous vous avons toujours témoignée aurait dû vous faire comprendre que vous pouviez compter sur nous, dit assez aigrement Mme Darcey.

— Éliette n'est pas ingrate, j'en réponds, interrompit son mari, et elle a une façon d'aborder franchement les

questions qui me plaît. Elle sait qu'elle trouvera toujours ici des amis dévoués, mais, sans douter d'eux le moins du monde, elle prétend n'être à la charge de personne. Est-ce cela, mon enfant?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, vous touchez justement à un sujet que je comptais tôt ou tard aborder avec vous. Ma chère Éliette, vous n'êtes plus une enfant; il y a en vous, je crois, l'étoffe d'une femme très raisonnable et très vaillante. Je peux donc vous le dire, votre père, qui passait pour riche la veille de sa mort...

— Était en réalité ruiné, interrompit Yette.

— Vous saviez cela?

— Je l'ai su tout de suite par un mot de ma sœur qui depuis a oublié, pauvre petite, ce mot qu'elle avait prononcé au hasard sans le comprendre. Est-ce une ruine complète, absolue?...

— A peu près. Il s'est ruiné en voulant augmenter la fortune de ses enfants. S'il avait vécu, vous eussiez été riches tôt ou tard, en dépit des événements qui paralysaient ses entreprises.

— Oh! s'écria-t-elle, j'étais sûre qu'il ne pouvait y avoir de sa faute, pauvre père! Mais s'il n'a rien laissé, comment donc est payée notre pension? »

Avant d'avoir achevé cette phrase, d'une voix tremblante, Yette avait deviné d'elle-même, car, saisissant la main de M. Darcey, elle y déposa un baiser.

« Et vous ne me laissiez pas vous remercier, mon bon tuteur, c'est mal! »

Dans son effusion, elle se jeta au cou de Mme Darcey, qui, toute honteuse de l'avoir mal jugée, la serra sur son cœur.

« Ne vous tourmentez pas, dit M. Darcey, cherchant, par délicatesse, à diminuer l'importance du service rendu, j'ai reçu à deux ou trois reprises quelques bribes...

— Cette année encore? demanda Yette, son œil clair fixé sur lui.

— Non... cette année, je n'ai rien reçu.

— Il faut donc que je me hâte, dit-elle en se levant avec énergie comme si elle eût voulu courir droit à un but déterminé, il faut que je me mette en mesure de gagner ma vie, notre vie à toutes deux.

— Yette! s'écria Mme Darcey avec un élan de bonté mal entendue, ne parlez pas ainsi. Une jeune fille de votre rang ne gagne pas sa vie comme un manœuvre, mais elle trouve des points d'appui honorables, des protections...

— Éliette ne fait fi ni de notre appui ni de notre protection, dit M. Darcey, d'une voix où frémissait un peu d'émotion contenue.

— Moi! interrompit Yette. Oh! Monsieur, je suis si heureuse au contraire de les avoir trouvés chez celui que mon père appelait son ami! J'accepte si volontiers au nom de mon père tout ce que vous ferez encore pour un temps... mais un temps le plus court possible... Vous me comprenez, Monsieur...

— Oui, oui, vous gagnerez votre vie, n'en déplaise à ma femme, non pas comme un manœuvre, mais comme un homme, ni plus ni moins, et sans déroger pour cela. Votre père eût été fier de vous. Il est beau d'accepter ainsi l'adversité.

— Oh! s'écria Yette, je n'ai aucun mérite. Vous ne savez pas quelle joie ce sera pour moi que de travailler pour ma petite sœur. »

Yette était vraiment belle en parlant ainsi, plus belle que Mlle Polymnie avec son teint de poupée anglaise, plus belle que Cora avec son profil de camée ; sa vaillante petite âme se montrait à toutes les fenêtres de son visage épanoui, rayonnante dans ses yeux, palpitante sur ses lèvres, visible à fleur de peau.

« Laissez-moi vous embrasser, ma brave enfant, dit M. Darcey, dont l'œil, bleu d'acier, était devenu tout humide derrière le verre de ses lunettes.

— On dirait vraiment qu'elle est contente de n'avoir pas le sou ! murmura tout bas Mme Darcey. C'est une fille bien originale ! Mais elle a du cœur... elle en a ! »

Quelques jours après, dans la même semaine, Yette arriva chez son tuteur plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été ; elle bondissait au lieu de marcher : Mlle Polymnie en fit la réflexion à demi moqueuse.

« Eh bien, dit Yette, tout est arrangé, mieux encore que je ne l'espérais, et j'ai obtenu de Mlle Aubry de venir vous parler sans attendre dimanche prochain, car il ne faut pas que Cora soit mise au courant... Cela pourrait la troubler, la tourmenter, elle est trop jeune et trop impressionnable... Le croiriez-vous ? Je vais dès à présent gagner le prix de sa pension moi-même !... »

Elle promena sur les trois visages qui l'écoutaient, graves, anxieux ou étonnés, un regard ravi.

« Je suis si contente ! Il me semble avoir grandi d'une coudée depuis hier. Mais je ne vous raconte pas ce qui s'est passé ! J'ai parlé à cœur ouvert à Mlle Aubry, je ne lui ai rien caché de notre situation ni de mon désir de me rendre utile. Alors elle m'a dit : « Avant tout, il vous faut vos diplômes ; nous verrons ensuite. »

« Mais, Mademoiselle, cela prendra au moins trois ans! »

« Trois ans!... Je calculais en moi-même les dépenses qu'eussent entraînées pour vous, monsieur Darcey, ces trois années de pension! Mlle Aubry a compris :

« Dès à présent, m'a-t-elle dit, je pourrais vous charger d'une petite classe, la classe de couture. Vous vous entendez à tous les ouvrages d'aiguille, et je suis sûre que, si une heure par jour était consacrée à ce genre de travail, bon nombre de ces demoiselles voudraient être de vos élèves. Et puis, tout en étudiant pour votre compte, vous donneriez encore quelques répétitions; vous avez fait faire de grands progrès à Cora. Pourquoi n'auriez-vous pas le même zèle et la même patience avec d'autres? J'en parlerai aux parents. »

« Et elle en a parlé, et je commence dès demain ma classe! Toutes ces demoiselles veulent en être. Comme j'ai bien fait d'apprendre, pour m'amuser, le filet, le crochet, la tapisserie, les broderies sur toile et sur étoffes! Quant aux répétitions, j'en ai déjà aussi! Mme Pichu, la mère de cette bonne Héloïse, est venue me demander de faire travailler sa fille, sous prétexte que seule j'obtiens quelque chose d'elle. Figurez-vous que cette excellente femme avait apporté pour Cora une boîte de chocolat énorme! — Mais, Madame, lui ai-je répondu, à quoi bon parler de cela? Nous ferons toujours nos devoirs ensemble comme par le passé. — Mlle Aubry m'a interrompue : « Non, non, vous n'avez plus le droit de prodiguer ainsi votre temps, il faut en devenir avare.

« Mademoiselle a raison, a dit Mme Pichu, si nous donnions nos marchandises au lieu de les vendre, nous ne pourrions pas les payer à ceux qui nous les fournissent.

Il faut penser à ce qu'on doit avant de se permettre le grand plaisir de donner.

« C'est une digne personne que cette Mme Pichu, malgré son extérieur commun. On a tort décidément de juger les gens sur la mine! J'ai cru Mlle Aubry si méchante autrefois, et elle est la bonté même! Tout le monde est bon, je crois, si l'on sait seulement regarder sous l'écorce.

— Mais, Yette, dit Mlle Polymnie qui avait écouté d'un air piteux, avec tout cela vous n'aurez plus un instant de récréation?...

— Est-ce qu'une grande fille comme moi en a besoin? Oh! je devrai renoncer aussi aux arts d'agrément qui coûtent trop cher. Ce n'est pas un grand sacrifice, car je n'y mordais pas...

— Mais, Yette, reprit Polymnie, sur le visage de laquelle se combattaient la stupeur et je ne sais quelle perplexité, comme si pour la première fois elle eût entrevu des choses dont elle ne s'était jamais doutée, mais, Yette, vous allez être l'esclave de toutes ces petites filles...

— Leur maîtresse, voulez-vous dire? répliqua Yette en secouant la tête d'un geste fier et mutin. Soyez tranquille, je saurai me faire respecter. »

Mme Darcey semblait chercher en elle-même quelque moyen de seconder ou de récompenser cette enfant, qu'elle se surprenait à considérer comme une héroïne.

« Polymnie? dit-elle.

— J'y pensais, maman, repartit vivement Polymnie. Ma chère Yette, — et elle se rapprocha de son amie avec un peu d'embarras, — puisque vous prenez si bien votre parti d'une besogne ennuyeuse, n'accueilleriez-vous pas une élève de plus? Je serai assurément la plus maladroite

de toutes et la plus ignorante, mais je m'appliquerai et vous me rendrez grand service. Vraiment, il est honteux à mon âge de ne pas savoir faire un point... »

Mlle Polymnie avait toujours professé pour l'aiguille un mépris indicible. C'était, prétendait-elle, l'affaire des femmes de chambre. Elle faisait donc en ce moment un effort méritoire. Son orgueil pliait en même temps que s'éveillait chez elle un sentiment plus noble que la simple pitié. Yette se mit à sourire :

« Je ne suis pas votre dupe, méchante ; mais je veux bien faire semblant de vous croire et vous permettre de nous obliger. »

Elle embrassa coup sur coup Polymnie, tandis que M. Darcey répétait à sa fille :

« Je suis content de toi, ma chérie, très content...

— C'est la première fois que vous me dites cela, papa ! s'écria Mlle Polymnie, d'un ton où le reproche se mêlait à la joie, et je le dois à Yette.

— Nous lui devons, je crois, beaucoup, » dit soudain Mme Darcey en passant une main un peu tremblante sur les tresses brunes de la jeune fille.

Elle lui devait pour sa part d'avoir appris ce que c'est qu'un devoir rigoureux simplement et gaiement accompli ; elle lui devait la première réflexion sérieuse qui fût entrée dans son esprit léger. Il y a des circonstances, l'Évangile nous l'apprend, où les grandes personnes peuvent aller avec fruit à l'école même des enfants. L'enseignement que Yette répandait sans le savoir, par son seul exemple, dans cette maison, ne fut point perdu.

Quand elle rentra au pensionnat, M. Mayer donnait la leçon de musique.

M. Mayer passait pour avoir un grand talent, et, bien qu'il eût trente ans à peine, était déjà célèbre. Il ne restait que par reconnaissance professeur de musique chez Mlle Aubry, qui, disait-on, lui avait rendu service lors de ses débuts à Paris, des débuts singulièrement rudes dont il parlait pour sa part avec une certaine fierté. Le petit Franz, comme on l'appelait alors, était arrivé, quinze ans auparavant, d'un village d'Alsace, à pied, toutes ses hardes nouées au bout d'un bâton blanc et son violon sous son bras. Il était maintenant connu, non seulement comme virtuose, mais comme compositeur.

M. Mayer aborda Mlle de Lorme l'aînée, en lui parlant avec éloge des progrès de sa jeune sœur.

« Je suis bien contente de ce que vous me dites, répliqua Yette. Cela vous dédommagera de toute la peine que je vous ai donnée.

— En effet, répondit M. Mayer d'un air de bonne humeur, toutes les facultés de Mlle Cora se concentrent sur la musique ; les vôtres, beaucoup plus variées, sont moins brillantes sur ce point.

— Oh! n'allez pas croire que Cora soit moins intelligente que moi, s'écria Yette, tout autrement sensible à l'opinion qu'on pouvait avoir de sa sœur qu'à celle dont elle-même était l'objet. Elle a, au contraire, une facilité que je n'ai jamais eue. Je n'apprends rien sans effort, ajouta Yette, et je vais avoir à redoubler de travail maintenant, en vue des examens de la Sorbonne. Mlle Aubry vous a peut-être dit que je m'y présentais? C'est aujourd'hui la dernière leçon que je prends avec vous, Monsieur. J'aurai besoin de tout mon temps pour...

— Je regrette beaucoup de vous perdre, dit le jeune

homme, de sa voix vibrante qui rendait agréable jusqu'à un léger accent alsacien. Je reporterai, croyez-le, sur votre sœur, tout l'intérêt que vous m'avez inspiré. — Et, si je ne suis plus votre maître, reprit M. Mayer à qui Mlle Aubry avait, à n'en pas douter, raconté beaucoup de choses, voulez-vous me permettre de rester votre ami? »

Les joues de Yette s'empourprèrent. L'idée qu'un homme de ce mérite s'intitulât son ami lui était fort douce. Elle ne sut que répondre et mit sa main dans celle que lui tendait le professeur.

« Bon courage, mademoiselle Éliette, dit celui-ci. Avec de la volonté, de la persévérance et un but élevé, dans la vie, rien n'est impossible. Vous avez ces trois talismans. Je puis vous affirmer que, pour ma part, ils m'ont toujours tiré d'affaire. »

CHAPITRE XVII

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

« Votre pupille a une puissance singulière pour se faire obéir, disait à quelque temps de là Mlle Aubry à M. Darcey en lui parlant de la petite classe de Yette. On peut juger dès à présent qu'elle réussira dans l'enseignement, car, de primesaut, elle a surmonté la plus grande des difficultés ; elle a su faire régner autour d'elle l'ordre et la discipline. On entendrait voler une mouche dans l'ouvroir qu'elle préside, tant ses élèves sont attentives ; un caractère d'élite peut seul conquérir pareil ascendant en si peu de temps et sans s'écarter jamais de la douceur. »

Yette avait du tact. Elle ne prenait pas des airs dominateurs incompatibles avec son âge ; elle semblait au contraire s'excuser par la simplicité de ses manières de l'autorité qu'on lui donnait sur celles qui, la veille encore, étaient ses camarades ; mais, en même temps, elle imposait par un sérieux sans mélange d'affectation ni de pédantisme. La peur de lui faire de la peine eût suffi d'ailleurs à rendre dociles les plus indisciplinées.

Qu'en dites-vous ? continuait Mlle Aubry, — si je m'associais cette jeune fille par la suite ? Elle me serait un auxi-

liaire précieux, et je laisserais ma maison en bonnes mains. »

Yette, cependant, marchait d'un pas ferme à la conquête de ses diplômes. Trois années se passèrent à les réunir. Elle travailla sans relâche avec une ardeur que stimulait l'ambition bien légitime d'arriver à cette indépendance relative qui permet d'avoir un chez-soi, un foyer. Depuis dix années, elle n'avait possédé rien en propre : secouer le règlement de la pension, après avoir su s'y soumettre, respirer enfin plus à l'aise, pouvoir placer dans un nid qui lui appartînt les chères reliques qu'elle tenait de sa mère, voilà quel était le désir de Yette. Ce désir s'accomplit le jour où elle eut obtenu son brevet d'institutrice. Ce jour-là, M. Darcey dit à sa femme :

« J'ai tout arrangé avec Mlle Aubry. Il y a dans sa maison, au quatrième étage, un appartement qu'on louait autrefois à des pensionnaires en chambre. Ce petit nid est très habitable. Il suffira parfaitement à nos pupilles. Yette descendra chaque matin faire sa classe, sans être astreinte au régime des sous-maîtresses, et elle pourra, en outre, donner quelques leçons particulières.

— Mais, fit observer Mme Darcey, il leur faudra une servante.

— Sans doute ; n'ont-elles pas Mesdélices ?

— Mesdélices ! Vous voulez leur donner Mesdélices ?... Mesdélices dont le service nous plaisait tant, à moi et à Polymnie ! »

L'égoïsme de Mme Darcey se réveillait encore de temps à autre.

« Mesdélices, ma chère, n'est pas une esclave dont on dispose, c'est une domestique aussi libre que le serait une blanche. Nous lui laisserons le choix... »

M. Darcey sonna, et Mesdélices parut, son madras sur l'oreille.

« Eh bien, lui dit M. Darcey, ta mamselle Yette a maintenant un logis à elle. Veux-tu aller l'y rejoindre? »

Le petit œil de la négresse tournoya comme un soleil de feu d'artifice, elle entr'ouvrit ses grosses lèvres, et, suffoquée peut-être par la joie, ne réussit qu'à taper dans ses mains, en ébauchant une gambade.

« Nous étions bonnes pour toi cependant, lui dit Mme Darcey, non sans humeur. Tu étais bien payée ! »

Mesdélices fit claquer ses doigts.

« Mamselle Yette ne pourra pas te donner autant d'argent, insinua M. Darcey.

— Mamselle Yette i rié payé! moë lé rié! moë ié négresse à mamselle Yette! répondit Mesdélices avec indignation. Mamselle i doit rié à moë, moë tout à li.

— Au reste, continua M. Darcey, elle te laisse libre, soit de rester avec nous si tu y trouves avantage, soit d'aller avec elle si tu le préfères. »

La joie s'éteignit sur le noir visage de la pauvre fille. Elle se laissa glisser par terre, et, son corps souple enroulé sur lui-même comme celui d'un serpent, la tête dans ses jupes, elle sanglota.

« Eh bien, qu'est-ce qui te prend? dit M. Darcey impatienté. Puisque je te répète que tu es libre!

— Moë lé pa! moë sé ennui moë ici! Moë ié à mamselle Yette. Mamselle c'est moun moë! Mamselle Yette li pas dit ça! li pas dit (1)! »

(1) Je ne veux pas, je m'ennuierais ici! Je suis à Mlle Yette. Mademoiselle, c'est mon monde! Mlle Yette n'a pas dit ça! elle ne l'a pas dit!

Et, sur ce démenti formel, Mesdélices s'élança hors de la chambre, toujours sanglotant, la figure plongée dans son tablier.

« Vous voyez, dit M. Darcey à sa femme.

— En effet! elle sera ravie de nous quitter! répliqua Mme Darcey avec un certain dépit. Après des gâteries de toute sorte dont elle n'avait jamais eu l'idée! Ces nègres n'ont ni cœur ni cervelle.

— Il me semble qu'elle eût manqué de cœur en oubliant sa première maîtresse. Elle est loin de se plaindre de vous, en somme. »

Mme Darcey réfléchit un instant, puis, pénétrée de sa propre injustice : « Vous avez raison, » dit-elle.

A peu de jours de là on pendit modestement la crémaillère chez Yette.

Figurez-vous un tout petit logis, bien clos, bien propret, donnant sur des jardins et dont Mesdélices, parée d'un grand tablier blanc et d'un madras coquettement noué, ouvrait la porte. Dans le salon, il n'y avait guère, en fait d'ornements, outre deux grands portraits de M. et de Mme de Lorme, qu'une vue de l'habitation du Macouba, dessinée par cette dernière, une collection sous verre des papillons de la Martinique et un groupe d'oiseaux-mouches rapportés autrefois par Cora, avec quelques coquillages des tropiques, quelques calebasses travaillées et autres souvenirs d'une égale valeur, plus un piano, présent de M. Darcey, et quatre chaises. Peu importait à Yette l'absence d'autres meubles.

« Pensez donc! disait-elle, ici nos chers parents nous tiennent compagnie. Je leur parle, je les consulte sur ce que je dois faire. Il me semble que leur voix me répond.



ELLE ENTR'OUVRIT SES GROSSES LÈVRES.

Tout mon pays tient avec eux dans ce petit réduit, ajouta-t-elle en montrant les oiseaux empaillés, les papillons, les échantillons minéralogiques. Quant à notre chambre, elle renferme deux lits de fer, beaucoup de livres, encore une petite photographie de maman. Qu'y voudriez-vous mettre de plus? »

Cora, un peu gâtée par le luxe qu'elle admirait chez les Darcey, trouvait qu'on aurait pu y mettre autre chose encore; par exemple, un bon canapé favorable à la paresse; elle se serait contentée d'un hamac faute de mieux. Mais bientôt elle eut honte de ses exigences en pensant que c'étaient les efforts incessants de Yette, qui subvenaient à tout; elle commença d'étudier sérieusement la musique, car elle avait fini par se dire qu'avec du talent elle pourrait, elle aussi, enseigner, aider Yette à porter leur commun fardeau.

M. Mayer lui donnait toujours des leçons; même, parfois, le soir, il montait de nouveau les quatre étages en compagnie de Mlle Aubry, qui, d'ordinaire, après son souper, rendait visite à ses jeunes amies. Ces soirées-là étaient charmantes : on servait le thé au coin du feu dans de petites tasses chinoises, des reliques de famille; M. Mayer, qui causait fort agréablement, quand il se trouvait dans un milieu sympathique et qu'on le mettait à l'aise, racontait des anecdotes de son enfance nomade, du temps où il courait, avec son aïeul le ménétrier, les foires et les noces d'Alsace, jouant un peu de tous les instruments, et amassant des sous qu'il rapportait dans le pauvre ménage de sa mère veuve. Les détails comiques et touchants s'entremêlaient dans ses récits, et le temps passait vite à l'écouter; puis il se mettait au piano, on voilait les lumières pour établir le



crépuscule qu'il aimait et à la faveur duquel il improvisait pendant des heures, émerveillant son auditoire. Cora éclatait en applaudissements ; très bonne musicienne elle-même, elle était capable de tout apprécier et d'analyser ses impressions. Yette, qui se bornait à adorer la musique, simplement, restait blottie dans un coin, les yeux à demi clos,

croyant entendre vibrer autour d'elle tous les sons si chers qui avaient entouré son heureuse enfance, des sons du Paradis. Elle se sentait enveloppée comme d'un courant d'enthousiasme, de tendresse et de bonté, reposée de son labeur quotidien, enlevée en pleine harmonie, comme elle l'eût été en plein ciel, et ses larmes coulaient sans qu'elle trouvât rien à dire. M. Mayer semblait comprendre ce qui se passait en elle et le bien qu'il lui faisait. Sans attendre de compliment, il s'en allait plus fier et plus heureux qu'il ne l'eût été d'aucun succès, d'aucune ovation ; il s'en allait en se berçant, lui aussi, d'un rêve.

Ce rêve eut sa réalisation le jour du vingtième anniversaire de la naissance de Yette, lorsque Mlle Aubry, avec autant de cérémonie que d'émotion, demanda la main de sa chère élève pour un grand artiste, pour un homme excellent dont la femme la plus exigeante devait être fière de porter le nom.

Yette fut quelque temps avant de comprendre, ne pouvant croire, dans l'excès de sa confusion et de sa joie, que M. Mayer pût avoir l'idée de l'épouser. Comme le disait Mesdélices : Li jamais pense à li. — Le bonheur de Cora avait été son unique préoccupation. Elle ne s'était jamais souciée d'elle-même.

« Moi ! s'écriait-elle, moi qui ne suis ni jolie, ni musicienne, ni spirituelle, ni... Est-il possible que je puisse plaire à quelqu'un ?

— Est-il possible que l'on puisse ne pas t'aimer, veux-tu dire ? répondit Cora en l'embrassant avec tendresse, et, si l'on te connaissait comme je te connais, on t'adorerait tout simplement.

— Ainsi, tu serais contente de l'avoir pour frère? demanda Yette hésitante.

— Oui, oui, à la condition qu'il promette de ne nous séparer jamais! »

Tout le monde félicita Franz Mayer d'avoir cherché et trouvé la perle rare en la personne de cette admirable fille, qui avait été pourtant une terrible enfant. Seule, M[lle] Aubry n'éprouvait pas une joie sans mélange, car elle se voyait obligée de renoncer à son projet d'association future avec Yette; mais celle-ci parvint à lui persuader que la modeste et intelligente M[lle] Agnès s'entendrait beaucoup mieux qu'elle-même à perpétuer la vieille réputation du pensionnat.

Mesdélices ne s'étonna nullement, pour sa part, que le meilleur lot fût échu à sa bonne maîtresse, et, dans l'expansion d'un festin qui la réunit, le jour des noces, aux domestiques des Darcey, elle déclara qu'elle avait toujours su que mamselle Yette se marierait bien, puisqu'elle lui avait promis autrefois de la choisir pour *da* de ses enfants.

« Et mamzelle Yette li jamais menti! » ajouta Mesdélices.

Elle suivit M. et M[me] Mayer dans leur voyage de noces à la Martinique. Quand Cora vint lui dire elle-même en bondissant de joie : « Nous t'emmenons!

— Moë qué allé tou! Moë ié contente! déclara Mesdélices. — Elle riait et se frottait les mains. — Moë ié contente! mais pays moë pas sé pays moë si mamzelle Yette pas té là (1). »

(1) J'irai aussi! Je suis contente! mais mon pays ne serait plus mon pays si M[lle] Yette n'était pas là!



TABLE

Chapitre I. — Un terrible enfant 1
— II. — L'habitation du Macouba 10
— III. — Les adieux 22
— IV. — Le départ 33
— V. — Combats de coqs 41
— VI. — L'ajoupa de Max 49
— VII. — Fort-de-France 58
— VIII. — En mer 62
— IX. — Premier accueil 69
— X. — Le pensionnat 77
— XI. — La classe et la récréation 87
— XII. — La lettre 101
— XIII. — Tentative d'évasion 110
— XIV. — Yette sous le joug 119
— XV. — Les vrais chagrins 123
— XVI. — La petite maman 132
— XVII. — Aide-toi, le ciel t'aidera 147

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

